

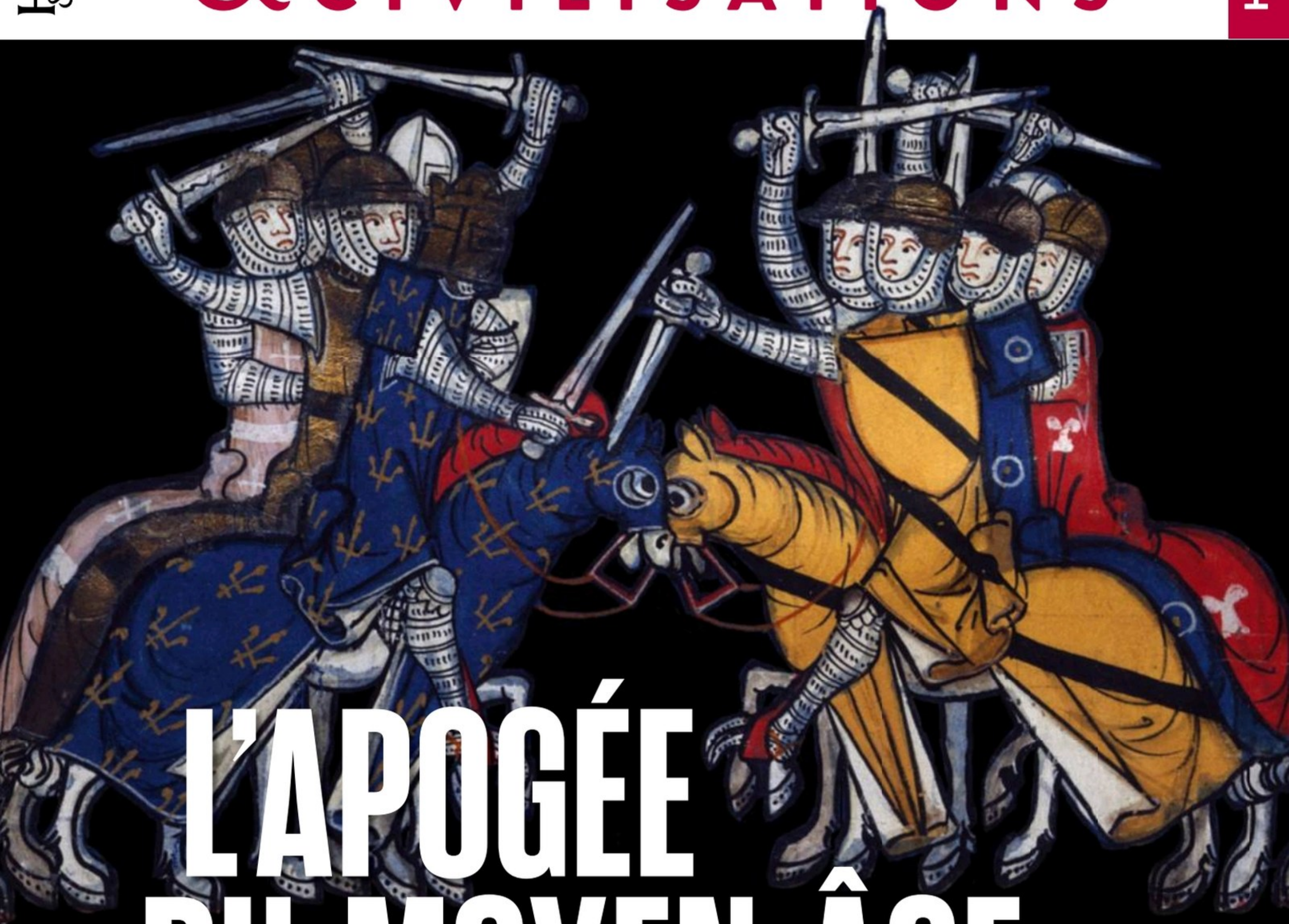
Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HORS-SÉRIE



L'APOGÉE DU MOYEN ÂGE

L'ESPRIT DES CROISADES

VIVEZ LA MAGIE DE LONDRES EN FAMILLE

Du 19 au 23 août 2024



Partez avec votre magazine *La Vie* et vos enfants ou petits-enfants, à la découverte de cette capitale mythique et légendaire !

Une occasion unique de plonger au coeur d'une histoire millénaire et d'une culture anglicane bien ancrée.

Voyage culturel conseillé à partir de 9 ans.

AVEC



© Stéphane Grangier

Aymeric Christensen,
directeur de la rédaction
de *La Vie*



SOMMAIRE

ÉDITORIAL	5
LES PILIERS D'UNE NOUVELLE ÉPOQUE	6
L'ORDRE UNIVERSEL	28
<i>Dossier : Les universités médiévales</i>	48
LES ORIGINES DE L'ÉTAT DYNASTIQUE	56
<i>Dossier : L'éclosion de l'art roman</i>	78
LES LIMITES DE LA CHRÉTIENTÉ	84
<i>Dossier : La vie urbaine et les corporations</i>	108
LA PLÉNITUDE MÉDIÉVALE	114
<i>Dossier : L'ère des grandes cathédrales</i>	132
ANNEXES	140
<i>L'Europe du XIII^e siècle</i>	142
<i>Chronologie comparée : Europe, monde islamique,</i> <i>autres civilisations</i>	144



ÉDITORIAL

Au Moyen Âge, la géographie européenne fut bouleversée par un prodigieux développement urbain et la mise en place de territoires nationaux, dans un contexte de croissance agricole et démographique, et de révolution commerciale. Les frontières extérieures de l'Europe se fixèrent grâce à de nombreuses conquêtes militaires et à des batailles qui font aujourd'hui partie de la mémoire collective, telles que celles de Las Navas de Tolosa, de Muret ou de Bouvines. Le pouvoir royal se renforça : en France, avec des figures marquantes comme celles de Philippe Auguste ou Saint Louis ; en Angleterre, avec Henri II Plantagenêt ou encore Richard Cœur de Lion ; en Aragon, avec Jacques I^{er} ; en Castille, avec Alphonse VIII ainsi que Ferdinand III. Cette consolidation de la monarchie limita en outre le pouvoir de la noblesse féodale. Un autre affrontement caractérise cette période. Il opposa deux entités supranationales : le Saint Empire romain germanique et la papauté. Ce conflit entre l'*imperium* et le *sacerdotium* marqua la vie politique, culturelle et religieuse du Moyen Âge. La réforme engagée par le pape Grégoire VII sur le droit des autorités laïques à intervenir dans l'investiture des ecclésiastiques (la remise de la crosse et de l'anneau, symboles de l'épiscopat, au nouvel évêque) en fut le détonateur. L'affrontement avec les empereurs saliens connut un tournant à Canossa, petite cité de l'Émilie-Romagne où se rendit l'empereur Henri IV pour se soumettre à l'autorité papale. C'est dans cette intrication complexe des relations entre États qu'apparut le mouvement des croisades, dont le but était de conquérir Jérusalem et de créer différents États latins en Palestine et en Syrie. C'est l'esprit des croisades qui inspira l'unification du dogme catholique, tâche où s'illustra particulièrement le pape Innocent III. Il encouragea la lutte contre la dissidence, et qualifia d'hérétiques les vaudois de la région lyonnaise et les cathares dans le sud de la France. Le clergé assimila à des croisades les campagnes militaires menées contre ces dissidents. Mais il faut également souligner l'ampleur du développement culturel durant cette période. Trois grands styles artistiques apparurent, coexistèrent ou se succédèrent : le roman, l'art cistercien et le gothique. Les princes et les rois se firent les mécènes d'œuvres littéraires destinées à une société courtoise en pleine expansion. En outre, l'apparition des écoles liées aux cathédrales donna lieu à la création des universités, d'abord à Paris et Bologne, puis à Oxford, à Salamanque et dans bien d'autres villes européennes.



PRÊTRES, NOBLES ET PAYSANS.

Les trois ordres traditionnels de la société médiévale sont représentés sur ce coffret en ivoire de San Millán de la Cogolla, ^x^e siècle (Musée archéologique national, Madrid). En page de droite, détail d'un vitrail de la cathédrale de Chartres, réalisé vers 1200.



LES PILIERS D'UNE NOUVELLE ÉPOQUE



Entre 1020 et 1077, l'Europe se transforme dans tous les domaines. La croissance continue de la démographie et l'essor de l'agriculture soutiennent le renouvellement de la société nobiliaire, ce qui donne naissance à l'ordre féodal et à une volonté de définir les frontières. Ces bouleversements inspirent aussi une révolution spirituelle, portée par les efforts du clergé romain pour limiter l'intervention des laïcs dans les affaires de l'Église.



La croissance démographique était le signe le plus évident qu'une nouvelle époque s'ouvrait. Cette expansion s'amorça au cours des décennies qui suivirent l'an mille, une période de changement social. On abandonna des pratiques telles que l'infanticide et l'avortement, méthodes sporadiques de contrôle de la natalité dans les communautés rurales à l'époque carolingienne. La pression de l'Église pour mettre un terme à ces usages qu'elle jugeait moralement condamnables concorda avec le besoin des propriétaires terriens de disposer d'un plus grand nombre de paysans. Après l'an mille, le climat et les récoltes s'améliorèrent, une

meilleure nourriture fit reculer la mortalité. Même si le tiers des enfants n'atteignaient pas l'âge de sept ans, ces facteurs provoquèrent, vers 1060-1070, une explosion démographique. Cet accroissement conséquent de la population entraîna un bouleversement du monde rural et un changement des coutumes paysannes : l'historien Carlo Cipolla affirme que l'économie européenne du XI^e siècle fut soutenue par les « convertisseurs biologiques », c'est-à-dire par un nombre plus élevé de bras à employer aux tâches agricoles.

Paradoxalement, cette croissance continue de la population eut pour premier effet de mettre un terme à la pénurie alimentaire chronique dont

La révolution des techniques agricoles

Avec l'expansion démographique de la population rurale, le ^{xii}^e siècle apporta à l'Europe une révolution technologique majeure : la sidérurgie. Le fer et l'acier élaborés dans de hauts fourneaux commencèrent à être employés pour produire des outils qui bouleversèrent les techniques agricoles.

La première innovation technologique, qui vit le jour au ^{xii}^e siècle, remplaçait le martèlement manuel des forgerons par des marteaux hydrauliques et éoliens. La deuxième, qui apparut au ^{xiii}^e siècle, consista en la création des hauts fourneaux, une nouvelle technologie qui intégrait l'injection d'air sous pression dans les chambres de fonte. Les charrues, les houes, les faux et d'autres outils fabriqués à partir du fer et de l'acier issus des nouveaux fourneaux, combinés à l'essor de la population rurale libre, provoquèrent une augmentation de la production agricole. Il devint dès lors possible de cultiver les sols caillouteux des hauts plateaux, des contreforts des montagnes et des terrains déboisés. L'acier des nouveaux outils de labour venait à bout de tous les obstacles. Illustration : le mois de septembre, fresque de la série *Cycle des mois* consacrée aux travaux agricoles annuels, peinte par un maître bohémien vers 1397 (Torre Aquila, château du Buonconsiglio, Trente).



souffraient la majorité des paysans, bien que l'irrégularité des récoltes continuât d'entraîner de graves manques, parfois même des famines. Pour faire face au problème, certains donnaient leurs enfants aux monastères.

Par ailleurs, l'aumône, ou distribution de nourriture par le monastère, était une véritable institution qui remplissait une fonction économique non négligeable. Elle contribuait à soutenir la croissance démographique dans les endroits où une mauvaise récolte avait provoqué la mort de nombreux enfants ou de femmes nubiles. C'est ainsi que, grâce à l'aumône, les paysans purent franchir la première étape du formidable développement agricole qu'allait connaître l'Europe.

Le développement agricole

L'essor agricole s'amorça d'abord avec l'augmentation notable des surfaces cultivées. La première période des grands défrichements médiévaux eut lieu entre 1020 et 1077. Sur ce sujet particulier, les documents sont formels, particulièrement en ce qui concerne les inventaires des monastères. Dès

le milieu du ^{ix}^e siècle, ces derniers consignaient en effet soigneusement par écrit la liste des terrains qui leur appartenaient, en les distinguant très clairement de ceux qui étaient soumis au cens. Extrêmement détaillés, ces documents étaient établis à chaque fois qu'un monastère effectuait un inventaire de ses propres biens ou des biens légués par une personne décédée.

Les documents conservés présentent également les conditions d'exploitation des terres que les propriétaires cédaient aux laboureurs. Ces derniers étaient généralement appelés *colonii*, c'est-à-dire « colons ». On apprend ainsi qu'en échange du travail de labour, les paysans recevaient parfois des outils nouveaux, tels que la houe en fer, le soc de charrue en fer, les ferrures pour chevaux, ou encore un équipement révolutionnaire, le collier d'épaule qui, posé sur les omoplates plutôt que sur le cou de l'animal, permettait d'en exploiter toute la force. Dans certains cas exceptionnels, on leur fournissait également les graines pour la culture de légumineuses ainsi que de céréales.



Le travail du labour transforma le paysage agricole européen de différentes manières. En premier lieu, il eut pour conséquence de débarrasser les lisières des forêts des mauvaises herbes et des racines profondes qui asséchaient la terre. Cela permit donc de mieux oxygéner les terres et améliora naturellement le rendement, ce que l'on appelle en anglais le *yield ratio*, c'est-à-dire le rapport entre ce qui a été semé et ce qui est au final récolté, rapport qui passa de 1,1/1,3-1,4 à 1,1/1,7-1,8. À lui tout seul, ce changement important entraîna la production d'excédents agricoles qui devinrent rapidement l'enjeu de conflits. De fait, ces excédents, que l'on devait aux améliorations obtenues par les paysans donnèrent naissance à la rente des propriétaires.

Les dîmes ecclésiastiques et les produits nouvellement mis sur le marché favorisèrent le développement d'un commerce local basé d'abord sur le troc. Par la suite, certains de ces produits furent échangés contre monnaie sonnante et trébuchante, notamment les fèves et les graines de blé, de seigle, de millet ou d'avoine.

C'est ainsi que la croissance démographique soutenue et l'essor de l'agriculture eurent deux conséquences majeures pour l'histoire européenne : une révolution agricole, caractérisée par de nombreux progrès techniques et par l'expansion des surfaces cultivables, et des modifications des coutumes sociales, entraînées notamment par le contrôle des surplus de récoltes.

L'ordre féodal

Le changement social entraîné par la croissance démographique et le développement agricole est souvent associé à l'ordre féodal.

Vers 1020, ce système d'organisation de la société européenne connut un important tournant. Pour certains auteurs, le changement résultait d'une révolution dans les pratiques de pouvoir, tandis que d'autres ne voient dans les documents de cette époque que la simple confirmation d'usages qui étaient déjà efficacement appliqués sur tout le territoire depuis des décennies, et qui découlaient du démembrement progressif de l'Empire carolingien tout au long du ^xe siècle. Quoi qu'il en soit, le fait historique est là : les propriétaires terriens devinrent une noblesse de sang qui savait entretenir le prestige de son lignage, prétendant descendre d'ancêtres célèbres, qu'ils fussent réels ou inventés.

Dans le même temps, ces nouveaux nobles se mirent à céder des terres à leurs vassaux les plus proches. Les territoires ainsi constitués de la sorte commencèrent à s'appeler des « fiefs ». Un propriétaire était caractérisé par le nombre de fiefs qu'il cédait à ses vassaux. C'est ainsi que le propriétaire terrien anobli devint un noble féodal, un seigneur.

Une étape supplémentaire fut ensuite franchie lorsque les seigneurs exigèrent certains services, ou assistance, de la part des vassaux auxquels ils avaient cédé des terres. Dans le sud de l'Europe, les termes de ces prestations « d'assistance » étaient fixés dans les documents de *convention-tiae*. Ces accords étaient le plus souvent ratifiés par deux parties dissymétriques, le seigneur et un vassal, mais ils pouvaient parfois concerner deux parties symétriques, par exemple deux seigneurs. Dans le Nord, en revanche, l'assistance donna naissance à un rituel amical complexe entre le seigneur et le vassal : réservé aux hommes, cet accord prit le nom d'« hommage ».

En vertu de ce rite, qui était sans doute l'élément le plus représentatif de l'ordre hiérarchique féodal, les propriétaires des terres exigeaient de leurs vassaux qu'ils répondent à leur « appel » et assument la responsabilité de l'armement nécessaire à une campagne militaire.



LA MOISSON.

Les techniques agricoles médiévales connaissent une profonde révolution. Comme on le voit ici, le paysan coupe le blé très haut. Le chaume est laissé dans les champs pour les bêtes, qui engraisent ensuite les sols par leur fumier. Sculpture de Benedetto Antelami, fin du ^{xii}e siècle, pour le baptistère de Parme.

L'organisation d'un château médiéval

Au XII^e siècle, les fortifications crénelées en pierre commencèrent à ponctuer le paysage européen de bastions, qui allaient servir de bases aux conquêtes à venir.

Emblèmes du Moyen Âge, les châteaux datent pourtant des origines des civilisations. Trois phases caractérisent les châteaux médiévaux européens : la ville ou le village fortifiés (500-700) ; la forteresse bâtie sur un point culminant du territoire (700-1200) ; les palais fortifiés (1200-1500). Illustration : miniature extraite des *Voyages de Marco Polo*, œuvre réalisée vers 1400 (Bodleian Library, Oxford).



En peu de temps, cet armement gagna en sophistication grâce à l'ajout d'éléments. À l'épée et au bouclier – les armes classiques – s'ajoutèrent progressivement des armures défensives : la cotte de mailles, le heaume à nasal et, enfin, la longue lance, une véritable révolution en la matière. Tout cet équipement impliquait que ces vassaux participent aux expéditions à cheval. C'est ainsi qu'émergea la figure du chevalier.

Le changement radical que représenta pour la société médiévale cette conversion du piéton en chevalier est très clairement reflété dans le vieux concept latin de *miles*, dont le sens passa de « soldat » – comme à l'époque carolingienne – à « chevalier », c'est-à-dire un « cavalier armé ». L'apparition de ces nouveaux escadrons de chevalerie donna à son tour naissance à des compagnies de gens d'armes, composées de nobles féodaux ; ces dernières étaient chargées aussi bien de défendre et de surveiller un territoire éventuellement menacé par des assaillants et des ennemis étrangers, que de contrôler que les travaux des champs étaient correctement exécutés.

En conséquence, l'ordre féodal requit également un changement en matière d'habitat, lequel devait désormais correspondre à ce nouveau type de relations sociales. C'est ainsi que des dizaines de tours cylindriques furent construites à cette époque. Ces tours servaient de refuge aux compagnies de chevalerie composées de dix, douze ou quatorze soldats. Un noble important pouvait ainsi réunir trente, quarante ou cinquante de ces troupes, grâce auxquelles il répondait aux appels des rois, des princes ou des ducs, ses seigneurs naturels. Il pouvait ainsi totaliser de quatre à six cents combattants. Le principe était que les compagnies se réunissent à son appel, puis, plus tard, au XII^e siècle, se rassemblent en ralliant les étendards ou les bannières.

Au XI^e siècle, l'ordre féodal faisait contre-poids à l'ordre monastique – qui s'étendait dans toute l'Europe à partir des centres réformés par Cluny – et au pouvoir grandissant des évêques qui se regroupaient en assemblées pour proclamer la paix et la trêve de Dieu, à une période où l'usage des armes et le recours à la violence



- ❶ **TOUR DE L'HOMMAGE.** C'est le bâtiment principal, qui domine le reste. En cas d'assaut ennemi, c'est dans ce bastion que se réfugiait le seigneur du château.
- ❷ **COUR D'ARMES.** L'espace central du château relie toutes les dépendances : réfectoire, chapelle, écuries, entrepôts et tours.
- ❸ **REMPARTS.** Les tours étaient reliées par un mur pourvu de chemins de ronde, couverts ou non. Les encorbellements, avant-corps donnant sur l'extérieur, faisaient office de latrines.
- ❹ **PONT-LEVIS.** La chaussée mobile qui franchissait la fosse et se relevait pour couper l'accès à la forteresse était généralement précédée d'une fortification avancée.
- ❺ **POTAGER ET ÉTABLES.** Les châteaux étaient parfois dotés d'un lopin potager situé entre les murs des étables et les hauts remparts extérieurs. C'est à cet endroit que se trouvait généralement la citerne d'eau.
- ❻ **MÂCHICOULIS.** Ces galeries en saillie, dressées autour des fortifications, dominaient la base extérieure du château, permettant d'attaquer l'ennemi depuis les hauteurs.
- ❼ **TOURS ET BASTIONS.** Ils étaient fréquemment employés pour stocker l'artillerie. Les tours les plus élevées étaient munies de guérites en pierre conçues pour surveiller le territoire dans un vaste rayon.

étaient prohibés. Ces différentes institutions de pouvoir ne se contentaient pas de se disputer les excédents agricoles, mais rivalisaient aussi dans les largesses, si nécessaires dans une société imprégnée du recours au don. Les moines et les évêques utilisaient l'aumône comme un outil de distinction sociale et de consolidation du christianisme au sein des masses paysannes. Les nobles, quant à eux, voyaient dans le don un moyen de renforcer une société où les fêtes venaient compenser l'épuisant labeur quotidien.

L'Angleterre du XI^e siècle

En 1042, la mort de Canut III, dit Hardeknut, le puissant roi danois qui régnait sur l'Angleterre, provoqua un grave conflit. Malgré les efforts déployés par la reine Emma, leurs descendants directs ne firent pas preuve des capacités à rassembler les terres et les nobles qu'avait eues leur grand-père Canut II le Grand. La seule solution était donc d'en appeler au prince Édouard, alors en exil en Normandie. Un problème se présentait pourtant : Édouard descendait de la vieille

famille royale saxonne qui avait perdu le contrôle du Saint Empire romain germanique, passé aux mains de la dynastie salienne, ou franconienne.

Le couronnement d'Édouard, le jour de Pâques de l'an 1043, prouva toutefois que les craintes suscitées par ses origines n'étaient pas fondées. Bien qu'il fût un descendant du Saxon Alfred le Grand et qu'il eût épousé la fille du comte Godwin, Édith, une femme raffinée qui parlait cinq langues, il se comporta à la fois comme un descendant de la dynastie saxonne de Wessex et comme un homme éduqué par les ducs de Normandie. Il permettait de faire le lien entre les deux bases de légitimation de la souveraineté, établies en Grande-Bretagne au IX^e siècle : d'un côté la famille royale saxonne, apparentée aux peuples qui avaient mis fin à l'Empire romain et qui avaient bénéficié du soutien de l'Église depuis leur conversion au christianisme ; de l'autre la lignée des Normands, des Norvégiens ou des Danois, qui occupaient les îles Britanniques depuis les premières invasions. Ces deux dynasties rivales devaient absolument trouver un lien pour s'unir : Édouard joua ce rôle.

Angles, Danois et Normands : la lutte pour le trône d'Angleterre

Lorsqu'en 1035, Harold I^{er} Harefoot (soit « pied de lièvre ») reçut la couronne d'Angleterre de son père, le conquérant danois Canut le Grand, les héritiers du roi des Angles, Édouard et Alfred, fils d'Æthelred II d'Angleterre, vivaient en exil à la cour de Guillaume, duc de Normandie.

Le prince Alfred regagna Canterbury avec une petite force militaire, mais il fut capturé après une fête organisée en son honneur au palais du comte de Wessex. Il fut amené avec les principaux nobles de sa suite à Londres devant le roi Harold I^{er}. Le monarque fit éliminer l'escorte, rendit Alfred aveugle puis le libéra, dans le but de faire peur à son frère, Édouard. Mais Alfred mourut sur le chemin d'Ely. Après la mort d'Harold I^{er}, c'est son frère Canut Hardeknut qui monta sur le trône. Canut était également le demi-frère d'Édouard, du côté maternel. Le nouveau roi laissa la voie libre à Édouard pour que celui-ci lui succédât en 1043. À la mort d'Édouard, en 1066, Harold Godwinson s'empara de la couronne, sous le nom d'Harold II. Mais Guillaume I^{er} de Normandie se rebella contre cette usurpation, au nom de droits de succession qu'il revendiquait ; il franchit la Manche avec son armée, vainquit et tua Harold, puis fut couronné roi d'Angleterre (1066-1087). Illustration : sceau de

Guillaume I^{er} d'Angleterre, plus connu sous le nom de Guillaume le Conquérant. Le côté face du sceau le représente en chevalier et duc de Normandie, tandis que le contre-sceau le montre assis sur le trône, accompagné de la légende *Rex Anglorum*.



Dans cette optique, il favorisa l'immigration de Normands et de Francs du continent. Une fois établis sur l'île, ces nouveaux arrivants devinrent d'importantes figures de la cour du roi, et certains occupèrent même des postes épiscopaux. Ses vingt-trois ans de règne (1043-1066) constituèrent par ailleurs une respiration bienvenue après les révoltes et l'agitation qui avaient ponctué la période précédente. Dans ce contexte, l'Angleterre connut la prospérité. Le commerce se développa et le niveau de vie augmenta, parallèlement à l'expansion urbaine. Édouard se méfiait pourtant des comtes saxons et angles qui n'acceptaient pas sa suprématie. Mais cette hostilité n'eut pas d'impact sur son règne, car le roi, prudent et pacifique, s'intéressait surtout à la chasse et aux guérisons miraculeuses (pour lesquelles l'Église le canonisa). Peu à peu, il confia la gestion du royaume aux frères de son épouse, les fils du Saxon Godwin, et plus précisément à deux d'entre eux. Tostig se vit attribuer le titre de comte de Northumbrie, quand Harold reçut celui de comte de Wessex.

La situation dans l'île et sur le continent n'était pourtant pas très propice à ce transfert de pouvoir. Les Normands, les Danois et les Norvégiens espéraient toujours rétablir le royaume de Canut, un empire triangulaire construit autour de la mer du Nord et composé de l'Angleterre, du Danemark et de la Norvège. La crise débuta en Northumbrie, le comté cédé à Tostig mais qui s'était toujours montré hostile à la famille royale saxonne. En 1065, les grands seigneurs de la région réunirent donc une armée et partirent pour York. Tostig fut déposé sans que son frère Harold, qui avait réalisé que sa cause était perdue, fit quoi que ce soit pour empêcher cette situation. Tostig ne lui pardonna jamais ce qu'il considérait comme une trahison. Il abandonna l'Angleterre et se réfugia en Flandre, à la recherche d'un chef militaire en mesure de l'aider à reconquérir son comté. L'attaque d'apoplexie qui terrassa le roi Édouard à la Noël 1065 facilita ses plans. Le monarque défunt n'avait pas d'héritiers – une situation qui fut attribuée par la suite à un vœu de chasteté, d'ailleurs très mal vécu par la reine Édith –, et sa mort renforça l'atmosphère de crise. De toute évidence, l'année 1066 qui s'ouvrait allait être décisive pour l'histoire de l'Angleterre.

À la mort d'Édouard, Harold Godwinson monta sur le trône. Il fut consacré et couronné sous le nom d'Harold II avec une rapidité d'autant plus suspecte qu'il n'avait aucun lien de parenté avec la famille royale. Cela provoqua un fort mécontentement dont profita Tostig, le frère trahi par Harold. Il réussit à convaincre Harald Sigurdsson, dit Hardrada, le roi de Norvège, de réclamer le trône anglais. Au début du mois de septembre 1066, Harald, surnommé « le devastateur de terres », réunit donc une flotte de trois cents navires. Il prit la route des anciennes expéditions vikings, et longea l'Écosse en direction de la Northumbrie. Il débarqua avec Tostig près de York, et, le 20 septembre, il écrasa toutes les forces qui s'étaient massées sur son chemin. Harald se replia ensuite à Stamford Bridge, un carrefour stratégique où il attendit la reddition du comte de Northumbrie, Morcar. Ni Harald ni Tostig n'imaginaient un seul instant les événements qui allaient suivre.

Le 25 septembre, Harald vit pointer à l'horizon de Stamford Bridge une puissante armée composée de cavaliers lourdement armés et équipés de cottes de mailles. Il mobilisa précipitamment ses hommes, mais ils n'avaient même pas d'armures. En dépit de leur férocité au combat, les Norvégiens furent écrasés. À la tombée de la nuit, leurs corps sans vie jonchaient le champ de bataille. Harold Godwinson sortait victorieux de l'affrontement. Sur les trois cents navires qui



étaient arrivés en Angleterre avec Harald, seuls deux parvinrent à regagner la Norvège. Harald lui-même et Tostig avaient péri dans la bataille.

Alors que le roi Harold II savourait les délices de sa victoire, il apprit le débarquement à Hastings, au sud de Londres, d'un contingent de cavaliers en provenance de Normandie.

Hastings et la conquête normande

En 1066, une année qui allait s'avérer décisive par la suite, tout le monde se doutait que le duc Guillaume de Normandie était en désaccord avec l'accession au trône d'Harold Godwinson. Des rumeurs couraient déjà depuis quelque temps selon lesquelles le défunt roi Édouard avait désigné le Normand comme son unique héritier. Guillaume voulait donc rétablir la situation.

Lorsque le duc de Normandie, Robert I^{er}, dit le Magnifique, était mort en 1035 sans descendance légitime, ses adversaires – et en particulier les comtes d'Anjou – avaient cherché le moyen de mettre fin à la principauté normande. Le nouveau duc, le jeune Guillaume, n'avait huit ans. Il n'était

que le fils naturel de Robert I^{er}, et les Angevins le surnommaient « le Bâtard ». En effet, la mère du petit Guillaume, Arlette de Falaise, n'était pas de sang noble mais la fille d'un simple pelletier de la petite cité proche de Caen. Les ducs de Normandie pratiquaient couramment à l'époque ce que l'on nommait le mariage *more danico* (« à la mode danoise »), une coutume qui leur permettait en quelque sorte d'être bigames : ils épousaient à l'église la femme noble que leur imposaient les stratégies politiques et patrimoniales, mais ils entretenaient à côté une concubine choisie librement, une « *frilla* ». C'était le cas d'Arlette, la maîtresse de Robert le Magnifique, qui n'avait, semble-t-il, pas d'épouse légitime. Arlette s'était ensuite mariée, donnant deux demi-frères à Guillaume. Les ennemis angevins de ce dernier ne se privaient pas de brandir sa bâtardise pour le dénigrer, assimilant sa filiation à une bassesse.

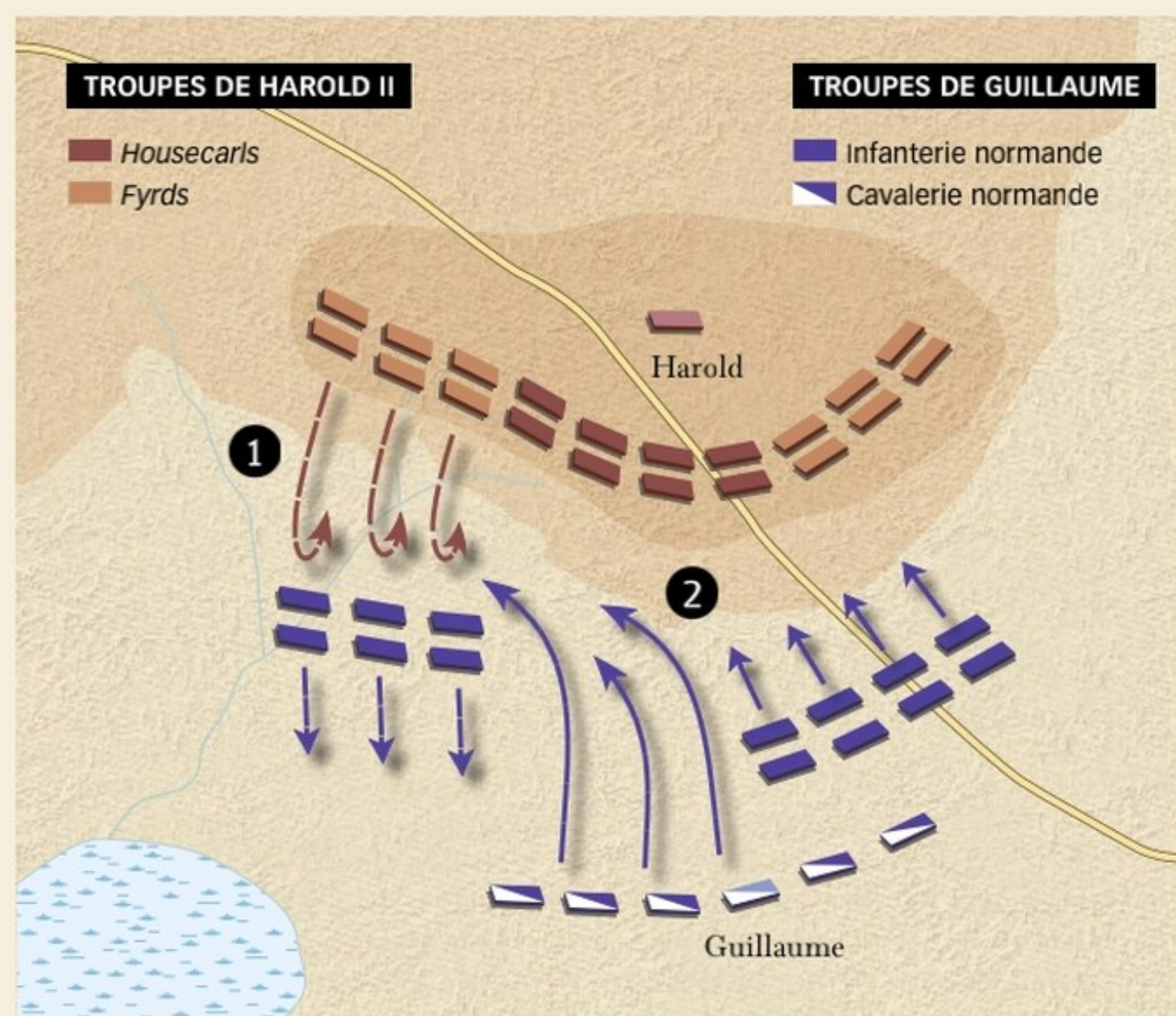
Guillaume contrecarra cependant toutes les attaques. Il prit la tête d'une puissante armée et confirma sa suprématie sur son duché d'Europe continentale. Ses succès lui permirent également

ÉDOUARD LE CONFESSEUR

est le dernier roi anglo-saxon. À sa mort, c'est le Normand Guillaume le Conquérant qui lui succéda, après avoir éliminé Harold Godwinson à Hastings. Édouard fut canonisé en 1161. Miniature tirée de *Vita Ædwardi Regis*, œuvre anonyme du XIII^e siècle (bibliothèque de l'université de Cambridge).

La bataille d'Hastings et les nouvelles armées du continent

L'armée saxonne d'Harold II établit son camp l'après-midi du 13 octobre 1066, sur la colline de Caldbec, à 10 kilomètres d'Hastings. À cinq heures et demie du matin suivant, elle se déplaça sur la crête de la colline de Senlac. Vers six heures, après la messe, Guillaume de Normandie, qui voulait surprendre l'ennemi, pressa ses troupes vers le champ de bataille. Il tomba sur l'armée anglo-saxonne embusquée, qui l'attendait.



Harold II plaça au centre de la ligne de front les *housecarls* – les troupes spéciales –, armés de grandes haches, et les *fyrd*s – la milice rurale – sur les côtés, sur une ligne protégée par des pieux. Les Normands devaient ainsi monter une côte pour accéder au front. La première attaque normande se produisit à neuf heures du matin. ❶ **L'aile droite normande** – composée de Français et de Flamands – ne parvint pas à entrer en contact avec les défenseurs, tandis que les Bretons de l'aile gauche furent rejetés et poursuivis par les *fyrd*s. La grosse cavalerie normande assaillit alors l'unité *fyrd* et l'écrasa. Puis Guillaume envoya la cavalerie cuirassée en première ligne et avança, mais sans venir à bout de la défense. Peu après midi, le duc et sa monture roulèrent au sol dans un bruit de ferraille apparemment fatal. Les Flamands et les Français s'apprêtaient à désertir lorsque Guillaume se releva : seul son cheval était mort. On lui en apporta un autre qu'il monta aussitôt, sans casque, galvanisant ses troupes. ❷ **À quatre heures de l'après-midi, l'infanterie lourde** lança des attaques sur les *fyrd*s, déjà écrasés par la cavalerie, ouvrant enfin une brèche dans les rangs ennemis. Les cavaliers s'y engouffrèrent, lance à la main. Mille chevaliers et deux mille fantassins se précipitèrent sur le poste de commandement de l'armée anglo-saxonne. Les lanciers cuirassés de Guillaume étaient entourés de chevaliers qui empoignaient de longues épées pour décapiter les *fyrd*s qui avaient tardé à s'enfuir. Les derniers *fyrd*s battirent en retraite, les *housecarls* furent tués, et le roi Harold II périt au combat. Les troupes de Guillaume de Normandie avaient vaincu.

de prétendre à la couronne d'Édouard le Confesseur, une fois qu'il fut tenu pour acquis que ce dernier allait mourir sans descendance. Sur une période de quinze ans, Guillaume constitua une troupe de combattants d'élite, supérieure aux autres corps guerriers du monde chrétien, tant par la discipline que par la formation. Cela lui permit de réaliser de nombreuses incursions dans le sud de la Normandie contre ses ennemis traditionnels, les seigneurs d'Anjou. Il s'empara du Maine et se rendit tristement célèbre en semant la terreur dans tous les territoires où il posait le pied, accompagné de ses féroces chevaliers. Cette stratégie allait d'ailleurs démontrer son efficacité contre l'armée parfaitement entraînée d'Harold Godwinson, le roi d'Angleterre.

Au cours de l'été 1066, les navires normands furent bloqués dans les ports du continent par une météo défavorable. Pendant ce temps, Guillaume faisait la promotion de son expédition en exhibant l'étendard de saint Pierre que le pape Alexandre II lui avait envoyé en témoignage de son soutien. La nuit du 27 septembre, les vents faiblirent enfin, permettant ainsi aux troupes de traverser la Manche. Les conditions climatiques défavorables, qui étaient apparues dans un premier temps comme un véritable coup du sort, s'avérèrent finalement être un don de la providence. En effet, les troupes d'Harold, qui l'avaient attendu pendant des mois sur les plages de la Manche, convaincues de l'imminence de l'attaque, étaient reparties vers le nord pour affronter les Norvégiens du roi Harald Sigurdsson dans les champs de Stamford Bridge. Le débarquement du duc de Normandie, avec ses troupes et tout son équipement, en fut donc largement facilité. L'expédition s'installa ensuite modestement dans les environs, fidèle à la prudence habile de Guillaume, en construisant deux châteaux de bois provisoires : l'un sur les ruines de la forteresse romaine de Pevensey et l'autre à côté du port de pêche de Hastings. Le seul et unique chemin menant à Londres traversait une chaîne montagneuse flanquée d'anses de part et d'autre, ce qui donnait à l'endroit l'aspect d'une péninsule.

Quand Harold Godwinson eut connaissance de la nouvelle du débarquement de Guillaume, il se précipita et revint en hâte, convaincu qu'il allait retrouver un comté complètement dévasté par les troupes normandes. Guillaume avait pourtant agi à l'opposé de ce que son ennemi aurait pu attendre. Il resta tapi, immobile. Plusieurs semaines passèrent. Il attendait en fait de pied ferme l'arrivée de celui que ses hommes appelaient « l'imposteur ». Enfin, la nuit du 13 octobre, les éclaireurs annoncèrent que l'armée anglaise approchait à bride abattue.



Guillaume surprit ses troupes en décrétant que cette expédition devait se dénouer non pas dans une débauche de chevauchées et de sacages, mais dans une bataille rangée, plus ciblée et plus symbolique. Le recours à la bataille rangée n'était pas courant. Elle offrait peu d'avantages, car on la voyait alors comme un duel entre deux armées avec Dieu pour arbitre. Si Guillaume avait bien confiance dans l'étendard du pape, il était surtout convaincu de la supériorité de ses propres cavaliers face à une infanterie ennemie très disciplinée. La seule difficulté que ses troupes étaient susceptibles d'affronter était la « garde de corps » des Anglais, essentiellement composée de Varègues, des Vikings venus de Suède et qui avaient déjà démontré leur extraordinaire compétence. Les lances de chevalerie devaient affronter les puissantes haches des Varègues, comme l'illustre avec précision la tapisserie de Bayeux, confectionnée en souvenir de cette bataille.

Jusqu'à la toute fin de la confrontation, aucun camp ne prit clairement le dessus. Tous les combattants étaient épuisés. Guillaume constata que

l'étendard d'Harold flottait encore et que le mur de ses boucliers résistait toujours aux attaques des Normands. Une heure avant le coucher du soleil, tout laissait donc présager un dénouement défavorable à Guillaume. Si Harold parvenait à tenir sa position jusqu'à la tombée de la nuit, il gagnerait probablement la bataille. Un événement surprenant vint pourtant retourner la situation. D'après des récits ultérieurs, Harold périt par une flèche qui lui transperça l'œil – c'est en tout cas ce qui est raconté sur la tapisserie de Bayeux. Quoi qu'il en soit, on sait que les cavaliers normands piétinèrent son cadavre – ainsi que bien d'autres –, tandis que les Anglo-Saxons battaient en retraite. Avant que la nuit ne tombe sur Hastings, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, avait conquis le royaume d'Angleterre.

La France et les principautés

À sa mort en 1031, le roi Robert II de France, dit le Pieux, laissait à son successeur un territoire qui se répartissait en « de nombreux royaumes », comme le précisait le terme consacré de l'époque.

LA FORTERESSE DE PEVENSEY.

Pevensey comprenait une forteresse romaine, qui fut ensuite transformée en château. Le site accueillit les troupes de Guillaume avant la bataille d'Hastings et joua un rôle important dans de multiples conflits au Moyen Âge.

LA TAPISSERIE DE BAYEUX ET LA BATAILLE D'HASTINGS

Le voyage d'Harold

❶ Après un voyage au cours duquel il franchit la Manche, Harold arrive en Picardie, sur le territoire régi par Guy de Ponthieu, qui le fait prisonnier ❷. Il existe différentes versions de l'objectif de ce voyage : Harold serait venu en France pour contester la succession au trône anglais, ou bien aurait participé à une partie de pêche et de chasse lors de laquelle il aurait fait naufrage le long des côtes françaises. Quoi qu'il en soit, la tapisserie montre Harold jurant fidélité au duc Guillaume sur les reliques avant de retourner en Angleterre.

Le débarquement normand

❸ Les Normands lancent des vaisseaux et chargent des armes et du vin. Guillaume – décidé à s'emparer du trône anglais – franchit la mer à bord d'un grand navire. Les chevaux débarquent et les chevaliers normands gagnent Hastings, en quête de fourrage et de vivres. ❹ Guillaume ordonne la fortification du campement normand établi à Hastings et reçoit des nouvelles des mouvements d'Harold. ❺ Guillaume harangue les soldats qui partent au combat contre Harold.

La bataille

La bataille a commencé. ❻ On observe ici la mort de Leofwine et de Gyrth, les frères du roi Harold. Les soldats des deux camps chargent en masse et meurent en très grand nombre. ❼ Sur ce fragment de la tapisserie, les Normands anéantissent l'escorte royale saxonne. La flèche fichée dans l'œil d'Harold pourrait symboliser la trahison du serment de fidélité qu'il avait fait à Guillaume. ❽ Cette partie de la scène représente la mort du roi anglais. Brodé en laine de différentes couleurs, sur une toile de lin, ce document unique datant du XI^e siècle mesure plus de 70 mètres de long sur 0,50 m de haut ; il est exposé au musée de la tapisserie de Bayeux.





LA LUTTE ENTRE LA NORMANDIE ET L'ANGLETERRE

1066

Hastings. Guillaume le Conquérant franchit la Manche. Il vainc et tue Harold II d'Angleterre à Hastings, et devient ainsi roi d'Angleterre.

1066-1087

Hégémonie normande. Guillaume substitue la noblesse normande à la noblesse anglo-saxonne et fait bâtir des châteaux dans tout le royaume.

1087-1100

La guerre de succession. La mort de Guillaume provoque l'affrontement de ses fils pour le contrôle de l'Angleterre et de la Normandie.

1106-1135

Henri I^{er}. Henri vainc les forces de son frère Robert et s'impose en tant que nouveau monarque. Sa fille, Mathilde, épouse Geoffroi d'Anjou, mais le roi meurt sans descendants masculins.

1135-1154

Étienne de Blois. Le neveu d'Henri I^{er} est couronné en Angleterre, mais perd la Normandie au profit de Geoffroi d'Anjou. Ils passent un accord selon lequel le fils de ce dernier, Henri, sera le prochain roi d'Angleterre, sous le nom d'Henri II.

Chacun de ces royaumes où vivait une « nation » – ou « patrie » – était commandé par un prince qui, dans certains cas, jouissait des mêmes prérogatives que le roi. Ce monde complexe était dirigé par Henri I^{er} (1031-1060), le fils que Robert II avait eu avec sa troisième épouse, Constance d'Arles. Henri I^{er} était assisté dans cette tâche par son épouse, Anne de Kiev, une princesse éduquée dans la culture byzantine, bien que de sang viking (car originaire du royaume varègue de Kiev).

Dans un premier temps, Henri I^{er} tenta de mettre un frein aux exigences de son frère Robert, duc de Bourgogne, mais il ne fut pas en mesure de contrer l'essor du comté de Champagne ni son éloignement progressif de la maison royale. Il ne parvint pas non plus à empêcher l'indépendance de Baudouin V de Flandre, bien que ce dernier fût marié à sa sœur Adèle. Ses relations avec Guillaume, le duc de Normandie et futur roi d'Angleterre, ne furent pas plus heureuses : d'abord amicales – car tous deux entretenaient les liens noués à l'époque de Robert le Pieux –, elles évoluèrent peu à peu vers une inimitié durable.

Par-delà leurs réels différends, Henri I^{er} et Guillaume avaient pourtant un adversaire commun, Geoffroi II Martel, comte d'Anjou et fils du cruel Foulques III Nerra. Mais lors de ce conflit, Henri fut rapidement trahi par Guillaume, qui cherchait à s'allier avec le comte d'Anjou pour affronter le roi. Plusieurs campagnes s'ensuivirent, toutes plus désastreuses les unes que les autres pour la Couronne. Henri prit alors la précaution de sacrer son fils Philippe I^{er}, dont il confia la charge à son épouse. À la mort d'Henri, survenue en 1060, Anne de Kiev devint donc régente de France au nom de son fils Philippe.

Au cours des premières années du règne de Philippe I^{er}, le royaume de France n'était qu'une principauté territoriale parmi beaucoup d'autres, de taille et d'importance comparables. Mais le nouveau roi, un homme doté d'un grand sens politique, s'employa à faire de la royauté plus qu'un simple titre et à en renforcer la domination. Philippe tira donc profit des nombreux conflits entre les seigneurs féodaux, les grands ducs et les comtes, pour consolider son pouvoir et fragiliser celui de ses adversaires. Il sut également exploiter le mécontentement du jeune Robert de Normandie à l'encontre de son père Guillaume le Conquérant, et une fois que ce dernier devint roi d'Angleterre, il lui rappela qu'il était son vassal. Il joua un rôle semblable dans le conflit qui opposa par la suite Robert de Normandie à son frère Guillaume II d'Angleterre, dit le Roux.

Dans toutes ces entreprises, Philippe bénéficia du soutien des évêques, plus par force que par conviction. Le monarque percevait sans remords



les rentes de tous les sièges épiscopaux vacants. Il pratiquait un véritable trafic de charges ecclésiastiques, à un niveau inégalé en Europe. À ses yeux, cette pratique se justifiait parfaitement, car au XI^e siècle, la domination royale des Capétiens consistait à contrôler des territoires où nul comte ne pouvait s'interposer entre le roi et ses sujets. Il favorisait donc les petits barons, dont il n'essaya jamais de freiner le banditisme et la soif de lucre. La rumeur dit qu'il les aurait même activement soutenus. Il entra d'ailleurs en conflit avec la papauté, notamment avec Grégoire VII, qui lui reprochait sa simonie (le fait d'acheter ou de vendre des grâces ou une charge ecclésiastique).

Malgré toutes ces manœuvres, il ne put éviter le développement du droit féodal, qui imprégna progressivement la pensée des nobles et forgea leur conscience de classe. Les rois ne réussirent jamais à affronter ce pouvoir. C'est pour cette raison que les principautés provinciales, dont les seigneurs étaient – théoriquement – des vassaux de Philippe I^{er}, échappaient en réalité au contrôle du roi. Les comtes d'Anjou, les ducs d'Aquitaine



et bien d'autres demeurèrent donc des seigneurs indépendants. Certains, dont le pouvoir nominal était très lié à la famille royale, comme les comtes de Barcelone, manifestèrent même clairement leur volonté d'acquérir une souveraineté qui les rendrait indépendants du roi.

Dans les territoires du Nord, les comtes de Flandre, Baudouin V et Robert I^{er} le Frison, étaient eux aussi indépendants et menaient leur propre politique. Ils encourageaient en effet l'expansion de l'agriculture, ils stimulaient le commerce, favorisant l'établissement de tisserands et d'artisans dans les villes flamandes. Ils réprimèrent en outre avec sévérité le banditisme et les pillages des petits barons que le roi tolérait.

Le schisme d'Orient

Une date et un événement sont essentiels pour comprendre les piliers de la nouvelle Europe du XI^e siècle : 1054, date de la dispute entre le pape Léon IX, à Rome, et le patriarche Michel I^{er} Cérulaire, à Constantinople. L'origine de ce conflit est banale, voire futile. Il s'agissait d'un problème

liturgique relatif à la confection des hosties : l'Église byzantine utilisait du pain levé, tandis que l'Église catholique employait du pain azyme. Pour résoudre cette divergence, des légats du pape se rendirent à Constantinople, avec à leur tête le cardinal français Humbert de Moyenmoutier. À peine arrivés, ils déposèrent sur le maître-autel de Sainte-Sophie de Constantinople une bulle d'excommunication contre le patriarche et ses principaux partisans. Michel Cérulaire répondit en excommuniant à son tour les émissaires romains.

Il faut savoir que les désaccords profonds entre ces deux Églises n'étaient certes pas nouveaux : depuis le IX^e siècle et le schisme de Photios, les divergences avaient été multiples et graves, malgré les nombreuses tentatives pour y mettre fin. Mais cette fois-ci, la séparation allait être définitive. Le schisme entre les deux parties de l'Empire romain, l'Occident et l'Orient, fut donc entériné. Entamée au début du IV^e siècle pour des motifs politiques et stratégiques, la séparation atteignait désormais son point de non-retour pour des raisons liturgiques et doctrinales.

BARONS REBELLES.

Enluminure extraite des *Chroniques de saint Denis* (XIV^e siècle), dépeignant la bataille de Val-ès-Dunes (1047), lors de laquelle Henri I^{er} de France et Guillaume le Conquérant vinrent à bout d'une coalition de barons normands rebelles (British Library, Londres).

Les controverses religieuses et la division de l'Europe

Les historiographes appellent « schisme de 1054 » ce qui fut en réalité un processus de séparation entre les Églises d'Orient et d'Occident ; c'est en effet cette année-là que le nonce du pape et le patriarche de Constantinople s'excommunièrent mutuellement.

Le nonce apostolique Humbert de Moyenmoutier, ou de Silva Candida, et le patriarche Michel Cérulaire échangèrent effectivement des anathèmes cette année-là. Le différend aurait pu tomber dans l'oubli, mais les relations entre les deux Églises étaient déjà houleuses depuis le haut Moyen Âge. Au VII^e siècle, les désaccords avaient été alimentés par la distance culturelle et géographique entre chrétiens grecs, russes et bulgares, d'un côté, et, de l'autre, chrétiens latins, germains et anglo-saxons. Les divergences théologiques se mêlèrent aux intérêts géopolitiques en jeu, impliquant non seulement le pape et le patriarche de Constantinople mais aussi les gouvernants byzantins, germains, carolingiens, français, arabes, lombards, normands, vénitiens et turcs. Le schisme avait eu des antécédents sérieux, tels que l'ajout de la clause *Filioque* au Credo par Charlemagne. C'est au XVI^e siècle, au moment du débat autour du caractère schismatique de la Réforme, que l'on commença à parler du schisme de l'Église d'Orient.



AIGLES IMPÉRIALES.

Cette broche en or et pierres précieuses du XI^e siècle, a appartenu à Gisèle, l'épouse de Conrad II (Landesmuseum, Mayence).

À partir de 1054, il y eut donc deux chrétiens, celle d'Occident et celle d'Orient, chacune avec ses traditions distinctes. La frontière les séparant traversait l'Europe et la Méditerranée. Les peuples slaves devaient être les plus touchés par ce schisme. Certains de ces peuples – comme les Russes, les Bulgares et les Serbes – demeurèrent dans la zone d'influence de Byzance, tandis que les autres – Polonais, Slovaques, Slovènes, Moraves, Tchèques et Croates – restèrent dans l'orbite romaine.

Le cardinal Humbert de Moyenmoutier, qui était chargé de ratifier la rupture, était également à la tête d'un groupe favorable à une réforme profonde de la curie, notamment en ce qui concernait la simonie. Il inspira la politique du pape Nicolas II. Lors du synode du Latran, en 1059, ce dernier promulgua un décret qui réservait l'élection du pape aux cardinaux et écartait de cette tâche les laïcs, et plus particulièrement l'empereur. La lutte contre ceux qui pratiquaient alors la simonie – *Adversus simoniacos*

était d'ailleurs le titre d'un important ouvrage du cardinal Humbert – donna à la chrétienté latine une orientation spirituelle à teneur rigoriste qui lui permettait de faire face à la brillante théologie byzantine. C'est également dans ces cénacles que naquit l'idée de faire de la lutte contre les musulmans une « guerre sainte ». Ainsi, en 1054, les expéditions militaires qui se déroulèrent dans la péninsule Ibérique contre Barbastro et d'autres cités musulmanes furent qualifiées de « guerre sainte » par le pape Alexandre II.

À la suite de ce schisme, le pape apporta en outre son soutien aux nobles normands du sud de l'Italie pour qu'ils expulsent de ces territoires les troupes et les administrateurs byzantins. La chute de la ville de Bari, en 1071, fut l'un des effets de ce vaste mouvement de séparation entre l'Église romaine et l'Église de Constantinople.

La dynastie impériale salienne

En 1024, l'empereur Henri II du Saint Empire mourut à cinquante-deux ans. Les territoires qui correspondaient à l'Allemagne actuelle durent affronter



un double impératif : réunir la Diète d'Empire pour élire un nouvel empereur et parvenir à un accord entre les différentes confédérations qui détenaient le pouvoir. L'objectif était d'offrir le diadème impérial à un individu qui ne soit pas issu de la maison saxonne. On doit le succès de ce double projet aux efforts de la veuve d'Henri II, l'impératrice Cunégonde. Sur les conseils des grands seigneurs, elle fixa la date du couronnement du nouvel empereur au 4 septembre 1024, dans la ville de Mayence. Parmi tous les candidats, deux seigneurs francs se distinguèrent particulièrement. L'impératrice ne s'opposa pas à ce que la couronne d'un empereur saxon passât aux mains d'un empereur franc. Également prénommés Conrad, ces deux candidats étaient parents. C'est le plus âgé qui l'emporta : le duc de Franconie fut couronné sous le nom de Conrad II le Salique (1024-1039).

Conrad II mena une politique d'unification des nobles des différentes ethnies (Francs, Saxons, Bavares et Alamans). Il pacifia l'Italie et encouragea la création d'un groupe de vassaux de l'empereur. Ces vavasseurs (« vassaux des vassaux »),

qui se multiplièrent rapidement sur les terres de l'Empire et dans d'autres endroits d'Europe qui suivirent ce modèle, devinrent des feudataires directs de l'empereur. Les plus remarquables de ces vavasseurs italiens ou de leur équivalent, les ministériaux allemands, formaient une véritable aristocratie au service de l'Empire, ce qui donna naissance à un important corps de dignitaires impériaux. Il s'agissait de hauts fonctionnaires élevés par l'empereur au rang de duc ou de comte, en dépit du fait que nombre d'entre eux étaient de basse extraction.

Conrad comptait tant sur les vavasseurs italiens que lorsque la Constitution de Pavie, ou *Constitutio de feudis*, fut promulguée, en 1037, il leur accorda le privilège de la succession héréditaire des fiefs et, dans le même temps, il régula juridiquement leurs droits et devoirs. La haute aristocratie protesta en vain. Certains de ses membres fomentèrent une conspiration que l'empereur étouffa dans l'œuf. Les meneurs en furent sévèrement châtiés. Une fois la paix rétablie, Conrad réunit la Diète pour transmettre la

ANTEPENDIUM DE BÂLE.

Devant d'autel en or de la cathédrale de Bâle. Réalisée en 1024, cette œuvre représente un Christ en gloire entouré d'archanges, aux pieds de qui on reconnaît notamment les mécènes : l'empereur Henri II de Bavière et son épouse Cunégonde (musée de Cluny – Musée national du Moyen Âge, Paris).



LA CATHÉDRALE DE SPIRE. Il s'agit de l'une des œuvres majeures de l'architecture romane européenne. Sa construction débuta en 1030, sous Conrad II, et s'acheva en 1061, alors qu'Henri IV était encore mineur. Ci-dessus, la crypte de la cathédrale.

LE CODEX AUREUS D'HENRI III (p. 23). Les deux personnages au pied de la Vierge sont probablement le monarque et son épouse. En arrière-plan, se dresse la cathédrale de Spire. Œuvre du XI^e siècle (monastère royal de San Lorenzo d'El Escorial).

couronne à son fils Henri, qui administrait à cette époque les duchés de Souabe, de Bavière et de Franconie. Il se rendit ensuite dans les principales villes de tradition romaine du Rhin, et arriva finalement à Utrecht, où il comptait fêter la Pentecôte. C'est là qu'il mourut soudainement, en juin 1039. Il fut enterré dans la cathédrale de Spire.

La transmission de l'Empire au fils de Conrad, Henri III le Noir, se fit sans incident. Henri était alors un jeune homme de vingt-deux ans, au tempérament placide, extrêmement pieux et pourvu d'une éducation raffinée. Son biographe, Wipon de Bourgogne, chroniqueur officiel de la cour des empereurs de la dynastie salienne, indique qu'il avait toutes les qualités pour être le grand monarque que la toute chrétienté attendait. Après un premier mariage avec une princesse danoise, Henri épousa ensuite en 1043 Agnès de Poitiers, la fille du duc d'Aquitaine.

Après avoir déclaré en chaire de la cathédrale de Constance qu'il pardonnait à tous ses ennemis et qu'il embrassait la doctrine de la paix promue par les évêques, Henri III partit pour Rome, où

il participa à ce qui fut sans doute l'un des événements majeurs de l'histoire du siècle. En effet, il soutint la cause papale contre la simonie et le nicolaïsme. Il prit également conscience de l'importance et de la profondeur des mouvements de réforme qui étaient en train de germer au sein de la curie papale. À contre-courant de l'opinion majoritaire, il fit pape l'un de ses compatriotes, qui prit le nom de Clément II. Le sarcophage du seul pape à avoir été enterré en Allemagne se trouve dans la cathédrale de Bamberg.

Durant les dernières années de sa vie, Henri tenta malgré tout d'asseoir son contrôle sur la politique papale, mais il n'atteignit pas son objectif. Ce fut plutôt le chanoine Hildebrand Aldo-brandeschi – le futur pape Grégoire VII – qui prit peu à peu les rênes de la curie romaine.

En septembre 1056, deux ans après avoir été le témoin du schisme d'avec Constantinople – schisme auquel il s'était opposé – Henri III s'installa dans sa résidence favorite, à Goslar, où il avait fait construire de vastes édifices. Il y recevait beaucoup d'évêques, de prélats et de nobles qui s'intéressaient à l'avenir des adversaires de l'Empire, et il reçut même la visite du pape. Henri décréta une grande amnistie peu avant sa mort, survenue le 5 octobre de la même année, alors qu'il était à peine âgé de trente-neuf ans. Comme l'écrivit un chroniqueur de l'époque, « avec lui moururent l'ordre et la justice ».

Par chance, le pape se trouvait à Goslar à ce moment critique. Il aida l'impératrice Agnès de Poitiers à organiser la régence, car le seul fils qui avait survécu au défunt empereur, nommé Henri comme son père, n'avait que six ans.

Henri IV porta la couronne pendant cinquante ans, de 1056 à 1106 précisément. Tandis qu'il n'avait pas encore été couronné empereur et qu'on l'appelait simplement le « roi des Romains », il connut rapidement de graves désaccords avec le clergé, pour diverses raisons. Alors qu'il n'était qu'un enfant, on l'avait marié à Berthe de Turin, la fille d'Othon I^{er} de Savoie et d'Adélaïde de Suse. Il s'agissait d'une alliance essentielle pour sa famille en Italie et en Savoie, mais il essaya pourtant de répudier son épouse. C'est pour cela qu'il s'opposa à Pierre Damien, le légat du pape, qui tenait à ce que les nouvelles mesures de réforme s'appliquent également à l'empereur.

Henri IV fit peu de cas de la prudence qui avait animé son père Henri III. Il préféra suivre les traces de son grand-père, l'autocrate Conrad II. L'ambitieux projet politique qu'il avait échafaudé lui valut d'ailleurs bien des inimitiés. Il soutint en effet le groupe de hauts fonctionnaires de l'Empire promus par son grand-père, heurtant du même coup la vieille aristocratie et de nombreux



ME TIBI COMMENDO
SPERA ET IN SIGNIS



4 O REGINA POLI MI

PRÆSENTIA DONA FERENDO



IN OMNI TEMPORE FAVTRIX



PATREM CUM MATRE QVINIV



VT SIS ADVTRIX ET
NCTAM PLIS AMORE

La querelle des Investitures : l'empereur contre le pape



Dans le cadre des concessions territoriales accordées à l'Église, via la cérémonie de l'investiture, évêques, abbés, prêtres, vicaires, etc. étaient les vassaux de seigneurs et de princes. C'est au cours du dernier quart du XI^e siècle, sous le règne de Grégoire VII, qu'éclata le conflit entre le pouvoir monarchique et le pouvoir ecclésiastique, et que ce pape joua un rôle décisif.

L'empereur Henri IV refusa les décrets papaux de 1074 sur les investitures, établis pour mettre fin au césaropapisme germanique. Il poussa à la révolte les membres du clergé, nombreux et actifs dans l'administration. Les empereurs avaient confié des charges ecclésiastiques aux membres de leur famille, à leurs clients et à leurs chefs militaires, créant un contre-pouvoir qu'Henri IV sut utiliser. En 1075, la rébellion d'Henri IV contre les *Dictatus Papae* de Grégoire VII entraîna son excommunication, son repentir feint (à Canossa), sa destitution et une guerre civile à Rome. L'intronisation de l'antipape Clément III en 1084, qui restitua sa couronne à Henri IV, poussa Grégoire VII à demander l'intervention du Normand de Sicile Robert Guiscard, qui occupa et saccagea Rome. La querelle des Investitures se poursuivit jusqu'au pontificat du Français Calixte II qui, lors du concordat de Worms (1122), rétablit la doctrine de Grégoire VII : l'autorité et les investitures ecclésiastiques revenaient à l'Église ; l'autorité et les investitures féodales, aux rois. Illustration : enluminure de la *Nouvelle Chronique*, de Giovanni Villani, consacrée à la rencontre de Canossa, XIV^e siècle (Bibliothèque vaticane).

évêques, notamment saxons. Ces hauts fonctionnaires présentaient toutes les caractéristiques d'une corporation au cœur de l'État et même de la société. Ils avaient formé peu à peu une classe héréditaire, non seulement des biens obtenus en vertu de la charge mais également de la position sociale et des droits cumulés, ce qui les rapprochait de fait des attributs de la noblesse.

La pénitence de Canossa

À la mort du pape Alexandre II, le 22 avril 1073, c'est Hildebrand, l'influent archidiacre, qui fut élu à sa place, sous le nom de Grégoire VII. Très populaire à Rome, il était un fervent partisan de la réforme de l'Église. Son élection représentait un véritable défi lancé à l'empereur Henri IV, qui freinait ces élans réformateurs en s'appuyant sur sa position privilégiée. Pour pallier cette difficulté, le nouveau pape fit appel à la comtesse Mathilde de Canossa (ou de Toscane). Cette dernière avait démontré une grande compétence dans l'administration de ses immenses possessions qui, outre la Toscane, comprenaient une série de comtés qui s'étendaient des Apennins au Pô.

Le conflit entre la papauté et le Saint Empire – ou, comme disaient les canonistes de l'époque, entre le *sacerdotium* et l'*imperium* – s'aggrava avec la promulgation des *Dictatus Papae*, une série de concepts de droit canonique relatifs à la suprématie du Pape et de l'Église dans tous les domaines qui leur étaient liés. Grégoire VII encouragea ainsi les prélats du monde catholique, notamment d'Allemagne, à réprimer la simonie et le concubinage des ecclésiastiques.

Pour signifier qu'il n'allait pas faire marche arrière, le pape promulgua le premier décret sur les investitures. Il interdisait aux seigneurs laïcs – empereur compris – l'investiture à des fonctions ecclésiastiques. C'était là un grave revers pour la politique d'Henri IV, qui consolidait justement son pouvoir royal en nommant des évêques et des abbés. De toute évidence, il était très réticent à accepter le décret papal. Une série de petits incidents dans la nomination de certains prélats à des fonctions religieuses, en Allemagne et en Italie, provoqua une confrontation directe. Grégoire VII déclara que si l'empereur s'obstinait dans ces pratiques, il le destituerait. Furieux, Henri réunit un synode à Worms, le 24 janvier 1076, lors duquel il fit déposer Grégoire VII. Les évêques soutinrent la mesure, et l'empereur envoya une lettre dans laquelle il affirmait son droit à accomplir cet acte.

La réaction du pape ne se fit pas attendre. Lors du synode de Lenten, en février de la même année, il démit tous les évêques rebelles qui avaient participé au synode de Worms et leur donna un délai pour revenir sur leurs positions. En parallèle, il



montra son autorité en excommuniant l'empereur, qui se vit interdit d'exercer comme roi des Romains. Henri IV était piégé : les princes et les grands seigneurs germaniques l'obligèrent à chercher l'absolution du pape dans le délai d'un an, en le menaçant de se réunir en diète pour choisir un autre souverain. Pour prouver le sérieux de leur menace, ils convoquèrent une diète dans la ville d'Augsbourg pour l'année suivante, et invitèrent le pape à la présider.

Le coup d'État fut mené par les ducs Rodolphe de Rheinfelden, Guelfe de Bavière et Berthold de Zähringen, qui bloquèrent les passages des Alpes pour empêcher l'empereur d'arriver en Lombardie. Henri était coincé : la diète était contre lui, et la seule solution était d'obtenir le pardon du pape. Il trouva un chemin dans les Alpes enneigées en traversant les terres de son épouse, Berthe de Savoie, et il franchit les montagnes par un hiver rigoureux. De son côté, Grégoire VII avait passé les Apennins et attendait patiemment Henri dans le château que la comtesse Mathilde de Toscane possédait à Canossa, non loin de Parme.

Pendant trois jours, pieds nus dans la neige, Henri fit pénitence devant le château, jusqu'à ce que le pape décide enfin de le recevoir. Grégoire VII lui accorda finalement son absolution en janvier 1077. Lors du banquet que la comtesse Mathilde offrit à ses deux célèbres hôtes, Henri aussi bien que Grégoire se demandèrent lequel d'entre eux l'avait réellement emporté ce jour-là. D'après un chroniqueur, ils n'avalèrent que quelques bouchées, malgré la qualité du repas servi (le vinaigre balsamique de Canossa était réputé dans toutes les cours d'Europe).

Les Normands en Italie

Au milieu du XI^e siècle, le sud de l'Italie était bien fragmenté. L'Empire byzantin dominait les Pouilles et la Calabre. On comptait trois principautés lombardes (Salerno, Capoue et Bénévent) et trois républiques maritimes (Naples, Gaète et Amalfi). Dans ce contexte de conflit permanent, il arrivait à des grands seigneurs de recruter des mercenaires normands. Parmi ces mercenaires se trouvaient les fils d'un membre

LA CATHÉDRALE D'AMALFI. La basilique, construite entre les X^e et XI^e siècles, associe éléments arabes et normands. Ces derniers sont les arcs brisés qui préfigurent les ogives en lancette du style gothique. Le sanctuaire abrite la dépouille de saint André, qui y fut transférée par le légat Pierre de Capoue, à l'occasion du sac de Constantinople en 1204.



ABEL ET CAÏN.

Cette plaque en ivoire du ^x^e siècle illustre l'épisode du livre de la Genèse relatant l'affrontement entre les deux frères. L'œuvre provient de la cathédrale de Salerne, bâtie à l'initiative de Robert de Hauteville, dit Guiscard, fondateur du comté normand de Sicile (1071) et grande figure politique de l'Italie du ^x^e siècle (musée du Louvre, Paris).

de la petite noblesse du Cotentin, Tancrede de Hauteville, qui d'après les chroniqueurs aurait eu douze fils, comme Jacob.

En 1041, les deux fils aînés de Tancrede, Guillaume et Drogon, prirent la tête des troupes dans le conflit entre les familles locales. C'est alors que fit son apparition sur la scène celui qui allait devenir le fils le plus célèbre de Tancrede, Robert Guiscard. Il décida de s'emparer de la Calabre byzantine. Son parcours, d'abord à la tête d'un groupe de guerriers voués au brigandage puis comme véritable prince œuvrant à l'unification des territoires de l'Italie méridionale, arriva jusqu'aux oreilles du pape. En 1059, par le traité de Melfi, le pape Nicolas II lui donna comme fiefs les duchés des Pouilles, de Calabre et de Sicile. À Richard d'Aversa, le beau-frère de Robert Guiscard, il attribua la principauté de Capoue. La curie pontificale entérinait ainsi la légalité des États normands.

Les années suivantes furent des années de guerre permanente. Robert lutta contre les Byzantins pour le contrôle de la Sicile, où un autre de ses frères, Roger I^{er} de Sicile, jouait un rôle de plus

en plus important. Au beau milieu du conflit entre le pape de l'époque, Grégoire VII, et l'empereur Henri IV, Robert s'était rangé fermement du côté de la papauté. En Italie, il était le seul guerrier capable de contrer la menace incarnée par Henri. Il était malgré tout réticent à apporter un franc soutien au pape, trop absorbé par ce qu'il considérait comme l'ultime objectif de sa vie, à savoir l'invasion de l'Empire byzantin. Les circonstances lui paraissaient en effet favorables. Les Seldjoukides avaient commencé leur implacable progression en Anatolie et dans les provinces asiatiques de l'Empire, tandis qu'à la frontière du Danube, les féroces Petchenègues menaçaient de mettre à sac les villes de l'ancienne Thrace et d'atteindre Constantinople.

En 1071, Robert Guiscard s'empara de Bari, ce qui lui donna l'occasion de franchir l'Adriatique et d'assiéger la forteresse de Durrës, sur la côte de l'Albanie actuelle. Après sa conquête en 1081, il pensa que l'Empire byzantin était à sa portée. Mais l'empereur byzantin Alexis I^{er} Comnène disposait encore de ressources diplomatiques. Il rassembla les maigres réserves du trésor impérial et



les envoya à l'empereur Henri pour que ce dernier fomentât une rébellion dans les Pouilles. Robert revint précipitamment sur ses terres, de peur de se retrouver isolé, sans le soutien de ses bases en hommes et en approvisionnement. Ce mouvement tactique l'amena à entrer dans Rome en 1084 pour porter secours au pape ; il expulsa l'empereur de la ville, qui fut mise à sac par ses propres troupes. Un an après, une fois étouffée la rébellion de l'aristocratie du sud de l'Italie, il décida de reprendre la guerre contre l'Empire byzantin, mais sa mort, en juillet 1085, en décida autrement. La disparition de Robert Guiscard, à l'âge de soixante-dix ans, mit fin à la période « héroïque » de la présence normande dans le sud de l'Italie.

Le royaume de Hongrie

Peu avant l'an 1000, les Magyars (ou Hongrois) étaient parvenus à surmonter leur terrible défaite à la bataille de Lechfeld (955), face aux troupes de l'empereur Othon I^{er} le Grand. Rassemblés autour de l'importante dynastie des Árpád, ils recherchèrent alors un rapprochement pacifique avec

le Saint Empire romain germanique. Cette position était encouragée par l'arrivée de nombreux missionnaires tchèques, qui introduisirent le christianisme dans la région. En 996, le mariage d'Étienne I^{er} de Hongrie (1000-1038), l'un des membres les plus importants de la dynastie arpadienne, avec Gisèle de Bavière, sœur de l'empereur Henri II, permit de renforcer cette relation. Étienne, qui avait accepté le baptême, fut sacré roi quatre ans plus tard. Il reçut la couronne du pape Sylvestre II, lui-même, qui reconnaissait ainsi la Hongrie comme un royaume chrétien. Le nouveau roi ordonna la conversion de ses sujets, et le pays fut rapidement christianisé. Preuve que les temps avaient changé : les Magyars abandonnèrent leurs vieilles coutumes de pillage et de guerres rituelles. Le roi Étienne consacra tant d'efforts à cette tâche qu'il fut canonisé peu de temps après sa mort.

La plus grande perte durant ces premières années du royaume de Hongrie se produisit avec la mort d'Émeric de Hongrie, le fils d'Étienne. Cet événement poussa Étienne à désigner immédiatement son neveu Pierre, le fils de sa sœur, comme l'héritier de la couronne. Pierre était le fils du doge de Venise, Ottone Orseolo, ce qui explique qu'il soit connu sous le nom de Pierre Orseolo de Hongrie. Cette décision provoqua d'énormes divergences au sein de la noblesse magyare et des conflits civils. Elle amorça cependant l'extension de la Hongrie vers le sud, ce qui la conduirait à contrôler une partie du Danube inférieur ainsi que certains ports de l'Adriatique.

Mais le véritable artisan du royaume de Hongrie fut le roi Ladislas, qui régna de 1077 à 1095. Il fut probablement le plus grand ennemi du paganisme, toujours pratiqué par certains de ses compatriotes. Ladislas fut celui qui conquiert définitivement la Croatie. En 1091, à la mort du dernier roi croate, Dmitar Zvonimir, la reine veuve Hélène invita son frère Ladislas à occuper le territoire croate. Le roi hongrois mit un certain temps à répondre à sa demande, car il était occupé en Transylvanie à contrer l'avance des Petchenègues, l'un des derniers peuples nomades issus des steppes. Une fois son objectif atteint, Ladislas se prépara à occuper les villes côtières de Dalmatie. Il annexa rapidement la Croatie au royaume de Hongrie, annexion qui fut ensuite complétée par son neveu Coloman I^{er}, l'héritier du trône. Dépourvu des compétences politiques de son oncle, Coloman finit par affronter la noblesse croate, le pape, la République de Venise et l'empereur byzantin Alexis Comnène, qui considéraient tous l'expansionnisme hongrois en Adriatique comme une menace importante. ■



LA COURONNE DE HONGRIE.

Datée du XI^e ou du XII^e siècle, cet objet en or incrusté de pierres précieuses a été employé pour le couronnement de plus de 15 monarques. Seuls trois rois de Hongrie ne l'ont pas portée. Aussi connue sous le nom de couronne de saint Étienne, elle commença à être qualifiée de « sainte » en 1256 (musée national de Hongrie, Budapest).



ORIENT ET OCCIDENT.

Mappemonde du psautier
de l'abbaye de Westminster,
XIII^e siècle (British Library, Londres).
En page de droite, la croix
d'un chevalier croisé
(musée de Cluny, Paris).



L'ORDRE UNIVERSEL



Le passage de la première à la deuxième époque féodale provoque un réajustement de l'« ordre universel ». Selon ce concept porté par l'Église, le monde serait un grand tout, dont feraient partie le pouvoir spirituel et le pouvoir séculier. Cette période marque aussi le dénouement de la crise engendrée par la querelle des Investitures, la reconquête de la péninsule Ibérique, le lancement de la première croisade et la conquête de Jérusalem.



Loin de signifier la fin de son règne, l'humiliant épisode de Canossa marqua un nouveau départ pour l'empereur Henri IV. En avril 1077, après un voyage à travers le nord de l'Italie, il retrouva les terres de l'Empire, avec la ferme intention de soumettre tous ceux qui avaient convoqué une diète contre lui. Le succès diplomatique qui ressortait de Canossa lui donnait de l'assurance pour son projet de destituer les ducs Rodolphe de Rheinfelden, Guelfe de Bavière et Berthold de Zähringen. Mais il n'en resta pas là : lors du synode de Lenten, en 1080, il rompit ouvertement avec le pape Grégoire VII, qu'il accusa de s'opposer au

droit ancien et aux vieilles coutumes allemandes, notamment à l'intervention des laïcs dans les investitures ecclésiastiques.

Le pape Grégoire VII retrouva alors sa volonté réformatrice et excommunia à nouveau l'empereur. Il s'allia aux Normands et se disposa à défendre, sans grand espoir de succès, le château Saint-Ange de Rome. Cela n'empêcha pas Henri d'entrer dans Rome et d'introniser un autre pape, Clément III, qui le fit empereur le 31 mars 1084.

Il n'y avait par conséquent ni vainqueur ni vaincu : Henri IV regagna ses terres et Grégoire VII dut se retirer dans la ville de Salerne avec son allié normand, Robert Guiscard. Il y mourut



Alphonse VI, les Almoravides et l'ouverture ibérique sur l'Europe

Le roi de Castille, de León et de Galice, Alphonse VI soumit des royaumes musulmans des taifas et reconquit Tolède en 1085. La suprématie castillane en territoire tolédan, ainsi que l'occupation de Talavera et d'autres places fortes, conduisit les taifas menacées de Cordoue, de Grenade, de Séville et de Badajoz à demander l'aide militaire des Almoravides.

L'armée almoravide de l'émir Youssef Ibn Tachfin envahit la péninsule Ibérique et vainquit Alphonse VI à Zalaca (1086). Le monarque regagna Tolède, reconstitua ses forces et appela les royaumes d'Europe à son aide. L'émir retourna dans le Maghreb sans profiter de sa victoire, au moment où les royaumes chrétiens de la péninsule recevaient l'appui des alliés venus du Nord. La décadence castillane amorcée à Zalaca fut toutefois confirmée par les victoires almoravides d'Almodóvar del Río (1090), de Consuegra (1097) et de Cullera (1102). Il n'y eut pas de croisade en Castille, mais Alphonse VI fit entrer la famille de Bourgogne au sein des royaumes péninsulaires via le mariage de deux de ses filles avec des princes bourguignons. Illustration : miniature du *Livre des testaments*, joyau de l'art roman espagnol dont la réalisation commença du temps d'Alphonse VI (cathédrale d'Oviedo).

le 25 mai 1085, léguant à la postérité une célèbre phrase : « J'ai aimé la justice et détesté l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil ! » En dépit de sa défaite apparente, Grégoire VII avait accompli une œuvre immense. En moins de vingt ans les investitures laïques allaient disparaître, et ses principes réformateurs – célibat des prêtres, interdiction de la simonie et distinction entre les sphères laïque et ecclésiastique – restaient intouchés.

Dans le domaine doctrinal, les idées de Grégoire s'imposèrent surtout en ce qui concerne la suprématie du *sacerdocium* sur le *regnum*. Son esprit réformateur imprégna les siècles qui suivirent, réduisant l'empereur à l'impuissance. Les canonistes élaborèrent la thèse selon laquelle l'Église romaine était la seule héritière légitime de l'Empire romain, et le pape le seul successeur légitime des droits et des pouvoirs des empereurs romains. On comprend que de nombreux princes et rois européens aient approuvé l'amoindrissement du pouvoir impérial et se soient mis au service du pape et de ses desseins de conquête.

Le royaume de Castille

En Espagne, Grégoire VII et ses successeurs soutinrent le roi controversé de León et de Castille, Alphonse VI, en qui ils voyaient une figure proche de celle de Guillaume le Conquérant, un homme dévoué à l'Église romaine et doté d'un tempérament énergique. La réputation d'Alphonse VI était pourtant si terrible que des rumeurs circulaient affirmant qu'il aurait commis – ou commandité – un fratricide : en 1072, il avait effectivement succédé à son frère Sanche II le Fort, dont l'assassinat ne fut jamais élucidé. Alphonse avait également un deuxième frère qu'il fit emprisonner à vie, et l'un de ses cousins était également mystérieusement tombé d'une falaise.

Cependant, ces rumeurs ne pouvaient pas rejeter dans l'ombre à la promesse qu'Alphonse VI avait faite au pape de soumettre son royaume à la domination de saint Pierre. En gage, il abolit l'ancien rite d'origine wisigothe, et il imposa la liturgie romaine. Ce changement s'accompagna de gestes symboliques destinés à montrer qu'il ne reviendrait pas sur sa parole. Il donna par exemple un coup de pied dans un livre liturgique wisigoth et le jeta dans un bûcher. Attaché à la défense de la cause papale, il avait donc tout pour plaire à Grégoire VII. Un événement vint illustrer cette ferme alliance entre le pape et le roi du León et de Castille, mais, ironie de l'histoire, il eut lieu le jour de la mort de Grégoire VII. De fait, le 25 mai 1085, Alphonse VI entra dans Tolède, la capitale de l'ancien royaume wisigoth. L'Église reprenait ainsi une ville sainte. C'était en outre le lieu où s'étaient tenus les célèbres conciles qui



avaient donné naissance à l'Église hispanique. Pour rappeler cet héritage et l'alliance avec le pape, une grande croix triomphante fut plantée sur les hauteurs de la ville.

Avec la bénédiction du pape, Alphonse VI s'arrogea les titres d'« empereur de toute l'Espagne par la grâce de Dieu » et d'« empereur régnant sur toutes les nations d'Espagne ». Ces titres impliquaient la domination sur les trois communautés : les chrétiens, les musulmans et les juifs. Le fait que Tolède fût la ville des trois religions et des trois cultures confortait ce projet de domination impériale. En parallèle, cela démontrait que si la chrétienté ne comptait pas qu'un seul empereur, ce qui amoindrissait la valeur de ce titre, le pouvoir papal, lui, était unique.

Le renforcement de la frontière sur le Tage ouvrit de toutes nouvelles perspectives aux initiatives de repeuplement que voulait encourager Alphonse VI. De nombreux paysans de la vallée du Duro s'établirent ainsi dans cette région, avec la garantie de se voir octroyer des terres en pleine propriété. La création de conseils municipaux fut

stimulée dans les nouvelles villes et sur les terres du domaine royal, des terres qui étaient directement placées sous l'autorité du roi et échappaient donc au contrôle des seigneurs laïcs ou des divers ecclésiastiques. Ces conseils municipaux avaient le pouvoir de lever leurs propres troupes de défense, ce qui donna naissance à une institution typiquement espagnole, la cavalerie citadine (*caballería villana*). Il s'agissait de chevaliers qui ne faisaient pas partie de la noblesse ni de l'armée. Cette cavalerie était une troupe composée d'habitants des bourgs aisés, d'où l'adjectif « citadine ». De la sorte, les conseils constituèrent une organisation sociale qui favorisait l'arrivée de nouveaux habitants. Toutefois, cette structure se heurta très rapidement aux nouvelles directives de l'Église, qui encourageaient plutôt la création des ordres militaires dans les territoires frontaliers.

En parallèle, la politique des conseils municipaux du roi Alphonse VI permit de faire face à une soudaine invasion de Berbères venus du Sahara, islamisés dans l'obédience malékite, les Almoravides. Ces derniers s'étaient rendus à

LA VILLE DE TOLÈDE.

L'ancienne capitale du royaume wisigoth fut soumise en 711 par Tariq Ibn Ziyad. Pendant la période de domination musulmane, elle se rebella contre le califat de Cordoue et affirma son autonomie en tant que grande taifa de Tolède. En 1085, elle fut la première capitale reconquise par les chrétiens, sous le commandement d'Alphonse VI de León, Castille et Galice.

Princes, chevaliers, soldats et truands dans la première croisade

Lors de l'appel à la croisade qu'il lança au concile de Clermont (1095), Urbain II parvint à mobiliser la chrétienté et à réunir quatre armées européennes qui prirent la croix du Christ comme étendard. Le pontife prévoyait la « rémission des péchés » de tous ceux – malfaiteurs et truands compris – qui accepteraient de rallier l'entreprise de conquête de Jérusalem, considérée comme « la plus sainte des pénitences ».

Toutes les personnes présentes au concile se confessèrent et reçurent l'absolution ; elles furent exhortées à inviter compatriotes et amis à les suivre en Terre sainte. La date du départ fut fixée au jour de l'Assomption (15 août) de l'année suivante, 1096. Quatre armées se constituèrent par groupements régionaux. Celle des

Lorrains était encadrée par Godefroi de Bouillon, celle du sud de la France et des marches de Castille par le comte Raymond de Toulouse, celle des Bretons et des Normands par Robert Courteheuse, duc de Normandie, et celle des Normands de Sicile par Bohémond de Tarente. Les armées se donnèrent rendez-vous à Constantinople, qu'elles rejoignirent par divers itinéraires à plusieurs mois d'intervalle. L'armée du comte Raymond était la plus nombreuse. Les Allemands, hostiles à Urbain II en raison du conflit des Investitures, brillaient par leur absence. Illustration : *Le retour du croisé*, sculpture du XII^e siècle (chapelle des Cordeliers, Nancy).



Al-Andalus avant la détérioration militaire des royaumes des taifas de Séville, de Badajoz ou de Grenade. Alphonse VI rassembla donc ses troupes et partit pour combattre dans le sud. Il affronta les Almoravides lors de la bataille de Zalaca, en Estrémadure, mais il y essuya un cuisant revers. La frontière du Tage restait donc le théâtre d'un conflit permanent entre cavaliers castillans et almoravides. Cette ligne de la frontière ne plia jamais. La Couronne, qui regroupait les royaumes de Castille, de León, de Galice et d'autres territoires, commença donc à envisager de se diriger vers le Guadiana.

Urbain II et la première croisade

À l'atmosphère de guerre contre le monde musulman, née après la prise de Tolède et le désastre de Zalaca, vinrent s'ajouter de mauvaises nouvelles venues de Byzance. L'empereur Romain IV Diogène avait été écrasé par les Turcs Seldjoukides dans la plaine de Manzikert, en Anatolie. Le pape considéra donc que le temps était venu de montrer sa supériorité en matière d'orientation

de la chrétienté. C'était d'ailleurs une conséquence naturelle de l'esprit de la réforme ecclésiastique entreprise par Grégoire VII.

Au début de l'automne 1095, dans la somptueuse abbaye de Cluny, l'atmosphère était agitée. On attendait l'arrivée d'un invité de marque : le pape Urbain II, qui y avait été moine sous le nom d'Eudes de Châtillon. Il avait quitté le cloître quinze ans plus tôt pour gagner Rome. Son parcours avait été fulgurant ; en moins de cinq ans, il était devenu cardinal, puis un prétendant sérieux à la succession de Grégoire VII. Deux ans plus tard, après le bref pontificat de Victor III, il était élu pape. Il prit le nom d'Urbain II et entreprit d'achever la tâche de Grégoire VII, décidant surtout de mettre fin aux activités de l'antipape Clément.

En novembre de la même année, Urbain II se rendit à Clermont, en Auvergne. Son intention était, semble-t-il, d'assurer une paix et une trêve de Dieu dans toute la région. Faisant usage de ses talents de persuasion, il harangua la foule dans un discours enflammé. Il conjura les nobles de renoncer aux guerres fratricides, et leur assura qu'ils gagneraient leur place au paradis s'ils prenaient la croix en l'honneur du Saint-Sépulcre. Le pape déclara que ce projet de libération de l'Église de Dieu à Jérusalem des mains des musulmans était un légitime substitut à la pénitence. La réponse de la foule clermontoise, le cri *Deus lo vult* (« Dieu le veut »), dépassa les attentes de l'ancien moine ; de nombreux hommes, nobles mais aussi paysans, rallièrent cette cause avec enthousiasme.

Au cours des mois qui suivirent le concile de Clermont, le pape Urbain II parcourut la France pour prêcher et organiser le mouvement que ses dons oratoires et sa ferveur avaient fait éclore. Les notables et les prélats se chargèrent de diriger cette entreprise à leur rythme. En parallèle, un prédicateur exalté du nom de Pierre l'Ermite rassembla des dizaines de milliers de paysans et d'artisans pauvres. Il les conduisit en Terre sainte, sans la moindre préparation ni formation. Le résultat de cette « croisade des pauvres » était prévisible : ceux qui ne périrent pas en chemin ou contre les Turcs furent faits prisonniers et vinrent grossir l'offre des marchés aux esclaves de la région.

Dirigée par l'évêque du Puy, Adémar de Monteil, mais dépourvue de commandement militaire, l'expédition des nobles était très différente. Elle se composait d'individus d'origines diverses, qui parlaient donc différentes langues. Très rapidement, Godefroi de Bouillon et son frère Baudouin de Boulogne s'illustrèrent à la tête des chevaliers de Flandre et de Boulogne ; Hugo de Vermandois, frère du roi de France, et Étienne de Blois faisaient également partie du voyage. À ce groupe vinrent s'ajouter de nombreux chevaliers du Sud ;

URBAIN II (p. 33). Sur cette miniature de la fin du Moyen Âge, le pape Urbain II autorise le départ pour les croisades pendant le concile de Clermont (Bibliothèque nationale de France, Paris).

...fuerit reconquiesce des v prien
sur les pudes. V. plus.



Han secont qui fut d
nait nomme Eude n

Expéditions en Terre sainte : les huit croisades

Entreprises entre 1096 et 1270, les campagnes militaires surnommées les « huit croisades » n'eurent pas toujours pour objectif la conquête des lieux saints. Seules quatre d'entre elles avaient pour but l'occupation militaire de la Palestine ; deux expéditions visaient à conquérir l'Égypte, une autre à enlever le nord de l'Afrique ; la quatrième s'empara de Constantinople, alors aux mains des chrétiens grecs.

La première croisade permet de prendre Jérusalem et de fonder des royaumes chrétiens en Syrie et en Palestine. La deuxième croisade, lancée après la prise d'Édesse par les Turcs en 1144, se solda par un échec retentissant. La troisième, entreprise pour reconquérir Jérusalem qui avait été prise par Saladin en 1187, réunit les rois de France et d'Angleterre et l'empereur germanique, mais échoua. La quatrième fut une aventure politique de Venise : la flotte vénitienne et l'armée croisée saccagèrent Constantinople en 1204 et fondèrent l'Empire latin. La cinquième, destinée à conquérir l'Égypte, alors aux mains des Ayyubides, fut un fiasco. Lors de la sixième, Frédéric II de Hohenstaufen reprit Jérusalem grâce à des négociations avec les Turcs. La septième, menée en Égypte, fut une catastrophe. Louis IX, qui en avait pris la tête, dut verser une rançon pour être libéré. Lors de la huitième, sans que ses mobiles soient vraiment connus, le roi de France décida de s'attaquer à la Tunisie, mais il mourut du typhus lors du siège de Tunis.

Illustration : reliquaire du ^x^e siècle apporté en Europe par les croisés (trésor de la basilique de Notre-Dame, Maastricht).



Raymond de Toulouse, en tête, apportait toute l'expérience acquise lors des années passées à la frontière de la péninsule Ibérique et sa connaissance du monde musulman. D'autres combattants rejoignirent le convoi en cours de route, comme les chevaliers des Pouilles, de Calabre et de Sicile, sous le commandement de Bohémond de Tarente, le fils de Robert Guiscard, dont les qualités approchaient celles de son père.

Le point de convergence de tous ces pèlerins armés, que l'on appela par la suite des « croisés », était Constantinople, la capitale de l'Empire byzantin, alors gouverné par l'empereur Alexis I^{er}. Trois routes y conduisaient : celle du Danube, par la Hongrie et la Serbie, celle qui traversait l'Italie via la Dalmatie, et celle qui franchissait l'Adriatique depuis les Pouilles jusqu'à Durrës. Fin 1096, les barons croisés aperçurent enfin le Croissant d'or. L'empereur Alexis, qui avait simplement demandé des troupes mercenaires, fut confronté à une situation inattendue, l'arrivée d'une foule pénétrée de ferveur religieuse.



Les objectifs des croisés divergeaient de ceux de l'empereur. Les premiers vouaient conquérir la Palestine et s'emparer de Jérusalem, tandis qu'Alexis I^{er} cherchait à récupérer les provinces byzantines tombées aux mains des Turcs. Pendant quelques mois, la cour de Byzance bruisa de rumeurs de conspiration. En mai 1097, Alexis fut soulagé de voir les croisés partir pour la Terre sainte en empruntant le Bosphore.

La première action militaire du contingent croisé fut la conquête de Nicée. Il la rendirent à l'empereur byzantin, ce qui permit d'apaiser les tensions. Le deuxième fait d'armes notoire des croisés fut la libération de Dorylée, reprise le 1^{er} juillet 1097, lors de la bataille du même nom, au cours de laquelle les croisés affrontèrent les archers légers de Kiliç Arslan. Ces premières victoires donnèrent aux chrétiens un nouvel élan. Ils y puisèrent la force d'affronter le rude siège d'Antioche et les batailles ultérieures, au cours desquelles Bohémond de Tarente fit preuve de son caractère intrépide. Le 7 juin 1099, les croisés atteignirent enfin les fortifications de Jérusalem.



1 LES PREMIERS SUCCÈS. Les succès de la première croisade et la création des États latins d'Orient (Édesse, Antioche et Tripoli) n'empêchèrent pas l'isolement politico-militaire du royaume de Jérusalem, qui, outre Jérusalem et Ascalon, ne comptait que Bethléem et Ramallah, des places fortes sans importance stratégique.

2 LES PREMIERS ÉCHECS. La deuxième croisade fut une attaque de représailles contre la stratégie seldjoukide du califat abbasside de Bagdad. Conrad III, roi d'Allemagne, et Louis VII, roi de France, répondirent à la prise d'Édesse par les Turcs en 1144 en attaquant Damas depuis Jérusalem en 1147, mais ils eurent vite fait de lever le siège.

3 LES LIAISONS MARITIMES. Les seules routes d'approvisionnement sûres pour les croisés étaient les voies maritimes. Après la prise de Jérusalem, les armateurs italiens furent rejoints par les armateurs francs, anglais et vénitiens. Les voyages étaient onéreux, et les attaques des pirates de la Méditerranée pouvaient coûter la vie ou la liberté aux croisés et aux pèlerins.

4 LES DERNIÈRES TENTATIVES. Le roi Louis IX de France souhaitait en finir avec le sultanat mamelouk d'Égypte ; après avoir occupé Damiette il se lança sur Mansourah, seule base de défense avancée du Caire. Mais une erreur du chef de l'avant-garde permit au sultan Baybars de vaincre l'armée croisée, de capturer le roi et de demander une forte rançon en échange de sa libération.

et commencèrent le siège de la ville. Quelques semaines plus tard, au matin du 15 juillet, ils entraient dans la cité et la mettaient à feu et à sang.

Jérusalem et la Terre sainte

Godefroi de Bouillon, que la tradition allait compter parmi les Neuf Preux, assura le gouvernement de Jérusalem mais refusa modestement le titre de roi. À sa mort, l'année suivante, c'est son frère Baudouin qui lui succéda. Malgré les réticences du patriarche latin Dagobert, ancien archevêque de Pise, il parvint à le convaincre de le couronner roi le 25 décembre 1100, sous le nom de Baudouin I^{er}, et de lui accorder l'hommage de l'Église. Sa principale tâche consista à unifier les croisés : ceux de la première expédition qui avaient participé à la conquête de la ville sainte et ceux qui continuaient d'arriver. Dans cette entreprise, il bénéficia du soutien des républiques maritimes italiennes (Gênes, Pise et Venise), qui voyaient dans la croisade une superbe occasion de développer le commerce des voyages en mer, tant des hommes que des impedimenta.

Baudouin décida de faire bâtir le château de Montréal, sur la route de la mer Rouge. Le site occupait un important carrefour de caravanes en provenance d'Arabie et constituait une enclave stratégique en cas d'attaques lancées depuis le Sud. Pendant son court règne, les guerres contre les Turcs se poursuivirent, essentiellement dans les autres principautés des croisés : celle d'Antioche, qui était retombée entre les mains de Tancred de Galilée, et le comté de Tripoli, cédé aux Toulousains, parmi lesquels s'illustrèrent particulièrement le comte Raymond et son fils Bertrand. Au nord-est, le comté d'Édesse se souleva, et le roi Baudouin le confia à son cousin Baudouin du Bourg : à la frontière turque, ce comté jouxtant l'Euphrate revêtait une grande valeur stratégique.

Toutefois, le royaume de Jérusalem et le reste des États latins de Terre sainte souffraient de profonds déséquilibres. Grâce aux navires italiens qui contrôlaient les eaux maritimes, ils dominaient toute la côte de la Syrie, mais à l'intérieur des terres, ils échouèrent à conquérir de grandes villes comme Damas ou Alep, qui restèrent musulmanes.

LA CONQUÊTE CROISÉE DE JÉRUSALEM EN 1099

À partir de juin 1099, les croisés créèrent sous les murs de Jérusalem des unités de sapeurs et de constructeurs d'engins de siège et d'assaut. Le siège s'étendait uniformément entre deux grands bastions : la tour de David à l'ouest, et le Haram al-Charif ou esplanade des Mosquées à l'est, sorte de barbacane autour de Qubbat As-Sakhrah et de la mosquée al-Aqsa. Robert de Normandie et Robert de Flandre se placèrent devant la porte de Saint-Étienne, tandis que Godefroi de Bouillon, le duc de Lorraine, et Tancrede de Galilée se postèrent des deux côtés de la porte de Jaffa. Raymond de Toulouse opta pour la porte de David. Les tours d'assaut se répartirent sur les trois secteurs des remparts : au sud, près de la porte de Saint-Lazare, et près de la porte d'Hérode. Le 15 juillet, Godefroi et ses hommes s'emparèrent du mur d'enceinte et atteignirent le Haram al-Charif, où s'étaient retranchés les assiégés, pendant que les Méridionaux s'emparaient de la citadelle.



ACTION DE GRÂCES POUR LA PRISE DE JÉRUSALEM. Timbre hospitalier du milieu du ^{xiv}^e siècle (Archives nationales, Paris). L'ordre hospitalier, fondé en Palestine au ^{xi}^e siècle, se consacra dans un premier temps à l'accueil des pèlerins puis aux croisades.

Miniature consacrée à la prise de la ville de Jérusalem par les croisés dirigés par Godefroi de Bouillon. Illustration tirée des *Chroniques de France* (ou *Chroniques de Saint-Denis*), datées du ^{xv}^e siècle (Bibliothèque nationale, Paris).

Le premier assaut chrétien, qui eut lieu le 13 juin, ne fut pas fructueux, pas plus que les suivants d'ailleurs. Ce n'est que le 15 juillet que les soldats de Godefroi parvinrent enfin à prendre le dessus sur les défenseurs.

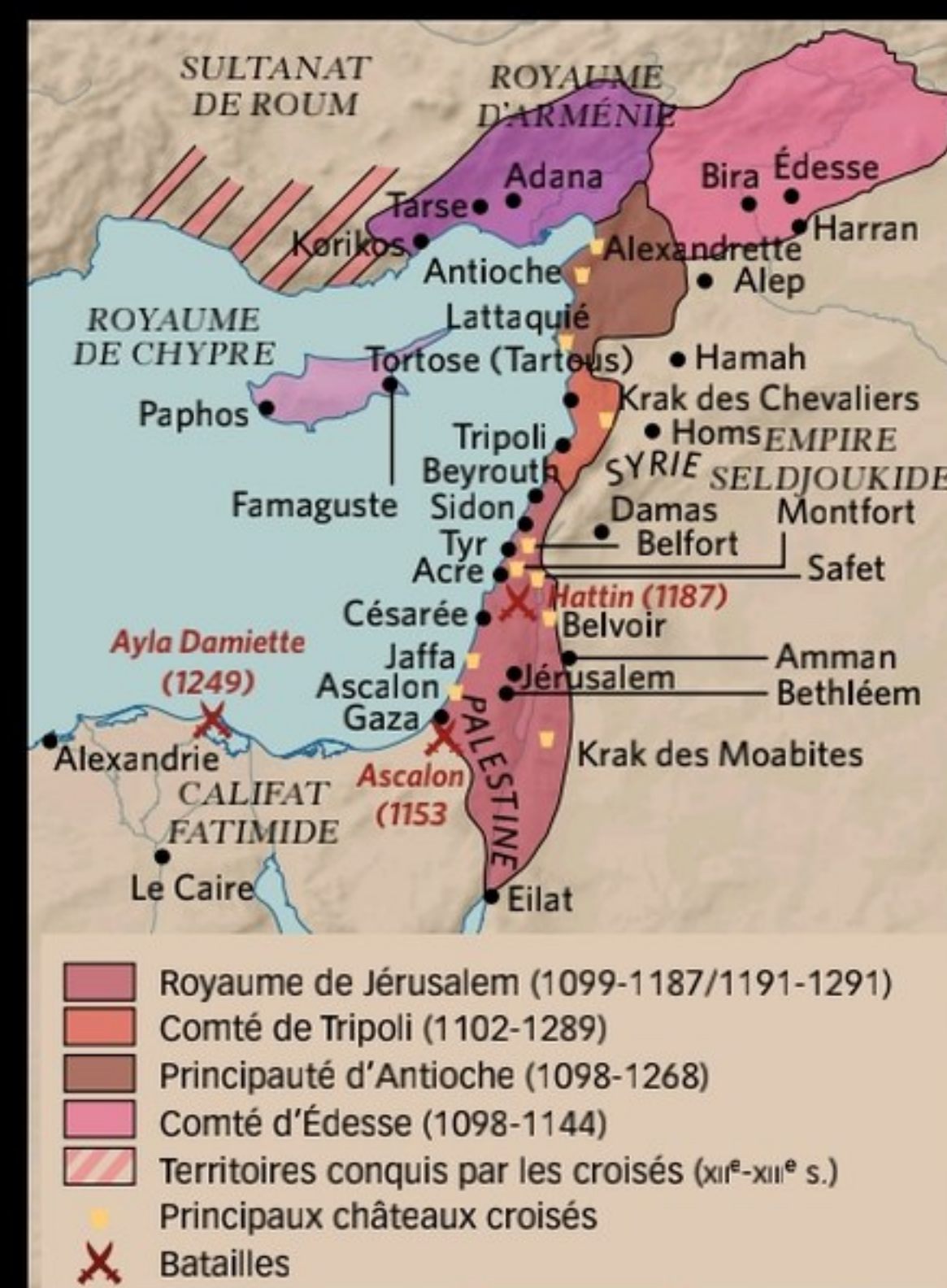
En 1077, lorsque les Turcs assiégèrent et occupèrent Jérusalem, ils détruisirent ses fortifications. Ils les rebâtirent par la suite, mais les croisés purent profiter de certains endroits moins élevés pour y installer leurs tours d'assaut.





LE ROYAUME DE JÉRUSALEM ET LES ÉTATS LATINS

L'État chrétien de Jérusalem comptait deux partis : celui de l'Église, qui voulait désigner un patriarche latin qui aurait comme lieutenant un laïc désigné chef militaire, et celui des princes. L'élection du patriarche fut repoussée par manque de candidats valables. Dans le monde séculier, Godefroi de Bouillon l'emporta sur Raymond IV de Toulouse ; ce dernier fut en effet désavoué par les siens, qui pensaient qu'ils allaient devoir rester à Jérusalem s'il était élu roi. Ainsi, le duc de Lorraine fut désigné souverain du royaume de Jérusalem, le plus puissant des quatre États latins d'Orient.



Après la conquête des lieux saints, quatre royaumes furent établis respectivement à Jérusalem, Édesse, Antioche et Tripoli. Le royaume latin de Jérusalem resta sous domination chrétienne jusqu'à la prise de la ville par le sultan Saladin et son armée turque en 1187. Cela fit l'objet de la troisième croisade, mais Jérusalem ne fut jamais reconquise. Le plus ancien comté, celui d'Édesse, fondé dès 1098, était peuplé de chrétiens arméniens. L'atabeg Zengi, stratège du califat de Bagdad, l'assiégea et s'en empara en 1144. Pour sa part, la principauté latine d'Antioche, dans la vallée de l'Oronte, fut conquise par le prince Bohémond de Tarente, en 1098. Les mamelouks assiégèrent et occupèrent la ville en 1268. Enfin, le comté latin de Tripoli, sur la côte syrienne, fut fondé par Raymond IV de Toulouse en 1102. Il devint un vassal des Mongols en 1258, puis il passa finalement sous domination mamelouk en 1289.

Le *Domesday Book* et la fiscalité du patrimoine

Le grand recensement réalisé en Angleterre par Guillaume le Conquérant avait pour but d'établir un registre patrimonial de la richesse du royaume. Cette ample opération d'inventaire débuta en 1086 par l'envoi de fonctionnaires sur tout le territoire, pour enregistrer les noms des habitants, leurs terres, leurs biens et leurs troupeaux.

Les fonctionnaires qui établirent le registre effectuèrent un véritable travail de contrôleurs des impôts. En effet, les estimations consignées dans le recueil servirent de base à l'imposition de tributs fiscaux. La décision des contrôleurs était sans appel, d'où le nom de *Domesday*, qui signifie « jour du Jugement ». En réalité, le *Domesday Book* était composé de deux volumes séparés : le *Little Domesday* concernait le Norfolk, le Suffolk et l'Essex, et le *Great Domesday*, traitait du reste de l'Angleterre, à l'exception des territoires septentrionaux de Durham, de Cumberland, de Westmorland et de Northumberland, qui échappaient à la souveraineté de Guillaume. Les deux inventaires furent classés par fiefs, c'est-à-dire par lieux géographiques, ou toponymes. Au lieu de centuries, de *municipis* ou de districts romains, les territoires étaient désignés par baronnies ou par les noms de ceux qui avaient reçu les terres de la Couronne. Outre les propriétés rurales, qui constituaient la majorité des propriétés recensées, le *Domesday* regroupait des informations majeures sur de nombreuses villes qui versaient d'importantes taxes à la Couronne. Comme une bonne partie des impôts étaient versés en espèces, beaucoup de données relatives aux activités des contribuables recensés furent enregistrées. Illustration : château de Chepstow, au pays de Galles, érigé au XI^e siècle sur ordre de William Fitz Osbern, l'un des grands propriétaires terriens de l'Angleterre normande.



Les États latins décidèrent donc de créer un vaste réseau de forteresses et de châteaux – dont un grand nombre étaient presque inexpugnables –, qui mirent à profit les savantes techniques de fortification acquises antérieurement auprès des Byzantins. Les remparts concentriques et les tours rondes représentaient un formidable progrès sur les tours carrées de leurs pays d'origine.

Les royaumes croisés étaient organisés à la manière féodale. Une minorité de nobles et de chevaliers dominaient une importante population composée de musulmans, de Juifs et de chrétiens non catholiques, des sujets qu'ils ne parvinrent jamais à vraiment comprendre. Les pèlerins y arrivaient imprégnés de ferveur religieuse. Certains croisés venaient soutenir militairement les Francs d'Orient. D'autres, des aventuriers, causaient de nombreux désordres, car ils ne cherchaient qu'à commettre des rapines pour regagner leur pays d'origine plus riches qu'ils en étaient partis.

À la mort de Baudouin I^{er}, en 1118, son cousin Baudouin du Bourg lui succéda, sous le nom de Baudouin II. C'est sous son règne que furent

créés et renforcés les ordres militaires templiers et hospitaliers qui allaient permettre aux États latins de Terre sainte de résister pendant deux siècles. Bien que possédant de magnifiques forteresses, ces ordres étaient profondément minés par les rivalités intestines. Baudouin II décida également de soutenir les trois royaumes latins du Nord : Antioche, Tripoli et Édesse. Pour ce faire, il organisa un véritable réseau familial pour consolider le territoire, en particulier le royaume de Jérusalem. Le souverain avait en effet quatre filles et pas un seul fils. Le principal objectif de son règne consista par conséquent à trouver un époux à sa fille aînée et héritière, Mélisende.

L'Angleterre des Normands

Le couronnement de Guillaume le Conquérant à Westminster, le jour de Noël 1066, marqua véritablement le début d'une ère nouvelle pour l'Angleterre. Guillaume récompensa les vainqueurs de la bataille d'Hastings en leur remettant d'importants fiefs, et il fit ériger des châteaux dans le style normand aux principaux endroits stratégiques du



FAC-SIMILÉ DU DOMESDAY BOOK. Dans chaque comté, l'inventaire commence par les possessions du roi. Viennent ensuite les propriétés immeubles et les biens du clergé et des ordres religieux. La troisième partie concerne les seigneurs à la tête des seigneuries, c'est-à-dire les barons. Le quatrième est relatif aux femmes, aux serviteurs royaux et aux adjudicataires. Le livre comporte des informations relatives à la politique et à la vie sociale, culturelle et ecclésiastique, mais également de nombreux termes incompréhensibles.

royaume. Certes, les nobles locaux rechignaient à l'idée d'être gouvernés par le duc de Normandie. Mais une grande majorité finit cependant par se soumettre à son pouvoir, et Guillaume se sentit suffisamment en confiance pour regagner le continent. Son sénéchal William Fitz Osbern, à qui il avait confié la responsabilité du royaume en son absence, poursuivit la politique de son seigneur. Celui-ci fit ainsi bâtir des châteaux forts dans les moindres recoins du pays, tout en tyrannisant la population paysanne locale, fidèle en cela aux méthodes qui avaient déjà fait leurs preuves dans le duché de Normandie.

Durant l'hiver 1069, les habitants de Northumbrie se rebellèrent contre le sénéchal. Cette situation provoqua le retour de Guillaume, qui répondit à l'insurrection en ravageant tout le comté. Il dévasta méthodiquement l'archidiocèse d'York, d'un littoral à l'autre. Les riches terres cultivées furent réduites à l'état de friches. Cette campagne lui permit de démontrer qu'il était inutile de résister à l'occupation normande. En peu de temps, les aristocrates étaient presque

tous d'origine normande ou française. Il fut bientôt admis que Guillaume était le successeur du régime d'Édouard le Confesseur.

Mais ces changements affectaient l'ordre dans de nombreux domaines. Le bouleversement principal vint du transfert de la terre et du pouvoir des mains des lords anglo-saxons à celles des seigneurs normands, sous le régime féodal qui constituait la norme en Normandie. Le roi Guillaume, en véritable maître de la terre anglaise, y compris celle qui appartenait à l'Église, accorda de nombreux fiefs en contrepartie des droits et des devoirs habituels. Parmi ces devoirs, le service militaire à cheval en temps de guerre lui permit de constituer une force de cavalerie équipée de cottes de mailles. Cette armée faisait office de garnison du pays conquis, mais servait également de force offensive contre les territoires voisins et ennemis. Les cavaliers normands étaient des feudataires directs du roi, liés à lui par le droit du service. Par contraste, les Anglo-Saxons ne pouvaient prétendre à davantage qu'un poste dans les rangs subalternes de



Luttes dynastiques et problèmes de succession en Angleterre

Henri I^{er} parvint à asseoir sa domination sur les barons normands en réformant la justice et l'administration du royaume. Après la mort de son héritier, Guillaume, il fit jurer à ses barons une promesse de fidélité à sa fille Mathilde, qu'il désigna pour lui succéder sur le trône. Cependant, lorsque Henri mourut, en 1135, l'Angleterre se retrouva plongée dans le chaos.

Les barons ne voulaient absolument pas de Mathilde comme souveraine. L'Angleterre n'avait jamais été dirigée par une femme, et à la mort de son premier mari, l'empereur romain germanique Henri V, Mathilde avait épousé Geoffroi d'Anjou. Or, les barons normands haïssaient leurs voisins angevins. C'est pour cette raison qu'à la mort d'Henri I^{er}, ils mirent sur le trône le neveu du roi, Étienne de Blois. En 1139, Mathilde débarqua dans le Sussex avec une armée. Ce fut le début d'une longue guerre civile, mais Étienne conserva son trône et Mathilde finit par regagner la Normandie. En 1151, le fils de Geoffroi et Mathilde, Henri, reçut le duché de Normandie. À la mort d'Étienne, en 1154, il devint roi d'Angleterre sous le nom d'Henri II. Illustration : miniature de la *Chronique d'Angleterre* (xiv^e siècle) consacrée au naufrage de la *Blanche-Nef* en 1120, où le fils d'Henri I^{er} et d'Édith d'Écosse trouva la mort.

cette hiérarchie féodale, dont les sommets étaient majoritairement occupés par les colons issus du continent. En 1086, pour renforcer ce régime après vingt ans de règne, Guillaume ordonna un recensement complet des biens du territoire, dans le but final de lever des impôts. Cela donna le célèbre *Domesday Book*.

Cet inventaire fut réalisé par des agents répartis dans les différentes régions, et qui rédigeaient une liste des données requises. On procéda également au recensement des richesses des vassaux. Tous les grands nobles furent cités à comparaître à Salisbury, en août 1086, pour jurer fidélité au roi en cas de guerre. Cette cérémonie fut le dernier acte public de Guillaume d'Angleterre, qui mourut quelques mois plus tard, le 7 septembre 1087, des suites d'une blessure reçue lors de la guerre contre le roi de France.

C'est son deuxième fils, Guillaume, dit le Roux, qui lui succéda sur le trône. Guillaume I^{er} l'avait préféré à son fils aîné, le courageux Robert Courteuse. Au cours de son règne (1087-1100), Guillaume II parvint à se mettre à dos presque tout le monde. Aussi, lorsque le 2 août 1100 il fut mortellement blessé par une flèche probablement décochée par un petit baron du nom de Walter Tirel, nul ne prit la peine de mener une enquête. Profitant de l'absence du duc Robert – parti en croisade –, Henri, le fils cadet de Guillaume, enfourcha son cheval pour Westminster, s'empara du trésor royal et s'allia aux grands barons qui se trouvaient réunis sur place. Deux jours plus tard, il fut couronné à Westminster. Dès lors, et jusqu'à la fin de son règne (en 1135), il se montra partisan d'une limitation des pouvoirs de la Couronne et de la rupture avec le despotisme de son père, au profit de pratiques plus subtiles.

Henri opéra un rapprochement entre les vainqueurs et les peuples conquis, mais il conserva cependant le français normand comme langue de l'aristocratie et le latin comme langue de rédaction des documents administratifs. Son goût du protocole et sa culture littéraire et artistique lui valurent le surnom de Beauclerc (« clergie » voulait dire « savoir »), ce qui ne l'empêcha pas de se comporter en fin politique.

Les villes, un peu plus d'une centaine disséminées dans le pays, constituaient l'une de ses principales sources de revenus. Dans l'ensemble, elles rapportaient à la Couronne 2 400 livres annuelles de rente. Henri permit à de nombreux habitants de ces bourgs, les bourgeois, de se constituer en corporations de marchands ou en sociétés, avec comme objectif de réguler le commerce. Dans le cas de Londres, la plus grande agglomération du royaume, Henri décida que les Londoniens verse- raient les rentes directement à la Couronne.



Le principal revers de fortune qui affecta son règne fut la mort de son fils aîné, Guillaume, marié à la fille de Foulques V d'Anjou. Henri avait vu dans ce mariage la possibilité de s'emparer non seulement du Maine mais, à terme, du comté d'Anjou lui-même. Le naufrage de la *Blanche-Nef*, dans lequel son fils périt, le contraignit à modifier ses plans. Il décida de laisser la succession à sa fille Mathilde, veuve de l'empereur romain germanique Henri V, qu'il remaria au fils et héritier de Foulques V d'Anjou, Geoffroi d'Anjou, dit le Bel ou Plantagenêt, sans doute parce qu'il aimait chasser dans les forêts et les friches plantées de genêts.

Philippe I^{er} de France

Pendant le règne de Philippe I^{er} de France (1060-1108), la dynastie capétienne dut s'affirmer face aux principautés territoriales. Pour ce faire, elle mit en œuvre diverses stratégies. Elle favorisa par exemple la pratique de la simonie, ce qui fut la cause de fréquents conflits avec le pape Grégoire VII. Cette tension atteignit son point culminant en 1092, lorsque Philippe enleva Bertrade de

Montfort, épouse du comte d'Anjou Foulques IV le Réchin. Il l'épousa sans même s'être séparé de sa première épouse, Berthe de Hollande, ce qui le rendait coupable non seulement d'adultère mais aussi de bigamie. Le pape l'excommunia aussitôt, mais le roi n'en fut pas intimidé, pas plus d'ailleurs que ses partisans. Par cette attitude, le roi cherchait surtout à empêcher l'application de la réforme ecclésiastique sur ses terres.

Philippe doutait en effet de la nécessité d'appliquer un nouveau modèle de conduite au sein du mariage, comme celui qu'Yves de Chartres, un évêque influent, proposait dans ses épîtres pastorales. Le scandale du rapt de l'épouse du comte d'Anjou permit à Philippe de tenir tête à l'ingérence du pape, qui encourageait les nobles de la région à abandonner leurs vieilles querelles de famille et à prendre la croix. En raison de son excommunication, Philippe I^{er} ne put effectivement pas participer à la croisade, qu'il n'avait d'ailleurs probablement aucun intérêt à rallier. Il tenait en outre un prétexte parfait pour demeurer à la tête du royaume, pendant que les principaux

L'ABBAYE DE SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE.

Elle fut fondée sur les rives de la Loire au VI^e siècle. L'autel de son église abbatiale fut construit sur les reliques de saint Benoît, transférées depuis le mont Cassin (Italie). Pendant la première moitié du X^e siècle, l'abbaye était sous la tutelle d'Odon de Cluny, qui mena à bien une profonde réforme. Sur le tympan (XI^e siècle) de l'entrée nord, la frise du linteau illustre la translation des reliques de saint Benoît.

RECONQUISTA ESPAGNOLE DES XI^e-XIII^e SIÈCLES

1000-1064

Premiers succès.

Sanche III de Navarre reconquiert l'Aragon, la Sobrarbe et la Ribagorce, et s'allie au roi de León. Fernand I^{er} de León s'empare de la place forte stratégique de Coimbra (1064) et vassalise Tolède, Séville et Badajoz.

1085-1102

Contre-attaque almoravide.

Alphonse VI de Castille et León conquiert la taifa de Tolède, mais l'invasion almoravide de Youssef Ibn Tachfin bat les troupes chrétiennes lors de la bataille de Zalaca (1086), reprend Valence et fait avancer les frontières islamiques jusqu'à Saragosse (1102).

1212-1230

Des Navas de Tolosa à l'Estrémadure.

Alphonse VIII de Castille, Sanche VII de Navarre et Pierre II d'Aragon vainquent les Almohades lors de la bataille de Navas de Tolosa. Alphonse IX de León reconquiert Mérida et Badajoz en 1230.

1217-1252

Vers la grande victoire.

Fernand III de Castille et León conquiert Cordoue, Murcie, Jaén et Séville, détruit la grande taifa et expulse les musulmans. Seul le royaume nasride de Grenade demeure sous domination musulmane.

nobles prenaient la route de la Palestine. Le frère du roi, Hugues de Vermandois, accompagna toutefois les croisés, mais il n'avait qu'un rôle mineur dans les projets de gouvernement de Philippe.

En 1104, Philippe I^{er} fut absous de l'excommunication à la condition qu'il fasse pénitence et se sépare de sa deuxième femme. Il passa les dernières années de sa vie à essayer de transmettre le trône à son fils, Louis VI le Gros (1108-1137), qui allait être un roi bien différent de son père. Année après année, Louis se consacra à guerroyer contre les bandes de châtelains révoltés contre le roi, comme celle du redoutable Thomas de Marle, un grand seigneur, sire de Coucy et de La Fère. Il prit soin de traduire tous ceux qui enfreignaient la loi devant les tribunaux. Il fut le protecteur des paysans, des artisans et des commerçants qui, grâce à sa politique, accédèrent à une prospérité considérable. Sa volonté de consolider son pouvoir en Île-de-France ne l'empêcha pas de contrôler et de confirmer ses droits sur les grands vassaux du royaume. C'est ainsi qu'émergea en France une certaine loyauté dynastique, qui allait rapidement servir à renforcer le royaume.

Le royaume d'Aragon

Le royaume d'Aragon fut créé en 1035, à la mort de Sanche III García de Navarre, dit le Grand. Il devait sa condition de royaume indépendant à la politique patiente et tenace des deux premiers rois de la dynastie, Ramire I^{er} et Sanche I^{er} Ramírez. Soutenus par de solides alliances avec les nobles du sud de la France, « de l'autre côté des Pyrénées », les deux monarques cherchèrent à étendre leur territoire en direction des riches villes du sud, alors sous domination musulmane. Le fait qu'en 1089 le royaume fût devenu vassal et serviteur du pape, une situation qui le contraignait à verser un tribut annuel, s'avéra décisif dans la réalisation de leurs objectifs. Le pape prit le roi, ses enfants et le royaume sous sa protection. Il déclara que les prétendants au trône d'Aragon recevraient dorénavant le royaume des mains mêmes du pontife.

Lorsque Pierre I^{er} renouvela cette vassalité en 1094, Urbain II l'encouragea dans ses intentions de s'emparer de la ville de Huesca, une conquête qui eut finalement lieu le 27 novembre 1096 après la victoire d'Alcoraz. Ce succès militaire fit du royaume d'Aragon le point de passage obligé du commerce entre les Pyrénées et le monde musulman. Les documents relatifs au paiement des droits de passage attestent que les épices, les teintures, le cuir et les armes transitaient par la ville de Jaca. Les rois tiraient profit de cette activité en recouvrant les droits de douane à Jaca ou à Canfranc. Le principal souci du roi d'Aragon était

L'Aragon face aux royaumes des taifas

Avec l'émergence de la grande *fitna*, ou division entre les musulmans, du califat de Cordoue, le territoire de la moyenne vallée de l'Èbre, qui allait devenir le royaume d'Aragon, fut réparti entre les taifas de Sahla et de Sarakusta.

Al-Muqtadir (1046-1081) en arriva à régner sur toute la vallée de l'Èbre, tandis que la capitale de cette région, Sarakusta, peuplée de près de 20 000 habitants, devenait un grand centre culturel. Les chrétiens aragonais reprirent Estada, Monzón, Naval, Huesca, Barbastro, Tamarite et Ejea (1087-1106). Sarakusta fut encerclée, mais ce fut l'invasion almoravide de 1110 qui mit fin à la taifa indépendante. Mohamed Ibn al-Hayy, gouverneur de Valence, se chargea de Sarakusta dès 1112. Avec Ibn Tifiluit, successeur d'al-Hayy au gouvernement, la taifa almoravide connut un renouveau culturel et artistique, mais il s'avéra éphémère. En 1118, elle fut occupée par Alphonse I^{er} le Batailleur, et baptisée Saragosse, capitale du royaume chrétien d'Aragon. Illustration : le château de Loarre, forteresse romane érigée dans la montagne de Loarre, à 35 kilomètres de Huesca. Il fut bâti au XI^e siècle sur ordre de Sanche III de Navarre.

toutefois de tirer des bénéfices de la taifa de Saragosse, l'une des plus prospères d'Al-Andalus. Les relations avec Ahmad al-Muqtadir (1046-1081), le bâtisseur de l'Aljaferia, étaient essentiellement fondées sur les *parias* (tributs versés par les taifas aux rois chrétiens pour ne pas être attaquées). Les sources indiquent que Sanche Ramírez reversait à ce titre un tribut de 500 mancus annuels au pape. Ces tributs permirent au monarque de frapper à Jaca la première pièce aragonaise en or.

Ainsi, la richesse du royaume ne cessait de s'accroître. En moins de vingt-cinq ans, les rois aragonais effectuèrent d'importantes avancées dans les plaines de la vallée de l'Èbre. Ces avancées modifièrent en profondeur la structure générale du territoire, aussi bien en ce qui concernait les terres que les hommes et les relations de ces derniers avec le roi. L'avancée sur ces plaines, notamment dans la région des Cinco Villas, requit par exemple la création d'une cavalerie légère, non nobiliaire, et le roi se mit à accorder des exemptions particulières à ceux qui se rendaient au combat armés et à cheval.



Dans ces circonstances, l'accession au trône d'Alphonse I^{er} (1104-1134), le demi-frère du roi Pierre, permit de conforter l'emprise de l'Aragon sur les Cinco Villas et La Litera. Ce fut ensuite au tour de la taifa de Saragosse. Après quelques années de pause en raison des conflits nés de son mariage avec la reine Urraque de León et de Castille, Alphonse endossa à nouveau le rôle qui allait lui valoir son surnom de Batailleur.

Pour conquérir Saragosse, il en appela au soutien de parents et de vassaux au nord des Pyrénées, qui répondirent à sa requête comme s'il s'agissait d'une véritable croisade. À leur tête se trouvait le vicomte Gaston de Béarn. Marié à une cousine du Batailleur, ce chevalier réputé avait participé à la première croisade et à la prise de Jérusalem. C'est ainsi que fut lancée l'attaque définitive contre Saragosse, capitale de la taifa de Sarakusta et de la Marche supérieure d'Al-Andalus. Bien que les assiégeants fussent munis d'engins permettant de bâtir des forteresses et de prendre d'assaut des fortifications – l'un des principaux apports béarnais –, c'est finalement

la faim qui poussa les assiégés à se rendre, le 18 décembre 1118, à l'issue de sept mois de siège. Peu de temps après, ce furent Tudela, Tarazona et les places fortes proches de la région du Moncayo qui tombèrent. En 1120, Soria était repeuplée, et le siège de Calatayud débutait. En plein siège, la nouvelle tomba : une puissante armée almora- vide approchait, décidée à reprendre Saragosse. Alphonse vint à sa rencontre et la vainquit à Cutanda, à 12 kilomètres de Calamocha, le 7 juin 1120. Lors de cette bataille rangée, Alphonse I^{er} bénéficia de l'aide de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, à la tête d'un corps de six cents chevaliers d'élite. Cette victoire eut pour effet immédiat la prise des places fortes des fleuves Jalón et Jiloca, dont Calatayud et Daroca. Ainsi, en à peine plus de deux ans, la puissante taifa de Saragosse était passée sous la domination du roi d'Aragon.

Les républiques maritimes

Un autre facteur contribua à établir l'ordre universel en Europe, entre 1077 et 1122, le développement de villes autogouvernées, qui s'accompagna



ALLIANCES MATRIMONIALES.

Cette miniature représente le mariage de l'empereur Henri V et de Mathilde d'Angleterre. Célébrée à Mayence en 1114, l'union assura l'alliance du Saint Empire romain germanique avec le royaume d'Angleterre. Pourtant, Mathilde ne fut jamais reine, car Étienne de Blois lui ravit la couronne.

d'une explosion du trafic maritime et de l'essor de l'artisanat. Gênes, Pise et Venise, trois grandes villes qui étaient par ailleurs d'importantes républiques, s'illustrèrent tout particulièrement. Elles se disputaient le contrôle du trafic maritime en Méditerranée. Les enjeux en étaient les bénéfices issus du commerce de divers produits – sucre, sel, soie, coton, teintures, vin, blé et poisson pêché en mer Noire – en échange de fer, de bois, de cuir, de lin, de toiles et d'esclaves d'Occident qu'elles proposaient sur les marchés orientaux.

Gênes était gouvernée par deux consuls qui se partageaient toutes les fonctions municipales et le contrôle des routes commerciales vers l'Orient. La ville ne vit donc aucun inconvénient à encourager les opérations militaires contre les enclaves musulmanes de Méditerranée, et transforma ses marchands en véritables guerriers. Cette position la conduisit à participer activement à la première croisade, avec l'expédition de Guillaume Embriaco, que le politicien et chroniqueur de la ville, Caffaro, décrit comme un héros aux formidables exploits. Les Génois s'intéressèrent également aux routes

de l'Occident. Ils passèrent des accords commerciaux avec les comtes de Barcelone et cherchèrent à s'établir dans les places fortes musulmanes d'Almería, de Malaga ou de Ceuta.

Sur ce dernier front, les Génois se heurtèrent cependant à la rivalité des Pisans. Les consuls de Pise avaient soutenu l'expédition du comte Raymond Bérenger III de Barcelone, à Majorque entre 1113 et 1114, qui s'était soldée par une importante victoire et la conquête de l'île – qui fut toutefois perdue par la suite. La participation pisane aux activités maritimes et commerciales de la péninsule Ibérique allait à l'encontre des intérêts génois, car les deux villes étaient également rivales sur le sol italien. Elles finirent d'ailleurs par s'affronter dans un long conflit militaire.

La seule ville en mesure d'éclipser l'hégémonie génoise en Méditerranée était Venise, située à l'extrême nord de l'Adriatique, à mi-chemin de la capitale byzantine de Ravenne et de la péninsule de l'Istrie, au point d'arrivée des routes marchandes du centre de l'Europe et du Danube. Venise, où un pouvoir patricien urbain s'affirmait, assurait par ses propres ressources la construction de galères de guerre indispensables pour protéger son territoire et son espace maritime. Ces galères accompagnaient parfois les navires marchands qui convoiaient les produits orientaux jusqu'aux principaux ports musulmans de la mer Ionienne et de la mer Égée. Venise devint ainsi la porte de l'Orient en Europe. Sa stratégie fut favorisée par son implication dans les croisades et par le fait qu'elle comptait d'excellents marins, qui assuraient le transfert d'hommes et d'armes de l'Europe vers la Terre sainte. Avec la puissante Constantinople comme miroir, Venise suivit un chemin parallèle à celui de sa rivale, Gênes. Il semblait évident qu'une bataille navale allait devoir les départager.

Henri V, dernier empereur salien

La dernière étape de la vie de l'empereur Henri IV d'Allemagne fut particulièrement difficile. Il souffrit de conflits importants avec son propre fils, également prénommé Henri, qui avait été sans doute été prématurément couronné roi et successeur au trône. En 1105, les armées du père et du fils s'affrontèrent, l'empereur contre le roi. Le fils esqua finalement la bataille, et il essaya seulement de faire en sorte que son père se réconciliât avec le pape. Henri IV renonça à défendre sa cause et abandonna son armée. Il partit, d'abord à Mayence puis à Coblenz, où il eut enfin une entrevue avec son fils. Ce dernier l'enjoignit instamment d'abdiquer en sa faveur. De cette façon, le nouveau légat romain pourrait enfin rétablir des relations pacifiques avec l'Empire.

Les Allemands et le Saint Empire romain germanique

Le Saint Empire romain germanique, que les Allemands appelaient également 1^{er} Reich, revendiquait l'héritage de l'Empire carolingien disparu au x^e siècle. Mais il souhaitait également perpétuer la tradition de l'Empire romain d'Occident, à la décadence et à la chute duquel il avait grandement contribué.

En 962, Othon le Grand fut couronné empereur. C'est Conrad II (1024-1039) qui utilisa le premier le titre d'*Imperator Romanorum*. Henri IV, son neveu, disputait à Rome le pouvoir de consacrer prêtres et évêques. Il porta le conflit à son paroxysme en nommant un antipape, en attaquant Rome à quatre reprises et en l'occupant militairement en 1084. Sous le pontificat de Calixte II, le Saint Empire renonça au droit d'investir des religieux. Le pompeux titre de *Sacrum Romanum Imperium*, naquit un siècle plus tard, sous le règne d'Henri VI de Hohenstaufen (1191-1197). Le fils de ce dernier, Frédéric II, surnommé *Stupor Mundi* (« la stupeur du monde ») – car ses étranges initiatives politiques plongeaient ses contemporains dans la stupeur –, se mit lui aussi Rome à dos. Excommunié par le pape, il prit la tête de la sixième croisade à Jérusalem (1228-1229), mais au lieu de combattre, il négocia avec les musulmans turcs une trêve de dix ans. Illustration : couronne impériale en or et incrustée de 144 pierres précieuses, du x^e siècle. Toutes les capitales électriques en ont une copie, mais l'original est conservé à la Schatzkammer (chambre du trésor) du palais de la Hofburg de Vienne.



Henri IV essaya toutefois une dernière fois d'échapper aux intrigues ourdies par le légat pontifical et par son propre fils. Il envoya aux nobles des lettres dans lesquelles il dénonçait l'ingérence papale dans les affaires impériales, mais il n'eut guère de succès. Le 7 août 1106, ses forces l'abandonnèrent, et il mourut dans la ville de Liège, à la suite d'une brève maladie. Avant de rendre son dernier souffle, il avait écrit à son fils Henri une lettre de pardon, dans laquelle il le priait de ne pas punir ceux qui lui étaient restés fidèles au cours des dernières années de sa vie. La figure d'Henri IV continua pourtant d'être controversée, et ce n'est qu'en 1111 qu'il reçut une sépulture chrétienne, dans la cathédrale de Spire.

Dans un premier temps, Henri V se comporta comme l'instrument docile de la politique papale, bien que sa politique recelât déjà des surprises quant à l'épineuse question des investitures. Son ambiguïté apparut enfin au grand jour lorsqu'il exerça le traditionnel droit impérial d'investir l'évêque élu, à qui il remit l'anneau et la crosse. Le pape Pascal II réunit alors un concile à Troyes

en 1107 pour protester contre cet acte. En guise de réponse politique, Henri V entra en Italie à la tête d'une importante armée, à laquelle même la comtesse Mathilde de Toscane n'osa s'opposer. Les Normands en Italie étaient désorganisés, et les villes se soumirent sans peine à l'empereur, à qui nul ne parvint à tenir tête.

Le pape proposa alors une solution radicale. Il renoncerait aux tributs des prélats de l'Empire si l'empereur renonçait en échange à l'investiture laïque. Pragmatique, Henri V accepta le pacte. Le 12 février 1112, il entra dans Rome et le contenu de l'accord fut rendu public. Cela n'empêcha pas que le pape soit fait prisonnier, bien qu'il eût couronné Henri V empereur pour éviter le pire. La rébellion de certains grands nobles d'Allemagne, en particulier des Saxons, opposés à la politique générale de la dynastie salienne, empêcha les relations entre l'empereur et le souverain pontife de s'envenimer davantage. Henri parvint à étouffer la révolte en s'appuyant sur la bourgeoisie des villes et en faisant prisonnier l'archevêque de Mayence, le meneur des rebelles.

Le pape Calixte II et le premier concile du Latran



Cent soixante et unième pape sur le trône de saint Pierre, Gélase II fut enlevé six jours après son élection par un agent de l'empereur Henri V. Le pape suivant, fils du comte de Bourgogne, assura la charge du pontificat sous le nom de Calixte II. Il mit un terme au conflit commencé sous Grégoire VII.

Le concile du Latran, qui eut lieu du 18 mars au 11 avril 1123, répondait à une convocation urgente de Calixte II, lancée à l'épiscopat catholique. Entre trois cents et cinq cents évêques et abbés se réunirent ainsi dans la basilique Saint-Jean-de-Latran. Le congrès commença par la lecture du concordat de Worms. Il s'agissait de l'accord auquel étaient parvenus l'Église de Rome, représentée par Calixte II en personne, et le Saint Empire romain germanique, représenté par l'empereur Henri V. Signé le 23 septembre 1122, il avait mis fin à la querelle des Investitures. Le concile devait l'approuver pour qu'il pût être enregistré et promulgué en tant que loi. Outre la ratification de l'exclusivité papale en matière d'ordinations et d'investitures, le concile du Latran approuva vingt-quatre autres canons. Certains récusaient la simonie, le concubinat et la corruption des ecclésiastiques, tandis que les autres exprimaient leur soutien aux croisés – le comte Renaud I^{er} de Bourgogne, mort en 1097 lors de la première croisade, était en effet le frère du pape – et à leurs familles. Illustration : miniature du *Codex Calixtinus*, XII^e siècle, conservée dans la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.

L'empereur profita de ce moment de paix pour épouser la princesse Mathilde d'Angleterre, fille du roi Henri I^{er} Beauclerc. Il obligea les grands nobles de l'Empire à assister à ses noces. C'est ainsi que se retrouvèrent à Mayence les ducs de Bavière, de Souabe, de Carinthie et de Bohême, et même le duc de Saxe, qui en profita pour implorer la grâce de l'empereur. Une fois les notables sous contrôle, Henri s'attela à poursuivre et concrétiser l'une des grandes ambitions de son père, à savoir la domination de l'Italie. La mort de la comtesse Mathilde de Toscane, dont il réclama l'héritage, lui donna l'occasion de mener ses plans à bien. Il se rendit en Italie avec son épouse, mais sans armée, et il obtint le soutien des vassaux de la comtesse défunte en octroyant des chartes de liberté aux villes et des grâces à la noblesse. Il parvint même à un début d'accord avec le nouveau pape Calixte II, dirigeant du parti réformateur.

Henri V prit conscience que la personnalité du nouveau pape était très différente de celle de ses prédécesseurs. C'était un homme de souche aristocratique, apparenté à de nombreux nobles occidentaux. C'est dans ce contexte que commença une longue négociation entre les partisans de l'empereur et ceux du pape, qui allait déboucher sur un important concordat.

Le concordat de Worms

Le concordat de Worms, signé le 23 septembre 1122, instaurait une paix tant attendue entre le pape et l'Empire. Le traité fut ratifié lors d'un concile, l'année suivante, à Rome, sur le site du Latran.

Le concordat consistait en l'échange d'un diplôme impérial délivré au pape et d'une bulle pontificale adressée à l'empereur. Henri V garantissait l'élection canonique des évêques et des abbés, et il renonçait à la pratique de l'investiture des élus avec les symboles spirituels de l'anneau et de la crosse. Calixte II, de son côté, accordait à l'empereur le droit d'être présent lors des élections canoniques et d'intervenir dans les cas où elles seraient serrées. Certaines clauses spéciales concernaient l'hommage et la fidélité que les prélats allemands devaient à l'empereur.

Le concordat de Worms marqua un tournant dans le mouvement de réforme du clergé séculier et du gouvernement de l'Église occidentale amorcé à Canossa. Il était le résultat de la ferme volonté d'un pape, Calixte II, et des difficultés dans lesquelles Henri V était plongé à ce moment-là. Les deux artisans du concordat eurent toutefois peu de temps pour le savourer. Calixte II mourut dans une inquiétude extrême, car le clergé de Rome s'agitait à la recherche d'un pape plus favorable à ses idées. Après sa mort, Lambert Scannabecchi fut élu dans un contexte troublé et monta



sur le trône pontifical sous le nom d'Honorius II. L'empereur Henri V mourut à Utrecht peu après, en 1125, dans un contexte d'âpres discordes avec le duc de Saxe. Sa mort signait l'extinction de la dynastie salienne, qui pendant une centaine d'années, depuis l'accession au trône de Conrad II, avait fourni de multiples empereurs.

La fin de la querelle des Investitures et l'extinction de la dynastie salienne qui y avait pris part et l'avait alimentée pendant presque un siècle provoquèrent un renouveau de la société politique allemande. Pendant la décennie 1120 et celles qui suivirent, une société résolument aristocratique se forgea. Elle regroupait un ensemble de nobles de haut rang, des ducs, des margraves, des comtes palatins, des landgraves, etc., liés à de puissants princes ecclésiastiques, parmi lesquels les cinq archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Brême et de Salzbourg. Tous concentraient un immense pouvoir sur de vastes territoires et un grand nombre de villes. Mais surtout, les plus importants d'entre eux avaient la prérogative de choisir l'empereur. Ils utilisèrent ce privilège dès

le jour de l'enterrement du dernier souverain de la dynastie salienne, dans la cathédrale de Spire. C'est là que l'on décida de tenir à Mayence une réunion en vue de l'élection de son successeur.

Cette assemblée mit en évidence la division de l'aristocratie allemande en deux camps irréremédiablement opposés. Il y avait d'un côté ceux que l'on allait par la suite appeler « gibelins » ; ils soutenaient la cause du plus âgé des neveux de l'empereur défunt, Frédéric, duc de Souabe, qui bénéficiait en outre du soutien de la puissante famille de son épouse, la fille d'Henri, duc de Bavière. S'il semblait être le mieux placé pour l'élection, c'était sans compter sur une autre puissante faction soutenue par la famille guelfe, qui proposait son candidat, et par le pape lui-même. Dans un premier temps, c'est ce dernier groupe qui eut l'avantage, et le duc Lothaire de Saxe fut couronné à Aix-la-Chapelle, où il se comporta en fidèle sujet de Rome. Mais la discorde entre ces deux factions n'allait pas se résoudre avant plusieurs décennies, plaçant l'Empire dans une situation politique épineuse. ■

CATHÉDRALE DE WORMS. Cette ville de Rhénanie-Palatinat, sur les rives du Rhin, fut le siège de l'accord qui mit fin à la querelle des Investitures. « Moi, Henri – déclara l'empereur dans son texte –, [...] je remets à Dieu et aux saints apôtres Pierre et Paul toute investiture par la crosse et l'anneau, et j'accorde à toutes les Églises de mon empire la liberté d'élire et de consacrer leurs prélats. »



Les universités médiévales

La révolution économique urbaine transforme le monde de l'éducation. Les villes qui vivaient du commerce et de l'artisanat se remplissent d'écoles cathédrales, qui se sécularisent rapidement.

On ne sait pas précisément quand débuta la fusion des trois écoles de Bologne (arts libéraux, médecine et droit), mais il semble qu'au début du XIII^e siècle, les professeurs commencèrent à s'organiser en *collegium*, ou corporation, et que plus de mille étudiants s'étaient déjà associés en deux groupes : l'*universitas citramontanorum* (union des étudiants au sud des Alpes) et

l'*universitas ultramontanorum* (union des étudiants au nord des Alpes). Quelques femmes figuraient parmi eux. Ces corporations se constituèrent à des fins de protection mutuelle et se dotèrent d'un gouvernement spécifique qui leur conférait un grand pouvoir sur le corps enseignant. Si un professeur ne leur convenait pas, elles encourageaient à le boycotter, ce qui mettait fin à sa carrière.



Universités de prestige

Les premières grandes universités furent celles de Bologne (1088-1158), de Paris (1150), d'Oxford (1167) et de Salamanque (1218). Illustration : sceau de l'université de Paris, XIII^e siècle (Centre historique des Archives nationales, Paris).



De l'école à l'université

L'université de Bologne fut d'abord une école de droit, de médecine et d'arts libéraux. Devenue université, elle dut son prestige au droit et à la théologie. L'université de Paris puise ses origines dans les écoles de théologie, d'arts libéraux et de médecine reliées à la cathédrale Notre-Dame. Illustrations : à gauche, le King's College de Cambridge ; ci-dessus, un relief appartenant à la tombe d'un professeur de droit, ^{xiv}^e siècle (Musée civique, Bologne).

Les salaires des professeurs étaient versés par les universités. Les étudiants et professeurs juraient obéissance aux recteurs des universités, c'est-à-dire aux directeurs des corporations estudiantines. D'après les règlements de l'époque, un professeur qui souhaitait s'absenter, même pour une journée, devait solliciter la permission de ses élèves via les recteurs. Il ne pouvait pas prendre ses vacances à son gré.

Les maîtres de Bologne

À mesure que sa renommée grandissait, l'université de Bologne afficha un esprit laïc, voire anticlérical, plutôt rare dans les autres centres européens. L'Italie constitua un réseau d'universités proches de celle de Bologne grâce à la migration de professeurs et d'étudiants. Ainsi, le maître Pilio quitta Bologne en 1182 pour établir une école à Modène ; Jacob da Mandra l'imita en 1188, à Reggio Emilia.

C'est le même mécanisme qui entraîna la création des universités de Vicence en 1204, d'Arezzo en 1215 et de Padoue en 1222. À l'école de droit de Padoue vinrent s'ajouter les facultés d'art et de médecine. Cette faculté de médecine abrite la plus ancienne salle d'autopsie d'Europe : toujours utilisée de nos jours, elle date du ^{xvi}^e siècle. Venise, la ville voisine, envoyait à Padoue ses étudiants et contribuait également au paiement des salaires des professeurs.

En 1224, l'empereur Frédéric II fonda l'université de Naples pour que les étudiants du sud de l'Italie puissent faire leurs études dans le *regnum*. Elle est considérée comme l'université laïque la plus ancienne du monde.

L'université de Paris

En France, l'évolution de l'Université présenta d'autres caractéristiques. À Paris, l'école épiscopale de Notre-Dame

bénéficiait d'une immense renommée grâce à la présence de maîtres éminents tels que Guillaume de Champeaux et surtout Pierre Abélard. C'est dans ce contexte qu'émergea la figure du *magister*, le maître, un homme qui avait obtenu du chancelier de la cathédrale Notre-Dame une licence l'autorisant à enseigner. L'université de Paris naquit de cette source unique d'octroi de licences pédagogiques. La licence était habituellement remise gratuitement à toute personne qui, pendant une période donnée, avait suivi l'enseignement d'un maître agréé et dont la demande avait été approuvée par ce dernier. Abélard fut d'ailleurs accusé de s'être établi comme professeur sans être passé par l'apprentissage réglementaire.

Cette conception d'un enseignement placé sous le signe des relations entre le maître et l'élève est inhérente à l'origine même de l'Université. C'est dans cette

Un cours à l'université de Paris

Dans les textes médiévaux, l'étudiant était appelé *scholaris* et le professeur, *scolasticus*. Comme les universités naquirent en tant qu'annexes des cathédrales ou des grandes abbayes, les étudiants appartenaient au clergé et portaient la tonsure. Ils étaient souvent étrangers et se regroupaient en fonction de leur nation d'origine, représentée par un *procurator*. Nombre d'entre eux ne pouvaient achever leurs études en raison du coût élevé du cursus. C'est pour cette raison que fut fondé le premier collège de médecine pour étudiants impécunieux de l'hôtel-Dieu de Paris en 1180, et celui de Saint-Thomas du Louvre consacré aux arts libéraux en 1186. Au *xii^e* siècle, les enseignants furent socialement promus par l'Église, et les professeurs d'Université, élevés au rang de prélats. Au *xiii^e* siècle, les chaires des facultés de théologie furent accaparées par les ordres mendiants (dominicains et franciscains), qui étaient en conflit permanent avec le clergé séculier et participaient à la croisade intérieure contre les cathares, au service de l'Inquisition.



UNE LEÇON DE GRAMMAIRE. Bas-relief en pierre de Luca della Robbia, *xv^e* siècle (museo dell'Opera del Duomo, Florence).



1 LES ÉTUDIANTS. Le coût élevé des études (logement, livres, taxes, etc.) réservait l'accès à l'Université aux enfants de l'aristocratie et de la bourgeoisie urbaine. L'assistance était parfois tellement nombreuse que les étudiants devaient suivre les cours assis par terre.

2 SALLES DE COURS. Les cours étaient dispensés dans des salles de classe, des auditoriums loués, des cloîtres d'église, voire des parcs ou des jardins. Les papes Célestin III et Innocent III venaient de l'école de théologie de Paris, qui alimentait abondamment la curie romaine.

3 CHAIRES. Au *xv^e* siècle, le siège du professeur (*cathedra*) prit de l'ampleur, et certains étaient placés sous un dais. Les professeurs, vêtus de l'habit ecclésiastique surmonté d'une capuche de zibeline et d'un col en hermine, évoquaient des rois présidant la cour.

4 ARTS LIBÉRAUX. C'est ainsi que s'appelait l'enseignement général dispensé au sein des écoles et des universités du Moyen Âge. Les études comptaient deux cycles : le *trivium* (grammaire, dialectique et rhétorique) et le *quadrivium* (disciplines scientifiques et techniques).

5 DISCIPLINE. La miniature représente une *lectio magistralis* surveillée par un responsable de la discipline. Pendant les cours, les élèves pouvaient se manifester par des cris et même lancer des objets. Un gardien les surveillait et tentait de maintenir l'ordre.

perspective que furent constituées les corporations et que le terme *universitas* fut employé, pour affirmer l'identité de l'institution. Ainsi naquit l'université de Paris, la plus célèbre du Moyen Âge. En 1240, le chroniqueur Matthieu Paris mentionnait une « association de maîtres élus » parisiens et notait qu'il s'agissait d'une institution fondée de longue date.

Certains auteurs soutiennent que l'université a été créée vers 1170, sous la forme d'une corporation de maîtres avant de devenir une union de facultés. Vers 1210, une bulle d'Innocent III, qui avait obtenu son diplôme à Paris, reconnut et approuva les statuts de cette corporation de professeurs ; plus tard, une autre bulle du même pape autorisa la corporation à élire un représentant auprès de la maison pontificale.

Maîtres et élèves

Les années suivantes, les facultés s'organisèrent progressivement. On en comptait quatre : théologie, droit canonique, médecine et arts. Les étudiants en arts, les *artistae*, étaient les plus nombreux. Parmi eux, les « goliards » – comme ils se surnommèrent eux-mêmes – pratiquaient la poésie satirique et la plaisanterie contre les autorités, tout en se divertissant bruyamment dans les tavernes des bords de Seine.

Les cours se déroulaient généralement dans les cloîtres de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor, mais certains maîtres louaient probablement des salles dans des bâtiments publics. Les maîtres, que l'on appela par la suite « professeurs », étaient des clercs tonsurés qui, jusqu'au ^{xv}^e siècle, perdaient leur poste lorsqu'ils se mariaient.

Durant la leçon, ou *lectio*, qui constituait le support d'enseignement principal, le maître lisait un texte tout en le commentant. Les étudiants n'avaient généralement pas les moyens financiers pour acheter les manuscrits et ils ne les trouvaient pas systématiquement en bibliothèque. Pendant les cours, ils s'asseyaient par terre et prenaient donc beaucoup de notes. Le volume de connaissances à mémoriser était si important qu'ils avaient recours à des procédés mnémotechniques, souvent des vers lourds de sens ou très crus. Les usages universitaires voulaient aussi que

le maître puisse dissenter en improvisant et en s'exprimant de manière vive et spontanée. Les nouveaux étudiants pouvaient assister à trois premiers cours gratuitement, mais ensuite, ils devaient s'acquitter des frais de scolarité.

La plupart des élèves vivaient dans des *hospicia*, ou pensions, louées par des groupes d'étudiants organisés. Cette pratique accéléra considérablement la dynamique commerciale des villes. Pour obtenir des bourses (*bursae*, en latin), les étudiants impécunieux avaient la possibilité de demander de l'aide aux institutions monastiques, aux églises ou tout simplement à des philanthropes particuliers.

La renommée de l'université parisienne augmenta avec celle de ses professeurs, qui comptaient parmi les penseurs les plus illustres des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles (Pierre Abélard, Albert le Grand, Siger de Brabant, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Roger Bacon, John Duns Scot, etc.).

CONFLITS ENTRE ÉTUDIANTS. Un juriste s'interpose dans une dispute entre étudiants de l'université de Bologne. Ensemble sculpté du ^{xiv}^e siècle (musée du Louvre, Paris).

Son « registre du personnel » illustre rien de moins que toute l'histoire de la philosophie de ces deux siècles.

Montpellier, Orléans, Angers

La création d'autres universités contribua à donner à la France son rôle phare dans la pensée européenne. Orléans, par exemple, fut en concurrence avec Chartres pendant des années. Bien que moins célèbre, la faculté de droit d'Angers fut néanmoins très influente. Avec le temps, elle devint l'une des principales universités françaises. Toulouse devait son université à la lutte doctrinale contre les hérésies des cathares établis sur son territoire. Cependant, l'université de province la plus renommée était





UNE LEÇON D'ANATOMIE.

Miniature extraite d'un texte de Barthélemy l'Anglais, *Livre des propriétés des choses*, ^{xv}^e siècle (Bibliothèque nationale, Paris).

sans le moindre doute celle de Montpellier. Située à mi-chemin entre Marseille et Barcelone, capitale de la Couronne d'Aragon, la ville bénéficiait d'un riche mélange de cultures (française, grecque, catalane, aragonaise, juive et génoise), et le commerce y était très actif. C'est peut-être l'influence de Salerne qui y donna naissance à une importante faculté de médecine. Les professeurs et les chirurgiens qui y enseignaient contribuèrent grandement à son excellente réputation.

Les collèges anglais

En Angleterre, l'enseignement du droit civil n'était pas dispensé par les universités, mais dans les *Inns of Court*, ou collèges d'avocats, très nombreux à

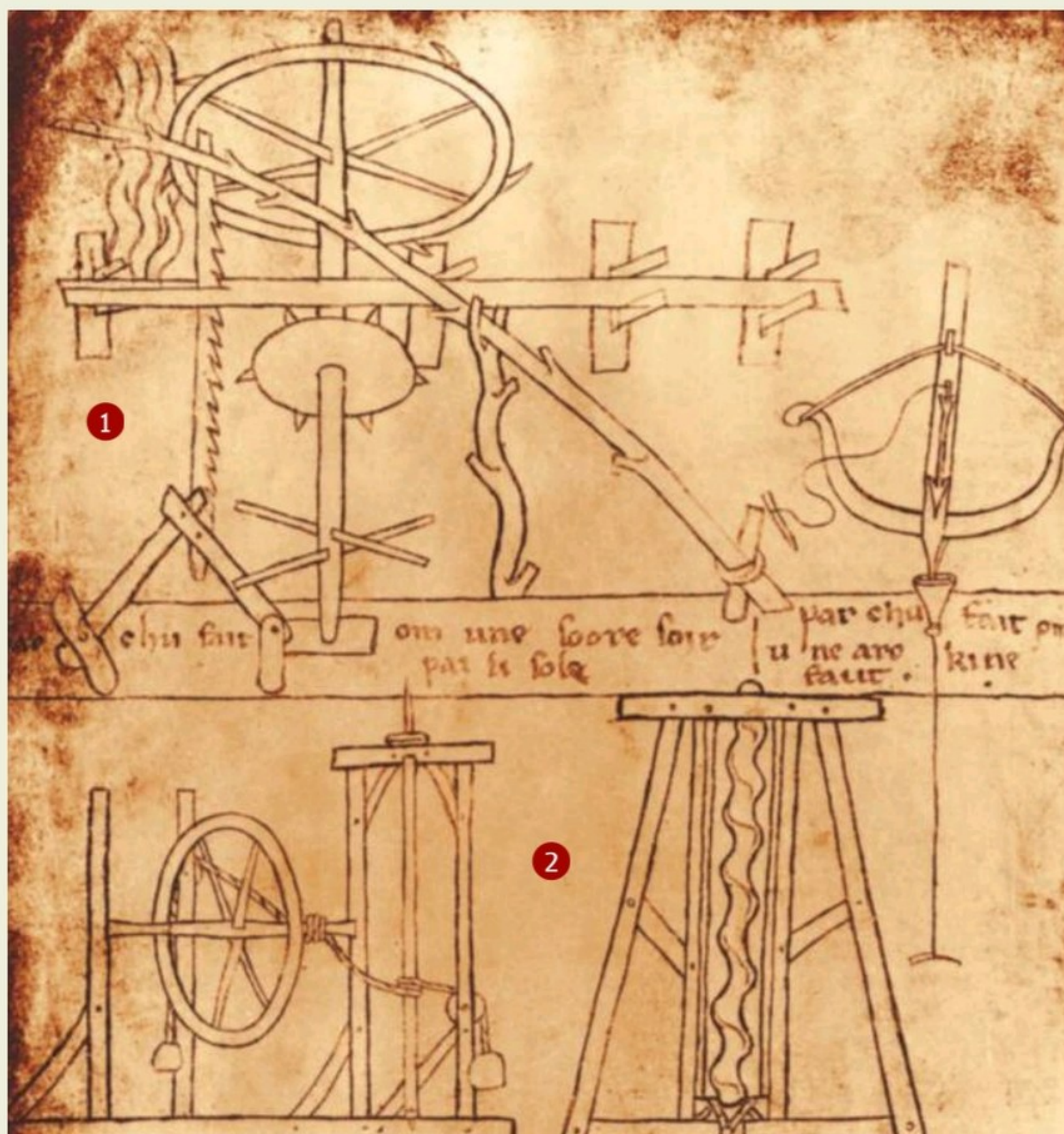
Londres. L'enseignement universitaire à proprement parler avait lieu sur un site des rives de la Tamise, connu sous le nom d'Oxford. C'est là qu'un théologien de Paris, Robert Pullen, s'était établi au milieu du ^{xii}^e siècle dans l'intention de donner des cours de théologie. L'endroit attira rapidement d'autres professeurs et de nombreux élèves. Un *studium generale*, l'étape précédant la fondation de l'université d'Oxford, fut créé. Un registre de 1209 indique qu'il y avait alors environ trois mille étudiants et professeurs. Quatre facultés furent fondées ensuite : arts, théologie, médecine et droit canonique. Tout au long du ^{xiii}^e siècle, on bâtit des résidences pour étudiants et professeurs, puis des salles de cours. En 1260, Jean de Bailleul, père du futur roi d'Écosse et proche du roi Henri III d'Angleterre, fonda à Oxford un collège qui porte son nom, le Balliol College, pour répondre aux besoins

des étudiants pauvres via le versement d'une subvention hebdomadaire. Trois ans plus tard, Walter de Merton fonda et finança le Merton College. Les collèges anglais devinrent rapidement de riches institutions, grâce aux subventions et aux dons, mais aussi en raison de la valorisation de leurs propriétés. Les maîtres éli-saient l'un d'entre eux pour gouverner la résidence en tant que *senior fellow*.

Au ^{xiii}^e siècle, l'université d'Oxford était formée par le regroupement de ces collèges en une corporation de professeurs. Elle était gérée par des régisseurs et un chancelier élu, soumis à l'autorité de l'évêque de Lincoln et du roi. Le franciscain Roger Bacon fut sans doute le diplômé le plus célèbre de cette époque. On trouvait également à Oxford un important groupe de moines franciscains intéressés par l'étude (Adam Marsh, Thomas de York ou John Peckham), placés sous la direction du très érudit Robert Grosseteste, la figure la

Un carnet de notes exceptionnel

Villard de Honnecourt était un architecte et maître d'œuvre itinérant, comme on peut le lire sur les trente-trois feuillets de son carnet de notes (actuellement conservé à la Bibliothèque nationale de Paris). Il vécut et travailla en Picardie pendant la première moitié du XIII^e siècle. À cette époque, les architectes étaient également ingénieurs et appliquaient leurs connaissances à la fabrication de dispositifs tels que ceux dessinés et commentés dans son carnet. Ce document réunit de nombreux plans d'architecture annotés, des projets de sculptures et des ébauches de machines-outils. L'illustration montre deux de ces appareils. ❶ Ce dessin présente une scie mécanique actionnée par un courant d'eau. Une roue à pales transforme l'énergie hydraulique en énergie mécanique ; le mouvement se transmet à la scie via un arbre à cames. ❷ Ce plan est un développement de la vis d'Archimède, où le vérin est actionné par la traction humaine. Au XIII^e siècle, la fabrication de cet appareil exigeait un niveau technique élevé en termes de traitement des matériaux.



plus brillante des oxfordiens du XIII^e siècle. Grosseteste y étudia le droit, la médecine et les sciences naturelles avant d'y enseigner. Il fut élu « maître des collèges d'Oxford », forme primitive du titre de chancelier.

D'après Matthieu Paris, vers 1209, quelque trois mille étudiants et professeurs abandonnèrent Oxford pour protester contre le lynchage de trois étudiants accusés d'assassinat. Ils se réfugièrent dans la ville de Cambridge, où ils attendirent l'arrivée d'un contingent d'étudiants et de professeurs parisiens, qui eut finalement lieu en 1229. En 1281, l'évêque d'Ely mit en place le premier collège séculier de Cambridge, le collège Saint-Pierre, aujourd'hui Peterhouse.

Les universités royales

Les universités espagnoles ont la particularité d'avoir été fondées et régulées par des rois. Ainsi, la Castille obtint son université royale à Palencia en 1208.

Elle fut transférée à Valladolid un siècle plus tard. León possédait également la sienne, de même que Salamanque (1218). L'université de Palma fut fondée dans le royaume de Majorque en 1280, celle de Lérida, en Catalogne, en 1300.

La scolastique

Avec le temps, l'enseignement au sein des universités s'uniformisa. On chercha un modèle pédagogique d'inspiration latine unifié pour toute l'Europe. Ce modèle émana de l'université de Paris, la plus avancée, qui comptait les professeurs les plus renommés. La méthode d'enseignement donna naissance à une théorie philosophique appelée « scolastique ». Dans le cadre de ce processus, le débat revêtait une forme déterminée, la *scholastica disputatio*. Une question était posée. On apportait alors une réponse négative, défendue par des citations des saintes Écritures et des Pères de l'Église

ainsi que par des arguments prenant la forme d'objections. Venait ensuite une réponse positive, défendue elle aussi par le même type de citations et de contre-objections. On essayait également la formule du *quodlibet*, « ce qui vous plaira », qui permettait aux adversaires de prendre pour thème n'importe quelle question de manière impromptue.

De méthode d'enseignement, la scolastique devint une théorie philosophique. Cette mutation naquit elle aussi à Paris, mais elle ne se fit pas sans mal. Il fallait avant tout savoir si la théologie pouvait répondre aux mêmes arguments que la philosophie, alors même que la philosophie était considérée comme au service de la théologie, l'*ancilla theologiae*, ainsi que l'affirmaient certains maîtres. Guillaume d'Auvergne, qui enseignait à Paris au début du XIII^e siècle, s'opposait à ces nouvelles idées qui troublaient profondément son augustinisme militant. Comme



Platon, Aristote et les dogmes : la tâche de la philosophie médiévale

Platon s'attache au monde intelligible, tandis qu'Aristote se concentre sur le monde sensible. Les doctrines des deux philosophes embrassent la totalité de ce qui existe ou peut être dit, des plus infimes êtres naturels à la doctrine des intelligences qui gouvernent les cieux. Au ^{xii}^e siècle, la fonction de la philosophie dans la culture chrétienne fit l'objet de controverses âpres et enflammées. Dans un premier temps, le platonisme de tradition plotino-augustinienne eut l'avantage. Au ^{xiii}^e siècle, à l'époque de la naissance de l'Inquisition, la philosophie d'Aristote fit irruption dans le débat via les traductions des musulmans Avicenne et Averroès, et du Juif Maïmonide. C'est ainsi que Bonaventure put jeter l'anathème sur Platon, qui niait la création et postulait l'éternité de la matière, et sur Aristote, pour ses thèses sur l'union entre forme et matière. La philosophie médiévale et la scolastique relevèrent le défi d'introduire le rationalisme grec dans la culture chrétienne. Des penseurs comme saint Anselme et saint Thomas d'Aquin, qui incarnaient respectivement la foi chrétienne dogmatique et la méthode aristotélicienne subordonnée au dogme, incitèrent la raison à reconnaître ses limites, ce qui était finalement un programme platonicien tout autant qu'aristotélicien. Illustration : peinture de Benozzo Gozzoli, consacrée au triomphe de saint Thomas d'Aquin, entouré de Platon et d'Aristote tandis qu'Averroès est étendu sur le sol, à ses pieds, ^{xv}^e siècle (musée du Louvre, Paris).

il ne pouvait pas concilier foi et raison, il décida d'abandonner ce chemin. Certains moines franciscains, comme Alexandre de Hales, virent cependant dans la scolastique la possibilité de défendre le christianisme en utilisant des arguments philosophiques et aristotéliciens. L'ordre misa davantage sur l'héritage de Platon, la supériorité de la volonté et de l'amour sur la raison et l'intelligence, chères à Aristote. On note la même orientation dans les œuvres mystiques du cistercien Bernard de Clairvaux.

La position platonico-augustinienne de l'exercice scolastique domina la théologie dans le courant de la première moitié du ^{xiii}^e siècle. Son représentant le plus habile était Bonaventure, né Giovanni di Fidanza en Toscane, en 1221, qui adopta le nom sous lequel il devint célèbre une fois entré dans l'ordre franciscain. Il eut certes d'excellents disciples – tels que John Peckham, qui diffusa ses idées dans son enseignement à Oxford –, mais il rencontra surtout de farouches opposants issus de l'autre grand ordre mendiant, celui des dominicains. Albert le Grand, le « docteur universel », défendit une ligne orthodoxe aristotélicienne à l'université de Paris, où il enseigna la théologie entre 1245 et 1248.

L'héritage aristotélicien

Albert le Grand aimait le savoir et admirait Aristote. Il fut le premier des scolastiques à étudier les principales œuvres du philosophe et à les interpréter en termes chrétiens. En dépit d'une vie très agitée, il fut un écrivain prolifique, dont les œuvres complètes représentent plus de trente volumes actuels. Peu d'auteurs furent aussi féconds. Il fit beaucoup d'emprunts mais reconnut toujours ses dettes avec franchise. Albert le Grand basa ses œuvres presque titre par titre sur celles d'Aristote. Il utilisa également les commentaires d'Averroès, tout en prenant ses distances lorsqu'ils s'éloignaient de la théologie chrétienne. Il s'inspira aussi des penseurs musulmans, au point que ses écrits sont aujourd'hui une source importante pour l'étude de la philosophie arabe du Moyen Âge. On trouve chez Albert de nombreuses références à Avicenne, et quelques-unes au *Guide des égarés* du Juif Maïmonide. Le niveau qu'il donna à la scolastique



permet l'apparition d'une figure marquante qui n'aurait jamais pu émerger sans lui, Thomas d'Aquin.

Saint Thomas d'Aquin

Thomas naquit en 1225 dans le château familial de Roccasecca, à mi-distance entre Naples et Rome. Il était le fils du comte Landulphe d'Aquino, qui appartenait à la noblesse germanique et était l'une des principales figures de la cour de l'empereur Frédéric II. Sa mère descendait des Hauteville, la famille royale sicilienne. Il fit sa scolarité au monastère du Mont-Cassin, non loin du foyer familial, mais le plus gros de sa formation eut lieu à l'université de Naples, où il intégra un groupe de traducteurs des œuvres d'Averroès en latin. C'est son premier maître, Pierre d'Irlande, qui lui fit découvrir les œuvres d'Aristote. Thomas se distingua très tôt par son intelligence, aussi son maître envisagea-t-il

de l'envoyer à l'université de Paris pour étudier auprès d'Albert le Grand. Il porta la scolastique à son apogée, aussi bien en tant que professeur à Paris que dans les enseignements qu'il délivra dès 1259 au *studium* de la cour pontificale, à Anagni, Orvieto et Viterbe.

La scolastique connut un tournant à cette époque, grâce au succès de certains professeurs parisiens qui révélèrent un Aristote en dehors du prisme de la religion. Le plus important d'entre eux était Siger de Brabant, figure tutélaire de l'averroïsme latin. Le succès que ces maîtres rencontrèrent auprès des étudiants obligea l'Église à contre-attaquer. Le seul à même de remplir cette mission était Thomas d'Aquin. Il accepta, et se rendit ainsi à Paris pour la deuxième fois en 1270, en brandissant un opuscule contre les averroïstes, et notamment contre Siger. Cette situation provoqua un important débat intellectuel, dans le

UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE. La deuxième université la plus ancienne d'Espagne fut fondée en 1218 par Alphonse IX de León, et continue aujourd'hui d'être un lieu de diffusion du savoir.

cadre duquel Thomas d'Aquin dut faire face aux critiques du franciscain John Peckham, élève de Bonaventure. S'ensuivirent trois ans d'éprouvantes controverses qui minèrent sa santé, et dont aucun camp ne sortit victorieux. En 1272, Thomas regagna l'Italie sur demande du roi Charles d'Anjou, qui souhaitait qu'il réorganise l'université de Naples.

Au cours des dernières années de sa vie, Thomas d'Aquin se détourna de l'écriture, fatigué ou peut-être déçu par la dialectique et l'argumentation. Il mourut en 1274, tandis que lui parvenaient les échos de la recrudescence des débats sur l'averroïsme latin, et de la condamnation par l'évêque Tempier des travaux de Siger de Brabant.



**LA REINE DE FRANCE
ET D'ANGLETERRE.** Gisant
d'Aliénor d'Aquitaine, épouse
de Louis VII de France puis
d'Henri II Plantagenêt, et mère
de Richard I^{er} (abbaye de
Fontevault). En page dr droite,
couvercle d'un miroir en ivoire du
xiv^e siècle, dont les décorations
représentent un tournoi
et une scène d'amour courtois.



LES ORIGINES DE L'ÉTAT DYNASTIQUE



L'État dynastique est une conséquence de l'essor économique et des changements sociaux induits par la révolution commerciale du XII^e siècle. Le calcul et la comptabilité sont introduits dans l'administration publique, avec l'apparition de véritables serviteurs de l'État. Le roi continue d'être un *primus inter pares*. Cela inspire le mythe politique de la Table ronde et l'institution de la chevalerie comme clef de voûte de la culture courtoise.



On appelle « révolution commerciale » la conjonction de trois facteurs qui influèrent sur le développement du secteur marchand survenu tout au long du XII^e siècle : l'ouverture des routes de navigation en mer Méditerranée et dans la mer Baltique par les navires des républiques maritimes italiennes et hanséatiques ; l'augmentation du trafic de marchandises sur de longues distances, qui permit d'échanger dans les ports du Proche-Orient des étoffes de laine et du bois d'Occident contre des épices, des soieries, des brocarts, de la porcelaine et d'autres articles de luxe en provenance de l'océan Indien ; enfin, l'échange des

excédents agricoles sur les marchés régionaux et internationaux transforma les fonctions traditionnelles des villes et leurs aires d'influence.

La révolution commerciale bouleversa la vie urbaine. Les commerçants commencèrent à se libérer des restrictions imposées par les seigneurs féodaux. Ils se regroupèrent pour solliciter les libertés et les privilèges inhérents à l'activité commerciale, et réclamèrent plus d'autonomie politique. Ils pouvaient se permettre de telles exigences, car ils étaient mieux placés que les nobles pour exploiter les nouvelles technologies et les tactiques de guerre maritime, et donc pour faire pencher le rapport de forces en leur faveur.

Le coche, emblème de la marine marchande du Moyen Âge



Les navires marchands hanséatiques s'appelaient *kogge*, nom que le latin et le français transformèrent en « cogue », puis « coche ». Ce type d'embarcations proliféra au XIII^e siècle, mais il existait déjà depuis quelque temps. Construits en chêne, munis d'une voile carrée, les coches constituaient l'infrastructure navale des échanges marchands européens.

Avec la caravelle et le baleinier, les coches étaient les navires dits « ronds » les plus courants. Ils embarquaient un équipage réduit et parfois même un petit groupe de gardes armés pour prévenir les attaques de pirates, très actifs à cette époque sur toutes les mers. Les coches de la Baltique et de l'Atlantique Nord étaient les plus lourds et comptaient généralement plus d'un pont. Ceux de la Méditerranée, en revanche, n'en avaient qu'un, et leur gaillard était beaucoup plus carré. Ils ne possédaient souvent qu'un seul mât, pourvu au XIII^e siècle d'un gréement latin ou carré. La présence des coches dans le commerce maritime de la péninsule Ibérique est attestée dès le XIII^e siècle, mais ils se multiplièrent au XIV^e siècle. Ce furent les marins de commerce de la mer Cantabrique qui les introduisirent en Méditerranée hispanique, sous une forme plus légère. Les coches pouvaient transporter entre 50 et 250 tonnes, et leur prix variait entre 50 et 2 500 livres d'or. Illustration : miniature du XIV^e siècle montrant le commerce maritime de l'époque (Bibliothèque nationale, Turin).

Les cités italiennes furent au cœur du mouvement urbain, à commencer par la ville de Milan, qui connut une expansion effrénée après la *pataria*, le mouvement de protestation du bas clergé contre la pratique de la simonie. Gênes, Venise, Pise, Prato, Sienne, puis Florence, suivirent son exemple. Ces villes concentraient à elles seules la majeure partie des ressources économiques et financières du pays. D'autres régions d'Europe furent également propices à l'expansion des cités, comme les Pays-Bas, les terres rhénanes, le nord de la France et la Provence. Toutefois, à l'exception de Paris, ces cités étaient plus petites et moins influentes sur les marchés internationaux que les villes italiennes.

Contrats et fret

La révolution commerciale entraîna l'apparition de nouvelles formes d'associations au sein du secteur marchand. Le contrat standard était la *commenda*, diffusée au XII^e siècle dans tous les ports chrétiens et musulmans de la Méditerranée. Il s'agissait d'un contrat relatif à une seule opération, un voyage aller-retour, entre un partenaire qui apportait le capital et un autre qui se chargeait du transport des marchandises. En vertu de ce contrat, le premier obtenait les trois quarts des bénéfices dans le cas où l'entreprise avait une issue favorable, mais il assumait le coût de toutes les pertes éventuelles.

Dans le domaine du commerce terrestre, le mode d'association le plus courant était la société fraternelle, ou compagnie. Ce type de contrat était basé sur les principes qui régissaient l'administration commune des héritages indivis. Les membres d'une compagnie étaient souvent frères ou parents, et ils regroupaient leurs capitaux et leur travail en vue d'un objectif commun. Au bout de quelques années, ils se répartissaient les bénéfices proportionnellement à leurs parts dans le capital social. Il s'agissait d'une association rigide, très différente des *commenda*, caractérisées par leur souplesse. D'autres types d'associations marchandes de moindre importance virent alors le jour, comme celles issues des contrats passés par la foule de détaillants, de boutiquiers, de vendeurs et d'artisans des villes, qui se regroupèrent au fil des ans en corporations marchandes.

Au XII^e siècle, le chemin le plus sûr et le plus économique n'avait pas changé depuis l'Empire romain : les cours d'eau et les chaussées romaines formaient la base du transport intérieur, dont la protection était assurée par les seigneurs féodaux après paiement de droits de passage, de taxes ou encore de leudes, selon les cas. Ce système constituait une source importante de revenus pour la noblesse et les princes. Ce commerce fut favorisé par le développement du chariot lourd tiré par des chevaux ou des mules, grâce à l'invention du collier



d'épaule et du collier de chasse, et également par l'essor de l'élevage de chevaux de somme. La technologie navale connut d'importants progrès avec l'invention du cogue. Ce vaisseau marchand inspiré d'embarcations celtes primitives, très pratique pour le transport de marchandises, occupa une place prépondérante sur les mers durant une grande partie du XII^e siècle.

Les États croisés d'Orient

La première croisade (1096-1099) entraîna la formation de quatre États francs, ou latins, en Syrie et en Palestine. Il s'agissait – du nord au sud – du comté d'Édesse, de la principauté d'Antioche, du comté de Tripoli et enfin du royaume de Jérusalem. Le soutien stratégique et militaire des flottes génoises, pisanes et vénitiennes rendit possible la conquête d'importants ports sur la façade maritime de ces territoires : d'abord Acre en 1104, Tripoli en 1109, Sidon en 1110, Tyr en 1124 puis Ascalon en 1153. Si le territoire situé à l'est du Jourdain, nommé Transjordanie, fut également conquis, le comté d'Édesse fut en revanche perdu, repris par

les musulmans en 1144. Les trois États restants connurent leur expansion territoriale maximale et l'apogée de leur prospérité en 1160.

L'étude des diverses conditions géographiques et démographiques de la région met en évidence certains traits caractéristiques des États croisés du XII^e siècle. Cette zone comprenait en effet une étroite plaine côtière, une chaîne de montagnes (Liban), une dépression intérieure (vallées de la Bekaa et du Jourdain) et un plateau se prolongeant jusqu'au désert. Les croisés étaient alors solidement établis sur la côte, grâce au soutien des navires des républiques maritimes italiennes, mais ils ne parvinrent jamais à conquérir les grandes villes jouxtant le désert syrien – Alep, Damas, Homs ou Hama. On constate également le faible peuplement des colonies latines ou franques. Ce défaut fut compensé par une activité militaire frénétique des troupes régulières, notamment des ordres de chevalerie, et par l'arrivée continue de nouveaux croisés pétris de ferveur religieuse ou dévorés d'ambition personnelle. Toutefois peu d'entre eux s'établirent pour de bon dans la région.

SIENNE MÉDIÉVALE.

Au début du XI^e siècle, le peuple de Sienne renversa l'aristocratie et instaura une république consulaire. La ville bénéficia de la situation géographique. Sienne se trouvait en effet sur la via Francigena, le chemin de pèlerinage entre Rome et Canterbury, qui devint l'une des principales routes marchandes du Moyen Âge. Ci-dessus, vue de la piazza del Campo.

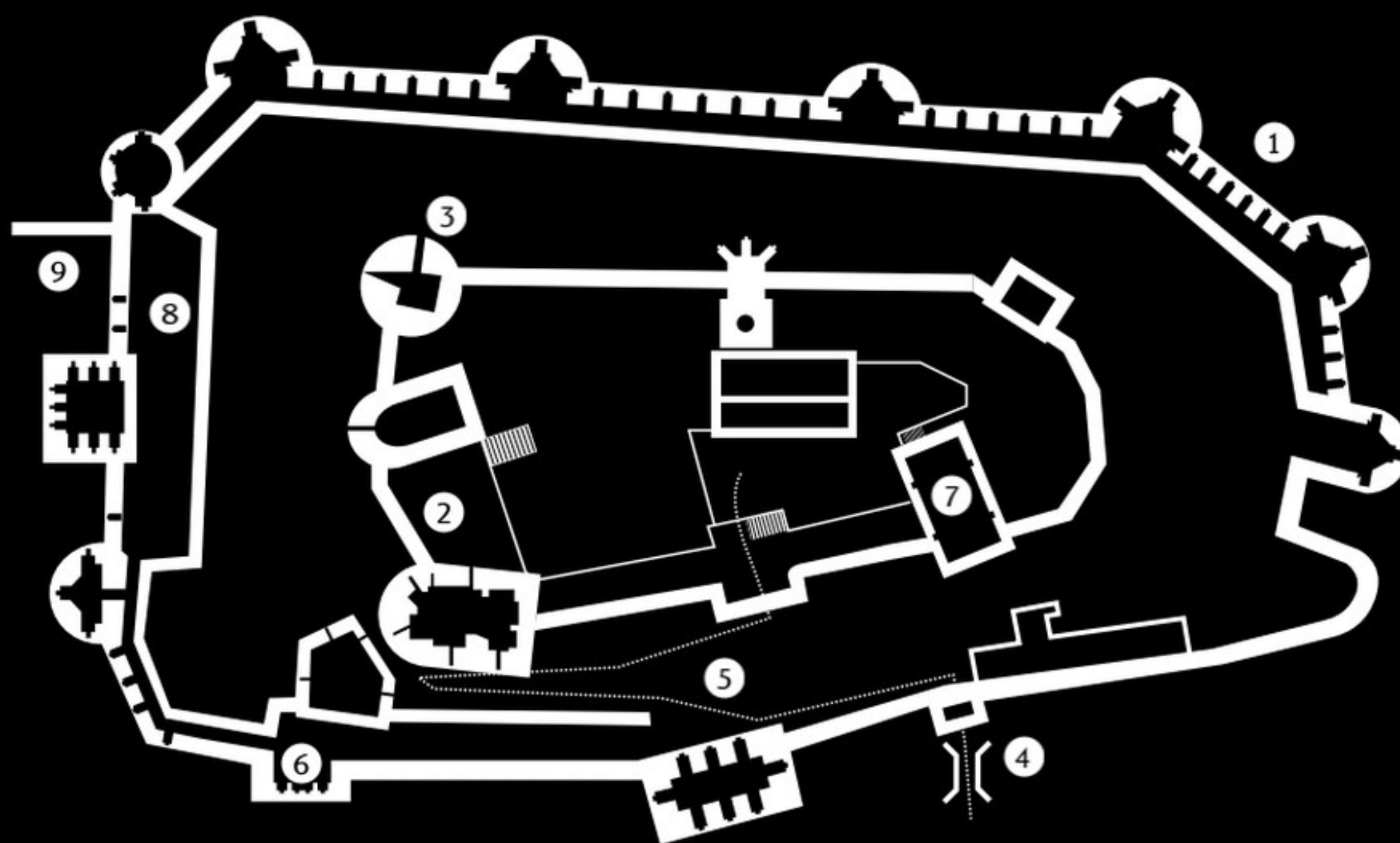
LE KRAK DES CHEVALIERS, LA FORTERESSE DES CROISADES

Le site du krak des Chevaliers fut occupé par trois forteresses successives, d'architecture syrienne, européenne occidentale et turque seldjoukide. La première des forteresses existait déjà lorsque les croisés arrivèrent, entre les ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles. À cette époque, Raymond IV de Toulouse, comte latin de Tripoli, l'assiégea sans parvenir à s'en emparer. C'est Tancred de Galilée qui la prit en 1110, pour la remettre au comté de Tripoli, alors dirigé par Raymond II de Tripoli. Ce dernier la céda à l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem (l'ordre de Malte), qui érigea le krak des Chevaliers grâce au génie et au travail des hospitaliers et des templiers. La reconstruction débuta en 1142 mais dut être interrompue en 1271, lorsque la citadelle fut assiégée et occupée par les mamelouks. Ces derniers achevèrent les travaux et entreprirent une série de nouvelles constructions. Le sultan ayyoubide Baybars fit de la forteresse son camp de base lors de sa campagne contre Tripoli. Plus tard, les mamelouks l'utilisèrent lors de leur attaque de la ville de Saint-Jean-d'Acre.



UNE STRUCTURE IMPRENABLE

Trois étapes firent du krak des Chevaliers une forteresse inexpugnable. La première phase (1142-1190) fut celle de la construction du château haut polygonal, avec une double enceinte formant une galerie voûtée de circulation et des murs transversaux divisant l'espace autour de la cour d'armes. Durant la deuxième phase (1190-1200), on construisit une muraille avancée pourvue d'archères et une galerie de circulation ; un énorme glacis fut accolé à la muraille extérieure, et la barbacane fut ajoutée. La troisième phase (1200-1271) perfectionna les dispositifs de défense, avec la construction de la rampe d'accès antibélier et d'un troisième rempart au sud, avec une courtine munie de six tours semi-circulaires pourvues d'archères et de niches. Baybars et ses successeurs réparèrent les dommages provoqués par le sultan en 1271 et bâtirent une tour circulaire au sud-est et une tour carrée au sud.





LA GALERIE VOÛTÉE. La galerie, construite entre les fortifications parallèles et concentriques, constituait l'un des dispositifs de défense de la forteresse.

1 DÉFENSES EXTÉRIEURES.

La forteresse, barbacane et tours comprises, est construite en pierre de taille calcaire.

4 ENTRÉE PRINCIPALE. Située dans l'aile est, cette entrée était flanquée de deux tours.

7 CHAPELLE ROMANE. Elle fut construite en 1115 et compte une abside en cul-de-four.

2 COUR D'ARMES.

Le château pouvait abriter plus de deux mille hommes. Il était une base idéale pour des incursions dans la région.

5 RAMPE D'ENTRÉE. Il s'agissait d'une longue galerie où étaient ménagées archères et meurtrières.

8 ÉTABLES. La grande « salle de soixante mètres » était située dans l'aile est de l'ensemble fortifié.

3 TOUR DE L'HOMMAGE.

La résidence du commandant se trouvait dans cet ensemble de la partie sud.

6 GALERIE VOÛTÉE. Située entre les remparts, elle est typique des *castra hospitalis*.

9 AQUEDUC ET BAINS. Baybars et ses successeurs construisirent un aqueduc et un *hammam*.



ATTAQUES MUSULMANES. Lettrine ornée dans la *Grande conquête d'Outremer*, qui relate l'attaque infructueuse du krak par Nur ad Din en 1163.

Siège et occupation chrétienne de la forteresse fatimide d'Ascalon

La prise par les Francs d'Ascalon, alors aux mains du califat fatimide d'Égypte, fut facilitée par la situation conflictuelle qui régnait à la cour du Caire après la mort du vizir Ibn as Salar. Les Francs du royaume chrétien de Jérusalem profitèrent de l'occasion pour assiéger et occuper la ville fortifiée, ainsi que le raconte Aboul Féda dans ses *Annales*. Mais selon Guillaume de Tyr, historien des croisades né en 1130 dans le royaume chrétien de Jérusalem, la campagne aurait été lancée pour des raisons bien plus pressantes.

Le 23 novembre 1153, neuvième année du règne de Baudouin III, les chrétiens de Jérusalem parvinrent à repousser 5 000 Turcs qui voulaient occuper la ville. Le combat terminé, ils tinrent conseil et décidèrent d'attaquer les habitants d'Ascalon, sujets du califat fatimide du Caire, qui ne manquaient jamais l'occasion de les agresser. Toutes les troupes chrétiennes de la ville se déployèrent autour des fortifications. Les Ascalonides, retranchés derrière leurs fortifications, voyaient augmenter le nombre d'assiégeants avec l'arrivée de contingents d'autres villes du royaume, parmi lesquels se trouvaient les archevêques de Tyr, de Césarée, de Nazareth, d'Acon et de Bethléem, le maître de l'ordre du Temple, celui des hospitaliers, une vingtaine de seigneurs et un groupe important de vaillants chevaliers. Des navires, fournis par les flottes de Venise, de Gênes, de Pise et même de Flandre et de Norvège, participèrent aussi à la campagne. Illustration : sculpture d'un chevalier croisé, provenant de l'abbaye autrichienne de Mehrerau, XIII^e siècle (musée Rockefeller, Jérusalem).



Jusqu'à la fin du XII^e siècle, les croisés furent également aidés par la fragmentation des États musulmans. Cette division mobilisa activement la diplomatie du royaume de Jérusalem. Il leur fallait alimenter les conflits entre les Turcs du Nord et les Fatimides du Sud, ainsi qu'entre les communautés urbaines et les Bédouins.

Le recours au système de la vassalité féodale, importé d'Occident, permit d'améliorer la défense du territoire. Tout propriétaire de fief devait en effet effectuer son service militaire monté sur son propre cheval et portant ses propres armes, d'où son appellation de « chevalier ». Les grandes seigneuries étaient constituées de plusieurs fiefs : Césarée, pour sa part, en recensait cent, et son seigneur devait fournir à l'armée royale le concours de cent chevaliers équipés. À son apogée, le royaume de Jérusalem comptait jusqu'à sept cents chevaliers, avec leurs assistants, leurs écuyers et leurs palefreniers – le chevalier était assisté de quatre ou cinq combattants. Il fallait fournir au moins quatre mois de service de forteresse par an, et quatre autres de service d'ost pendant les

campagnes militaires et les combats. Les chevaliers passaient les quatre mois restants dans leur fief à leur gré, mais ne pouvaient le quitter sans l'autorisation de leur suzerain.

Les croisés érigèrent leurs châteaux sur des sites qui avaient déjà été utilisés par les Byzantins et les musulmans, dont ils reprenaient le modèle du *castrum* carré à tour d'angles, parfois muni d'une double enceinte. On recense également quelques châteaux construits sur des éperons rocheux. Ces forteresses jalonnaient les zones de frontière que se disputaient les Francs et les musulmans. Elles servaient de base pour les conquêtes à venir et montraient la volonté offensive des croisés. Au XII^e siècle, ces châteaux participaient à une défense active, leur capacité de résistance étant liée au soutien de l'armée mobile. Au fil des ans, ils furent littéralement « empierrés » pour résister aux armées régulières ayyubides. C'est le cas des célèbres châteaux contrôlés par des hospitaliers et des templiers : Baghras, Margat, le krak des Chevaliers, Tortose, Sidon, Beaufort, Montfort et Arsuf.





❶ **ASCALON.** C'était l'une des cinq villes du pays des Philistins, sur les rives de la Méditerranée. Elle avait une forme de demi-cercle et s'étendait le long du littoral.

❷ **REMPARTS EXTÉRIEURS.** Construits sur la chaussée autour de la ville, ils étaient dotés de tours dont les pierres étaient assemblées avec du mortier ; leur épaisseur et leur hauteur étaient adaptées à une défense efficace.

❸ **REMPARTS INTÉRIEURS.** Ils étaient pourvus de hauts créneaux et complétaient le système de défense de la citadelle. De nombreux puits se trouvaient dans l'enceinte de la forteresse et à l'extérieur.

❹ **PORTES DE LA VILLE.** Les quatre portes faisaient partie intégrante des fortifications bastionnées. Elles étaient flanquées de tours : à l'est, celle de Jérusalem ; à l'ouest, celle de la Mer ; au sud, celle de Gaza ; et au nord, celle de Jaffa.

❺ **LA FLOTTE CHRÉTIENNE.** Dirigée par Géraud de Grenier, seigneur de Sidon, elle comptait quinze galères munies d'éperons et fermait le siège par la Méditerranée.

❻ **LES ASSIÉGEANTS.** Les chrétiens pensaient que le siège allait être long, car les plus de cinquante tours que comptait Ascalon la rendaient presque inexpugnable.

❼ **LA TOUR D'ASSAUT.** Les chrétiens construisirent un engin plus haut que les remparts, revêtu de cuir et garni de clous pour le rendre ignifuge.

❽ **LES REMPARTS DÉMOLIS.** Après cinq mois de siège, une partie des remparts s'écroula, mais le combat se prolongea encore cinq mois, jusqu'au 12 décembre 1154.

Ces forteresses devinrent par la suite des centres de peuplement du territoire. On trouvait fréquemment un village et une église non loin des remparts, du haut desquels étaient lancées les alertes en cas de danger ou d'incursion des nomades du désert. On reproduisit de fait le modèle en vigueur en Occident un siècle plus tôt.

La réforme cistercienne

À l'aube du XIII^e siècle, le développement économique et les échos des croisades suscitèrent une soif de régénération et de réforme que les autorités ecclésiastiques taxèrent d'hérésie et cherchèrent à réprimer. En quête de renouveau, des ermites se retirèrent dans les forêts. Un certain Pierre, par exemple, habitait loin de l'agitation dans les lisières du Mans, où il vivait de bourgeois et de son métier de tourneur. Sa démarche fit des émules. Les forêts se remplirent de religieux qui se contentaient, en ces temps de trouble, de donner l'exemple d'une pauvreté évangélique. On admirait davantage ces déclassés, ces « fous de Dieu », que les orgueilleux moines de Cluny, dans leurs monastères remplis

d'images du Paradis et de l'Enfer. Il y avait toutefois un autre moyen de répondre au besoin de changement dans les pratiques religieuses : le renouvellement de la communauté monastique, la création d'un nouveau monastère, c'est-à-dire la réforme de l'institution. C'est ce que comprit Robert, abbé de Molesme. Il lança un mouvement qui finit par bouleverser l'Église catholique.

En 1098, Robert de Molesme fonda le monastère de Cîteaux, en compagnie d'autres moines « aussi assoiffés de perfection que lui », écrivait plus tard Étienne Harding, l'un de ses compagnons. Au cœur de la forêt bourguignonne, ces hommes se mirent en quête de solitude et d'austérité, conformément à la règle de saint Benoît. Ils ne voulaient pas mettre fin aux vieilles structures, comme le proposaient les ermites, mais les adapter aux temps nouveaux par une réforme. Le changement qu'ils prêchaient se basait sur une exhortation qui frappait les esprits, celle du *contemptus mundi*, le mépris du monde. Il s'agissait de renouer avec cette idée ancienne : ne rien inventer, mais revenir à la pureté des origines.

L'œuvre de Bernard de Clairvaux

Bernard de Clairvaux (1090-1153) rallia la campagne de réforme menée par Robert de Molesme et Étienne Harding, et réforma l'ordre cistercien. La fondation du monastère de Clairvaux entraîna la construction de centaines d'abbayes en Europe.

Jusqu'à l'arrivée de Bernard de Clairvaux en 1112, l'abbaye de Cîteaux, fondée en 1098, avait fonctionné de manière précaire. Elle ne comptait même pas de novices lorsque Étienne Harding fut nommé abbé en 1109. L'humaniste et religieux anglais, outre sa prédication de pauvreté et de simplicité, mit fin aux dépenses d'apparat et initia un grand travail intellectuel. Bernard de Clairvaux élargit cette initiative et fonda la communauté cistercienne féminine de Tart-l'Abbaye. L'ordre essaima si bien qu'à la mort de son fondateur, il existait près de cinq cents établissements, rien que pour les hommes, répartis entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande, la Flandre, l'Italie, l'Allemagne, la Suède, le Danemark et la Hongrie. Cela constitua l'un des temps forts de l'éclosion culturelle européenne du ^{xii}^e siècle. En outre, Bernard s'engagea aux côtés d'Innocent II contre l'antipape Anaclet, prêcha la deuxième croisade à Vézelay et reçut le pape Eugène III dans le cadre du chapitre général de son monastère. Illustration : cloître de l'abbaye cistercienne de Fontenay, fondée par Bernard de Clairvaux en Bourgogne en 1119.



AIGLE DE SUGER.

Vase liturgique provenant de l'abbaye de Saint-Denis, ^{xii}^e siècle (musée du Louvre, Paris).

La réforme cistercienne était bénédictine au sens large. Elle exigeait que les moines demeurent en communauté, pour éviter le repli dans des trajectoires personnelles, comme celles des ermites.

Tout se faisait en société, à l'image des paysans qui unissaient leurs forces pour assécher les marais. Les moines devaient se serrer les coudes et affronter en groupe les forces du mal. Comme ils aspiraient à une vie isolée, ils choisirent Cîteaux, un lieu où « les hommes n'avaient pas coutume d'arriver en raison de la densité de la forêt et des aubépines », comme l'écrivit Guillaume de Saint-Thierry quelques années plus tard. Le monastère devait être à la fois ermitage et cloître, et prendre la forme d'une famille dirigée par un « père », l'abbé.

Le mouvement cistercien attira vite l'attention des moines mécontents des dérives clunisiennes, mais son succès est surtout dû à l'arrivée, en 1113, de Bernard de Clairvaux, un noble bourguignon. Ildétermina la raison d'être du retrait cistercien : il s'agirait d'une communauté de pénitence. Sa proposition de purification induisit une modification

de l'habit, qui devint blanc, couleur de la pauvreté et de renoncement à l'autonomie. Ce renoncement s'exprimait sur les murs du monastère, qui étaient dépourvus de toute représentation iconographique. C'est dans le cadre de cette exhortation à la pauvreté que naquit l'intérêt pour la prière du cœur, privée, secrète, inspirée des œuvres de Bernard de Clairvaux. Le mouvement s'étendit rapidement. En quelques années, quatre abbayes dépendantes de Cîteaux furent fondées : La Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond. En 1119, le pape Calixte II approuva le règlement du nouvel ordre dans une *Carta Caritatis*, c'est-à-dire une charte de charité. Entre 1120 et 1140, les moines de l'ordre s'établirent en Italie et en Pologne, puis dans presque toute l'Europe. À la mort de Bernard de Clairvaux, le 20 août 1153, on comptait trois cent quarante-trois monastères ; cent ans plus tard, ce chiffre avait doublé.

Le royaume de France

Le ferme caractère politique de Louis VI contribua à consolider un État dynastique fort dans le royaume de France. Conformément à une vieille



prétention des rois de France, Louis VI prêtait un sens sacré à sa fonction monarchique en se disant capable de guérir les malades par imposition des mains. Il était soutenu en cela par l'Église, notamment par l'abbaye de Saint-Denis, autrefois réformée par Cluny. Le point d'orgue de l'abbaye était sa crypte, où les tombes des rois francs entouraient le tombeau supposé de Denys l'Aréopagite. C'est pour cette raison qu'elle devint un lieu de pèlerinage, en plus d'être le lieu de conception et de diffusion de l'idéologie royale.

L'abbaye de Saint-Denis se développa grâce à Suger, un abbé aux antipodes du monachisme. Son premier souci était d'embellir son église en l'honneur des rois de France. Lorsqu'il rédigea la biographie de Louis VI, entre 1138 et 1140, il s'inspira du modèle politique carolingien, encourageant le rapprochement entre la figure de Charlemagne et celle du roi de France. Il fit le récit des prouesses légendaires des héros de l'époque carolingienne – tel Roland, qui lutta à Roncevaux pour défendre la foi catholique –, et les mit en parallèle avec les idées que « son roi »

essayait d'imposer dans toute la France. Ainsi, les chansons de geste devinrent une expression de la propagande des monarques capétiens.

Louis VI confia à Suger le soin de son fils, Louis VII, et de son royaume, lorsqu'il mourrait. L'abbé défendit la fonction royale et remplit cette mission du mieux qu'il put. Le règne de Louis VII se caractérisa par une hausse significative des rentes issues des territoires royaux. Cette augmentation de revenu était due à une bonne administration et à une série de prérogatives que le roi octroya sous forme de franchises aux « villes nouvelles ». La condition était que leurs habitants défrichent de nouveaux champs, ce qui signifiait de surcroît une excellente source de bénéfices. Louis VII accorda également la liberté à de nombreux serfs à travers des franchises collectives. Il favorisa les activités artisanales et commerciales par la création et l'organisation de foires et de marchés. Il stimula ainsi le développement économique dans les grandes villes de Paris, Orléans et Bourges.

Le sermon de Vézelay

Le jour de Noël 1144, le mouvement d'expansion du Turc Zengi, *atabeg* de Mossoul et fondateur d'une puissante dynastie, atteignit un point de non-retour. Au cours des années précédentes, il avait pris une partie de la principauté d'Antioche et du comté de Tripoli aux chrétiens. Son avancée fut arrêtée au dernier moment par une alliance provisoire conclue par les latins et les musulmans de Damas. Le 25 décembre 1144, Zengi parvint toutefois à s'emparer d'Édesse, une place forte mal protégée. C'est ainsi que commença la conquête musulmane du comté considéré comme le plus important des États latins. L'entreprise allait être parachevée par son fils, le sultan Saïf ad-Din Ghazi I^{er}. (1146-1149).

Lorsque la nouvelle de la chute d'Édesse parvint en Occident, elle bouleversa particulièrement Louis VII, le roi de France. Le 1^{er} décembre 1145, le pape cistercien Eugène III émit la bulle *Quantum Praedecessores*. Il réussit à convaincre Bernard de Clairvaux de la prêcher dans le monde catholique. C'est ainsi qu'une nouvelle croisade fut lancée pour « libérer les églises d'Orient et reprendre Édesse ». Le 31 mars 1146, Bernard de Clairvaux prononça un sermon dans l'abbaye de Vézelay, en présence notamment de Louis VII de France, de son épouse Aliénor d'Aquitaine et d'un nombre significatif de princes et de grands seigneurs. Il se rendit ensuite en Allemagne, où l'appel à la croisade fut reçu avec enthousiasme, malgré quelques réactions hasardeuses dans les régions rhénanes dues à un moine cistercien du nom de Raoul qui soulevait les foules contre les Juifs. Bernard mit un terme à cette dérive et il

FRANCE, ANGLETERRE ET ALLEMAGNE AU XII^e SIÈCLE

1001-1119

Guerre et religion.

Les croisés occupent Beyrouth et Sidon. Louis VI de France est vaincu par Henri I^{er} d'Angleterre. Condamnation des cathares.

1124-1146

Nouvelle croisade.

Le roi d'Allemagne Conrad III et le roi de France Louis VII sont vaincus lors de la deuxième croisade. Le roi anglais occupe le Vexin.

1152-1159

Alliances matrimoniales.

Louis VII parvient à faire annuler son mariage avec Aliénor d'Aquitaine, qui épouse alors Henri II d'Angleterre.

1159-1189

L'Allemagne et le pape.

Frédéric I^{er} destitue le pape Alexandre III et nomme l'antipape Victor IV. Règne de Richard Cœur de Lion.

1190-1193

Face à l'islam.

Frédéric Barberousse vainc les Turcs. Le roi d'Angleterre met en déroute Saladin à Jaffa (1192). Philippe Auguste combat les Anglais.

1199-1200

L'Angleterre et la France.

Trêve de Vernon. Jean Sans Terre remet Évreux et le Vexin à Philippe II Auguste.



REINE DE FRANCE ET D'ANGLETERRE.

Aliénor d'Aquitaine (premier plan) préside une procession royale. L'homme qui l'accompagne est probablement son fils, Jean I^{er} d'Angleterre, connu sous le nom de Jean Sans Terre. Fresque du XIII^e siècle, de la chapelle de Sainte-Radegonde, à Chinon.

convainquit le souverain allemand, Conrad III, de participer aussi. Un grand nombre de chevaliers prirent la croix aux côtés leur monarque.

Cette expédition était très différente de la première croisade. Elle était planifiée et dirigée par des rois – deux des plus importants d'Occident – et par de nombreux princes. Forts de l'expérience de la première campagne, ils organisèrent celle-ci avec une grande rigueur. Dans un premier temps, il sembla que la deuxième croisade démarrerait bien, mais les conflits ne tardèrent pas à surgir, non seulement entre Français et Allemands, mais aussi entre Occidentaux et Byzantins. L'entreprise commença à rencontrer des difficultés lorsque Louis VII rejeta la proposition de Roger II de Sicile de traverser la mer avec lui. Il préféra en effet accéder à la demande de l'empereur byzantin Manuel I^{er} Comnène, et prendre la route qui traversait les Balkans et l'Asie Mineure. Conrad III, qui était parti le premier, et Louis VII perdirent tous deux les quatre cinquièmes de leurs effectifs militaires pendant la traversée de l'Anatolie, où ils furent décimés par les Turcs, la faim et les maladies. Après leur arrivée

à Antioche, les deux souverains subirent un revers désastreux à Damas. Selon Eudes de Deuil et les chroniques syriennes, leur situation fut encore aggravée par les embûches dont Manuel I^{er} Comnène jalonnait leur chemin.

Le 8 septembre 1148, Conrad III finit par regagner l'Allemagne. Louis VII, qui avait participé à la croisade avec son épouse, Aliénor d'Aquitaine, resta en Terre sainte jusqu'au printemps 1149. À ce moment-là, les conflits avec sa femme s'envenimèrent, notamment en raison de la relation que celle-ci entretenait avec son oncle Raymond de Poitiers, le prince d'Antioche. La nouvelle de la détérioration de leur mariage parvint aux oreilles du pape, qui chercha en vain le moyen d'empêcher l'inévitable, à savoir la séparation des conjoints. L'abbé Suger de Saint-Denis – qui avait toujours eu une forte influence sur son pupille, le roi de France – n'y parvint pas non plus. La rupture eut lieu en 1152, après une dernière tentative d'apaisement de la situation. L'annulation du mariage fut prononcée au beau milieu d'un scandale monumental, qui eut notamment pour

L'abbaye bénédictine de Vézelay, des croisades au déclin

Vézelay est le chef-lieu du canton d'Avallon, en Bourgogne, dans le département de l'Yonne. La ville naquit près d'une abbaye bénédictine érigée sur les reliques de Marie-Madeleine, et siège d'une congrégation féminine au IX^e siècle. Cette dernière fut assiégée et saccagée par des pirates vikings qui remontaient la Seine. Cet événement traumatisant transforma l'abbaye, qui fut déplacée au sommet de la colline et devint une forteresse abbatiale.

Des moines de l'ordre de Saint-Benoît s'installèrent dans la nouvelle abbaye. Les reliques de Marie-Madeleine ainsi que des apôtres saint Pierre et saint Paul furent enterrées sous l'autel de la nouvelle église fortifiée de Notre-Dame de Vézelay. L'abbaye-forteresse pouvait abriter la ville entière derrière ses robustes remparts en pierre de taille. L'obtention du statut clunisien fut sans doute une excellente chose pour les religieux qui y vivaient et y travaillaient, car elle leur permit de ne plus se soumettre à l'évêque du diocèse ni au roi ou au suzerain. Ils constituaient un véritable petit État théocratique, indépendant de la monarchie et du seigneur bourguignon, uniquement soumis au pape. En 1146, Bernard de Clairvaux y prêcha la deuxième croisade. Les abbés furent ensuite autorisés à porter mitre, crosse, anneau et sandales. Pendant la troisième croisade, Richard Cœur de Lion et Philippe II Auguste se retrouvèrent à Vézelay avec leurs armées respectives pour partir vers la Terre sainte. Au cours de la première décennie du XIII^e siècle, un abbé corrompu et concussionnaire, Hugues, ruina l'abbaye ; il fut destitué mais l'abbaye et l'ordre sombrèrent dans la déchéance. Illustration : détail d'un chapiteau de l'abbaye romane de Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay.



conséquence le retour en France de Louis VII. Le roi trahissait ainsi son vœu de croisé, prononcé seulement quelques années plus tôt à Vézelay. L'abandon de la croisade par un Louis VII affligé déçut profondément Bernard de Clairvaux, qui se fit en quelque sorte l'écho de la désillusion générale de tout l'Occident européen. Une fois de plus, le facteur humain avait gâché un projet religieux.

Henri II et l'empire Plantagenêt

En 1151, à la mort du roi d'Angleterre Henri I^{er}, sa fille Mathilde fut écartée du trône. Le neveu du roi, Étienne de Blois, fut couronné à sa place. En 1152, le fils de Mathilde et de Geoffroi d'Anjou, Henri Plantagenêt, épousa Aliénor d'Aquitaine, qui venait de se séparer du roi de France Louis VII. C'est ainsi que débuta le parcours du plus célèbre des princes angevins, l'homme qui mit en échec les rois de France, tant sur le plan matériel que militaire et idéologique. Il encouragea une littérature courtoise à l'opposé de la « Matière de France », à l'opposé des chansons de geste qui exaltaient les racines carolingiennes et

la suprématie des Capétiens sur les autres dynasties (dont celle des Plantagenêt). Henri parvint à ce résultat avec l'aide des ecclésiastiques éduqués à sa cour et de son épouse, mais aussi grâce à une fortune sans précédent en Europe.

En 1154, à la mort de son oncle Étienne, Henri hérita du trône d'Angleterre sous le nom d'Henri II, ainsi que des terres d'Anjou et de Normandie. Grâce à ses talents politiques et son caractère pugnace, il réussit à contrôler les barons rebelles et à obtenir les territoires et les hommages des comtés de Northumberland, de Cumberland et d'Huntington. Les relations avec le pays de Galles furent un peu plus compliquées : malgré des expéditions punitives variées, Henri n'obtint que l'hommage des princes gallois, qui conservèrent leur autonomie. Tous ces événements entraînèrent une réorganisation du gouvernement. Les *sheriffs* – administrateurs issus des couches inférieures de la noblesse – devinrent des fonctionnaires appliqués. Le rôle de la chancellerie fut renforcé par l'augmentation du nombre de juges royaux itinérants. À partir de 1180, ces derniers se rendaient



FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

Ce reliquaire en bronze doré, daté de la seconde moitié du XII^e siècle, représente la tête de l'empereur. L'œuvre est conservée dans le trésor de l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, à Cappenberg.

dans les comtés presque chaque année, en collaboration étroite avec l'Échiquier (Chambre des comptes) à Westminster, qui fut également renforcé. Nigel, évêque d'Ely, prit la tête de l'Échiquier. Il paya Henri II pour qu'il confie un poste de trésorier à Richard Fitz Nigel, son fils présumé illégitime, qui écrivit par la suite le *Dialogus de Scaccario* ou *Dialogue sur l'Échiquier*. Robert de Beaumont, deuxième comte de Leicester, et Richard de Luci rendaient conjointement la justice, tandis que l'ami intime du roi, Thomas Becket, était nommé chancelier.

Henri sut également développer les tribunaux royaux, ou *benches*. Les Constitutions lui permirent de légiférer. La Constitution de Clarendon de 1166, par exemple, donnait la possibilité à la police de contrôler le banditisme. Elle introduisait la notion de « juré », chargé de fonctions d'accusation. L'accusé était ensuite soumis par les juges royaux à l'ordalie par l'eau. La Constitution de l'armée, promulguée en 1181, reconstituait le *fyrd*, sorte de service militaire. On peut citer aussi la Constitution de la forêt, qui précisa en 1184 les droits exclusifs du roi, un passionné de chasse, sur de vastes territoires (forêts, pacages, landes, etc.). En parallèle, la promulgation en 1179 de la Grande audience permit au roi de contrôler et de limiter considérablement les droits des barons. Le souverain augmenta les impôts royaux, en particulier l'écuage, taxe qui remplaçait le service d'ost dû par les vassaux.

Henri II s'intéressa également à ses territoires normands sur le continent, et à ceux qu'il avait obtenus par son mariage avec Aliénor d'Aquitaine. Il sut également jouer de ses liens familiaux avec les grands monarques européens. Il était en effet le beau-père d'Alphonse VIII, roi de Castille, ainsi que celui du roi de Sicile, et il renforça ses alliances avec le roi d'Aragon. Fidèle à la vieille tradition des ducs d'Aquitaine, il essaya de s'emparer du comté de Toulouse et même de la Savoie, qu'il souhaitait remettre à l'un de ses fils.

L'assassinat de Thomas Becket

En 1162, Henri II désigna son chancelier et ami Thomas Becket pour succéder à Thibaut du Bec en tant qu'archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre. Cette élection avait toutes les apparences d'un nouveau coup de maître dans sa stratégie de contrôle de tous les ressorts du pouvoir, y compris sur l'Église. Pourtant, après quelques frictions sans gravité autour de la question de savoir si les ecclésiastiques pouvaient être jugés par des tribunaux laïcs, une âpre rupture se produisit entre les deux hommes.



Le roi arguait en faveur de la nécessité de deux jugements, l'un religieux et l'autre laïc, tandis que Becket objectait que cela revenait à faire deux procès pour un même délit, ce qui était contraire à la législation anglaise. Il fit appel à Rome, mais le pape Alexandre III tarda à répondre, convaincu que s'il donnait une réponse favorable à son archevêque, cela indisposerait le roi. De son côté, Henri II convoqua en janvier 1164 une assemblée au palais de Clarendon : il fut décidé que les clercs criminels devaient relever de la juridiction civile. Tous les participants signèrent le document, à l'exception de l'indomptable archevêque, qui était déterminé à libérer l'Église des juridictions civiles. La querelle s'envenima lorsque le roi accusa Becket d'empiéter sur les prérogatives du tribunal royal. Craignant pour sa vie, l'archevêque se réfugia en France et en appela au pape.

Fin 1164, le pape Alexandre III lui signifia son soutien. Plus tard, il parut même prêt à excommunier Henri II, qui s'en inquiéta et temporisa. Les deux adversaires semblèrent se réconcilier au cours d'un entretien qui eut lieu à Fréteval



en juillet 1170. Becket rentra en Angleterre et retourna à Canterbury, où il s'empessa de dénoncer publiquement les atteintes royales aux droits ecclésiastiques. Ce comportement rendit Henri II furieux, au point, selon certaines sources, de suggérer à des chevaliers de sa maison d'assassiner l'archevêque dans la cathédrale. C'est ce qui se passa le 29 décembre 1170.

Les conséquences se retournèrent toutefois contre le roi Henri II. Becket était mort en martyr de l'Église et il devint un saint populaire. La scène de son assassinat par les sbires du roi fut peinte dans plusieurs églises du continent, tandis qu'en Angleterre des milliers de pèlerins se rendaient sur son sanctuaire. Henri II lui-même dut s'incliner devant la légende de son adversaire politique en se rendant sur sa tombe, où il accepta de faire pénitence et de reconnaître sa responsabilité.

Frédéric Barberousse

À la mort de Conrad III, le Saint Empire romain germanique était miné par les conflits entre les différentes dynasties, causés notamment par

l'exacerbation des rivalités entre les Hohensaufen et les Welf. Dans ce contexte, la Diète impériale fut contrainte de prendre une importante décision, car le fils survivant de Conrad III n'était encore qu'un enfant. Le candidat le mieux placé pour prendre la tête de l'Empire était Frédéric, duc de Souabe et fils du frère aîné de Conrad III, qui était de sang Welf par sa mère, Judith. Frédéric fut élu roi des Romains, mais sans faire l'unanimité. C'est ainsi que Frédéric I^{er}, un personnage singulier et controversé, accéda au trône allemand. Les Italiens le surnommèrent immédiatement *Il Barbarossa*, « Barberousse ».

La volonté de Barberousse était de réussir à restaurer l'autorité impériale et la paix nationale dans tous les territoires allemands. Mais ses ambitions allaient bien au-delà de cet objectif affiché. Il souhaitait surtout, projet grandiose, ressusciter l'Empire romain, ce qui le poussa à vouloir conquérir toute l'Italie, où les villes de taille moyenne étaient déjà trop développées et avaient trop de pouvoir pour se plier aux intérêts du nouvel empereur allemand.

THOMAS BECKET.

Cette scène représente l'assassinat de l'archevêque de Canterbury (1170) par des sbires du roi d'Angleterre. Détail d'un reliquaire réalisé à Limoges entre 1180 et 1190, en alliage de cuivre et émail champlé (Victoria and Albert Museum, Londres).



L'amour courtois, la poésie des troubadours d'Aquitaine

L'amour courtois compensait la misogynie de la société patriarcale en faisant du sentiment amoureux une valeur proche de l'honneur. L'historiographie et l'exégèse littéraire situent la naissance de l'amour courtois à la cour de Guillaume IX de Poitiers, duc d'Aquitaine (1086-1127), excommunié à cause de son adultère public.

Guillaume IX revint des croisades plus lyrique et plus platonique. Il se mit à composer des vers dans lesquels il faisait de sa bien-aimée sa souveraine. Il postulait que l'amour profane pouvait être aussi sublime que l'amour sacré. Sa petite-fille, Aliénor d'Aquitaine, puis les filles de cette dernière, Marie de Champagne et Alix de Blois, firent des cours d'Aquitaine, de Troyes et de Blois des hauts lieux de la poésie, qui influencèrent l'Angleterre comme l'Allemagne. Le roman de Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le Chevalier de la charrette*, était une commande de Marie de Champagne. Le poète André le Chapelain, chapelain de la cour de Philippe Auguste, écrivit le traité *De Amore*, où il montre comment attirer l'amour, le conserver puis s'en guérir. Illustration : miniature du *Codex Manesse*, recueil de poésie lyrique compilé par Rüdiger Manesse et son fils Johannes, ^{xiv}^e siècle (Bibliothèque universitaire, Heidelberg).

Frédéric I^{er} entra en conflit avec beaucoup de monde, notamment avec Henri le Lion, duc de Saxe, qui exerçait un véritable contre-pouvoir sur les terres d'Allemagne et était une figure emblématique de la dynastie Welf. Pour répondre aux attaques de Frédéric, Henri le Lion passa une alliance avec Henri II Plantagenêt en épousant l'une de ses filles, Mathilde. Dans le même temps, il rallia à sa cause les différents papes qui s'étaient succédé sur le trône pontifical durant le règne de Frédéric I^{er}. En Italie, la division entre ses partisans, qui allaient bientôt être appelés « guelfes », et les partisans de l'empereur Hohenstaufen, les « gibelins », allait marquer la vie politique pendant des siècles. Pendant près de vingt ans, Frédéric I^{er} mena à bien de nombreuses expéditions en Italie, notamment contre Milan et ses alliés. À plusieurs reprises, les villes des environs milanais furent mises au ban de l'Empire, ce qui était une façon de promouvoir la dissidence au sein de la population. Barberousse pensait également qu'il lui serait facile de s'emparer de la Sicile avec le soutien des flottes de Gênes et de Pise, ses fidèles alliées. Mais aucune de ces opérations n'eut finalement lieu, car l'empereur avait d'autres priorités : il lui fallait surtout faire plier la Ligue lombarde.

En symbole de leur unité, les confédérés de la Ligue lombarde reconstruisirent Milan en avril 1167, et augmentèrent considérablement sa superficie. Cela n'empêcha pas Frédéric I^{er} de franchir à nouveau les Alpes, en 1174, pour reprendre la conquête de la Lombardie. C'est alors qu'il subit une écrasante défaite à la bataille de Legnano, le 29 mai 1176. Les Lombards, à cheval et à pied, équipés d'ingénieuses carrioles, vinrent à bout des terribles charges de la cavalerie lourde allemande. Lors de cette bataille, Frédéric I^{er} perdit son trésor et la plus grande partie de son armée. Il s'enfuit alors à Pavie. La défaite de Legnano ne découragea pas le monarque, qui parvint à reprendre ses projets politiques après la mort du pape Alexandre III, survenue le 30 août 1181. Barberousse renoua alors avec son idée de création d'un « Empire universel », aidé en cela par son parent, le chroniqueur et historien cistercien Othon de Freising. Cet extraordinaire écrivain – qui appartenait à sa cour – entreprit de le convaincre de la possibilité d'une expédition en Terre sainte comme point de départ de la conquête de l'Orient, jusqu'aux terres d'un mythique roi chrétien d'Asie, qu'Othon de Freising appelait Prêtre Jean.

Pendant ce temps, Henri le Lion, le cousin de Frédéric I^{er} et son principal adversaire en Allemagne, soutenait les chevaliers qui entreprirent la longue marche vers l'Est, la *Drang nach Osten*. Il obtint des succès immédiats sur les terres des Wendes. Il évangélisa ces peuples slaves et parvint



à leur imposer trois évêques missionnaires à Oldenbourg, Mecklenbourg et Ratzebourg. Pour contrebalancer ces succès, Frédéric I^{er} organisa à Mayence, en 1184, un impressionnant festival chevaleresque, à l'occasion de l'investiture de son fils Henri – le futur Henri VI –, qui allait devenir roi de Sicile et empereur d'Allemagne. Lors de ce festival, le mécénat des Hohenstaufen permit de faire connaître les *Minnesänger*, (« chants d'amour ») qui introduisirent sur les terres allemandes la culture de l'amour courtois et du service à la dame des troubadours provençaux.

La cour et la figure du prince

Au XII^e siècle, une institution politique de la plus haute importance dans la construction de l'Europe commença à prendre forme : la cour. Elle puisait ses racines dans le programme politique des rois et des princes basé sur la renaissance de la culture classique. La cour fut le levain de l'État dynastique. Elle réunissait en son sein des penseurs, des écrivains et des théoriciens de la *res publica*. C'est dans ce contexte que naquit le

traité politique intitulé *Policraticus*, que Jean de Salisbury acheva en 1159. Son auteur, alors âgé de quarante-quatre ans, était un prêtre anglais en exil, un ancien élève de Pierre Abélard à Paris et de Bernard de Chartres. Dans l'espoir de se réconcilier avec Henri II, il dédia son traité à Thomas Becket, qui était encore l'ami du roi à cette époque. Ainsi, le projet d'une société régie par l'ordre clérical, qui constitue la thèse centrale de l'ouvrage, s'adressait en réalité au roi, par-delà la figure de son chancelier.

Pour plus de crédibilité, Jean de Salisbury eut recours au genre littéraire du « miroir des princes », un recueil de conseils éthiques à destination du monarque. Il étaya ses idées en se réclamant des auteurs classiques latins et des doctrines des pères de l'Église. Avec un pseudo-Plutarque (il n'avait pas hésité à inventer un faux texte de Plutarque pour faire passer ses idées) ou saint Augustin comme sources, et César et les empereurs romains comme références, il émanait de l'ouvrage un classicisme confus, comme on a pu parfois en faire la critique. Jean de Salisbury était un théocrate absolu,

PLACE DU CHÂTEAU DE BRUNSWICK.

Au XII^e siècle, Henri le Lion, puissant prince allemand, fit de Brunswick sa capitale. Il fit ériger un lion en bronze, son symbole héraldique, dans la cour du château de Dankwarderode. Ci-dessus, le château reconstruit, avec une copie du lion. Sur la droite, vue d'une partie de la croisée du transept de la cathédrale fondée par Henri, où il est enterré aux côtés de son épouse, Mathilde.

Pierres runiques, christianisme viking et druides en quête du Graal

Les Celtes de Scandinavie firent de l'écriture un art graphique, littéraire et rituel. Les Vikings introduisirent le paganisme dans leurs pierres taillées et mêlèrent la mythologie chrétienne aux fables animistes. Le passage de la calligraphie runique à l'art sculptural commença par l'art lapidaire des Celtes du IV^e siècle. La majorité des pierres runiques non funéraires datent toutefois des temps vikings et sont donc postérieures au VII^e siècle.

Les pierres runiques furent taillées jusqu'au XII^e siècle. L'une des premières est un monument funéraire commandé par le roi Harald I^{er}, qui conquiert le Danemark et la Norvège et évangélisa les Danois. La moitié des pierres suédoises

comportent de simples allusions au christianisme, mais ailleurs elles sont en majorité chrétiennes. Le style runique

lapidaire se diffusa uniquement au sein de la société viking, en particulier dans les tribus s'adonnant à la piraterie et au pillage, qui rapportaient de leurs expéditions en Syrie, en mer Cantabrique ou dans les îles Britanniques des butins importants et de nouvelles sources d'inspiration. Les Celtes de Grande-Bretagne, en revanche, convertirent leurs elfes et leurs sylphides en saints et en anges, et firent du druide Merlin – fils du démon – l'un des instigateurs de la Table ronde, dont les chevaliers partirent en quête du Graal. Illustration : pierre runique de l'église suédoise de Sjonhems.



allant jusqu'à écrire que « le prince est le serviteur du prêtre et lui est inférieur ». Lorsque le conflit éclata entre le roi d'Angleterre et Thomas Becket, l'auteur devint l'éminence grise du chancelier. C'est précisément l'une des raisons qui poussa Jean de Salisbury à partir en exil en 1164, après avoir été banni par le roi Henri II. Il ne regagna l'Angleterre qu'en 1170 et fit son retour aux côtés de Thomas Becket, pour peu de temps cependant, car l'assassinat de son protecteur allait l'obliger à s'exiler définitivement. Jean de Salisbury termina ainsi sa vie en tant qu'évêque de Chartres, et rédigea une biographie de son protecteur et ami, Thomas Becket.

Les frontières de l'Europe

Au XII^e siècle, le lent processus de consolidation de l'État dynastique se propagea peu à peu jusqu'aux frontières de l'Europe. À l'ouest, la politique agressive d'Henri II Plantagenêt au pays de Galles et en Irlande provoqua de graves troubles dans ces contrées aux racines celtes très fortes.

Les traditions littéraires, orales et écrites liaient ces deux territoires d'une manière qui n'avait rien à voir avec ce que proposait le roi d'Angleterre. De même, dans le nord de la Grande-Bretagne, la pression anglaise sur les frontières de l'Écosse provoqua un contentieux qui dura plusieurs siècles. En Scandinavie, après le démembrement des empires thalassocratiques forgés au siècle précédent – dont le plus important avait été celui de Canut le Grand, mort en 1035 – c'était la crise permanente, comme en atteste la *Chronique* rédigée par Adam de Brême.

Durant les années 1130, le Danemark obtint grâce à l'indépendance ecclésiastique une position importante dans le monde chrétien. La société nobiliaire se transforma alors et adopta les normes européennes, notamment en matière d'usage des armes. Ainsi, le 4 juillet 1134, dans la baie de Fotevik, en Scanie, un corps de cavalerie lourde parvint à mettre en déroute la garde royale de tradition viking, la *hirdh*, ce qui provoqua une crise qui allait revêtir une importance majeure dans la région. La conséquence en fut la consolidation d'une dynastie, qui allait connaître son apogée sous Valdemar I^{er} le Grand, fils de Canut Lavard.

La situation en Norvège était moins claire, car les traditions vikings y étaient davantage ancrées. La création d'un État dynastique basé sur la religion chrétienne provoqua une véritable guerre civile. Les opposants étaient des propriétaires terriens qui se terraient dans les forêts où ils vivaient de rapines : ce furent les fameux *birkebeiner*, les « hommes aux jambes en écorce de bouleau », en référence à leur équipement sommaire. Autour du roi, les fonctionnaires royaux et les scaldes, auteurs de sagas royales, jouèrent un rôle important dans le développement de la culture courtoise et la magnification de la figure du roi, garant de l'État face aux traditions vikings.

Dans le cas de la Suède, la christianisation fut encore plus difficile. Les inscriptions runiques perdurèrent jusqu'au milieu du XII^e siècle. Le changement le plus important fut provoqué par l'interruption des relations avec le monde musulman via la Russie des Varègues. La rupture fut provoquée conjointement par l'avancée turque dans la région, par l'évolution des principautés russes et par la pénétration du christianisme en Suède. En 1153, lors du synode de Linköping, le légat pontifical, futur Adrien IV, jeta les bases d'une Église suédoise proche des Églises occidentales.

Dans le monde slave, la situation sur toute la frontière orientale était plus complexe encore, en raison notamment des affrontements constants entre Wendes, Prussiens, Lituaniens, Allemands, Russes et Polonais de la dynastie des Piast. Cette confusion s'aggrava davantage avec la politique



d'expansion d'Henri le Lion, concrétisée par la fondation de Lübeck. Cette ville devint le centre de la coordination de l'ensemble du commerce hanséatique, de la Baltique jusqu'aux Grands Lacs, et le pivot du soutien logistique aux attaques de la cavalerie lancées contre les territoires slaves. Chez les Tchèques, le renforcement d'un État dynastique, fondé sur la famille Premyslides, put être réalisé par l'intégration de la Bohême au Saint Empire et par sa séparation politique de la Moravie. Le duc ou roi de Bohême participait aux Diètes impériales de même qu'il prenait part aux élections du roi des Romains ; à partir de 1144, il devint grand échanson impérial à titre héréditaire. C'est à cette époque que surgit l'influente figure de Cosmas, doyen de la cathédrale de Prague et auteur d'une *Chronique des Bohémiens* qui lui valut le surnom de l'« Hérodote tchèque ».

La Croatie connut un destin plus sombre, car son indépendance ne fut qu'éphémère. Après que Dmitar Zvonimir eut réussi à se défaire de la souveraineté de l'Empire byzantin pour passer sous celle du pape, le royaume croate fut rapidement

annexé. C'est ainsi qu'au début du XII^e siècle, Coloman, le souverain hongrois, fut couronné roi de Croatie et de Dalmatie. Bien qu'ayant le statut de royaumes autonomes, ces deux territoires restèrent rattachés pendant huit siècles à la Couronne hongroise. Au XII^e siècle, les rois hongrois parvinrent à établir un équilibre politique, luttant intelligemment entre le Saint Empire, la papauté et Byzance. Ils étendirent leur influence en Transylvanie et jusqu'en Serbie. L'État ne parvint toutefois pas à s'établir fermement, en raison du pouvoir croissant de la noblesse territoriale.

La péninsule Ibérique

À la frontière sud-ouest de l'Europe, dans la péninsule Ibérique, la situation fut modifiée par l'arrivée des Almohades. Cette dynastie musulmane d'origine berbère était venue du Haut-Atlas. Établie dans la vallée du Guadalquivir, elle fit de Séville la capitale d'un empire qui contrôlait d'importantes ressources stratégiques, telles que l'or, la laine mérinos ainsi que le poisson des sites de pêche subsahariens.

L'EXPANSION DES CONQUÉRANTS.

La construction du château de Trim, dans le comté irlandais de Meath, débuta au XII^e siècle sur ordre d'Hugues de Lacy, un noble normand qui devint l'un des principaux seigneurs du nord de l'Angleterre. C'est à lui que le roi Henri II confia la tâche de contrôler le territoire d'Irlande, récemment conquis.



ISAIAH
PER
STATA
DIC
DNSE
TATA
DICANI
POPULO

DANIEL
U
F
R
NO
X
II

ISAIAH
PER
STATA
DIC
DNSE
TATA
DICANI
POPULO



Le chemin de Saint-Jacques et les pèlerins médiévaux

Le culte de l'apôtre saint Jacques est né entre les IX^e et X^e siècles, bien que la légende de son apostolat en Galice fût apparue pour la première fois dans les *Commentaires de l'Apocalypse* de Beatus de Liébana à la fin du VIII^e siècle.

L'église de pèlerinage auprès des reliques du saint, qui d'après la tradition seraient arrivées dans la péninsule par des moyens miraculeux, fut bâtie entre les IX^e et XII^e siècles, et remodelée par la suite à diverses occasions. Pour atteindre les reliques, les pèlerins de toute l'Europe n'avaient qu'à lever les yeux vers le ciel et suivre la direction indiquée par la Voie lactée. À chaque étape du voyage, ils avaient à leur disposition des hospices, des chapelles et des relais tenus par des confréries qui émergèrent partout sur le continent. Illustration : tombe de l'apôtre sous l'autel principal de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle.



LE PORCHE DE LA GLOIRE (pp. 74-75).

Il a été réalisé par Maître Mateo entre 1168 et 1188, sur la façade occidentale de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle. Jacques le Majeur, saint patron du sanctuaire, est visible à droite, assis sur le meneau. À gauche, les prophètes Jérémie, Daniel, Isaïe et Moïse.

Les « cinq royaumes » péninsulaires (Portugal, León, Castille, Navarre et Aragon) encouragèrent la guerre contre l'Empire almohade et scellèrent le devenir de leurs relations. L'objectif central de leurs rois chrétiens consistait en la conquête de Cuenca, une ville fortifiée hautement stratégique, détenue jusqu'alors par les musulmans. Le roi Alphonse VIII de Castille s'illustra particulièrement au cours de cette opération, notamment grâce au soutien que lui apporta son cousin Alphonse II d'Aragon. Couronnée de succès, cette campagne fut considérée comme une grande victoire de la chrétienté sur les incroyants. Elle devint d'autant plus célèbre en Europe qu'Alphonse VIII était l'époux d'Aliénor d'Angleterre, la fille des puissants souverains Henri II Plantagenêt et Aliénor d'Aquitaine.

La conquête et l'occupation de la vallée du Guadiana – un fleuve de la partie sud de la péninsule qui se jette dans la baie de Cadix – par les troupes castillanes furent favorisées par la fondation de nouveaux ordres militaires espagnols : l'ordre de Saint-Jacques et l'ordre de Calatrava.

Avec leur soutien, le roi d'Aragon parvint à avancer en direction de l'Èbre inférieur et de la région d'Alfambra pour préparer la conquête à venir de la partie est de la péninsule.

La nouvelle frontière ainsi établie modifia le territoire et attira les populations de l'intérieur de la Castille et d'Aragon. Elles « exportèrent » dès lors leur croissance démographique vers ces nouvelles terres récemment conquises. Elles implantèrent par la même occasion le régime du « conseil ouvert » et d'autres particularités qui contrastaient avec l'organisation de grandes seigneuries par les ordres militaires. En conséquence, le conflit entre les villages libres, les conseils et les grands maîtres des ordres fut permanent dans l'histoire de ces territoires. Il inspira au fil du temps de remarquables œuvres littéraires du Siècle d'or espagnol.

La guerre livrée à la frontière permit de réactiver de vieux mythes littéraires relatifs à des héros qui s'étaient illustrés des siècles auparavant dans une situation semblable, par exemple dans le mythique XI^e siècle, lorsque la Castille



❶ **LA VIA TURONENSIS.** Elle traverse Paris et Tours, mais ses premières étapes se trouvent dans le Nord : Picardie, Ponthieu, Flandre, Hainaut, Pays-Bas. Elle s'étend sur 1 460 kilomètres, et est également empruntée par les pèlerins allemands.

❷ **LA VIA LEMOVICENSIS.** Elle doit son nom au fait qu'elle traverse la ville de Limoges. Elle est également appelée « voie de Vézelay » car le point de rencontre des pèlerins se trouve dans l'abbaye de Marie-Madeleine à Vézelay. Elle mène à Ostabat (Aquitaine), via Bourges et Châteauroux.

❸ **LA VIA PODIENSIS.** D'une longueur de 1 530 kilomètres, elle doit son nom au Puy-en-Velay. L'un de ses itinéraires d'origine est la via Gebennensis, qui commence à Genève. Aujourd'hui, elle est plus communément appelée « voie du Puy ». Les divers itinéraires se rejoignent à Ostabat, dans les Pyrénées.

❹ **LA VIA TOLOSANA.** Elle doit son nom à Toulouse, mais est également appelée « via Arletanensis » car l'un de ses points de rencontre et de départ se trouve à Arles. Les premières étapes, en amont, se trouvent à Montgenèvre (Alpes du Sud) et Menton (Alpes maritimes).

❺ **LE CHEMIN EN ESPAGNE.** Les itinéraires les plus prisés sont les chemins de Gérone, d'Aragon, du Nord, par Irún-Ribadeo ; le chemin de la Plata, par Cadix-Mérida-Zamora ; celui du Levant par Valence-Zamora-Orense ; et le chemin mozarabe, par Grenade-Mérida-Astorga.

s'étendait au-delà de la vallée du Duro jusqu'à la vallée du Tage. Alors que l'histoire semblait se répéter, avec le passage de la vallée du Guadiana à celle du Guadalquivir, il semblait plus qu'opportun de renouer avec la politique des rois, fermement soutenue par d'influents personnalités, tel l'évêque d'Osma et archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada.

Ainsi, l'expédition du roi Alphonse VIII dans la puissante enclave du château d'Alarcón et les batailles rangées qui mirent fin à la présence almohade dans la péninsule Ibérique donnèrent naissance en littérature au *Cantar de mio Cid*, récit poétique anonyme de la vie du Cid, Rodrigo Díaz de Vivar, un héros du XI^e siècle. Cette œuvre majeure des prémices de la littérature castillane est contemporaine de Gonzalo de Berceo et des poètes de la *cuaderna vía* (un type très codé de versification où la strophe doit comporter quatre vers en alexandrins). Le *Cantar* relatait les péripéties d'un *infanzón* castillan contraint d'abandonner sa terre d'origine pour tenter sa chance dans la guerre de frontière. Cette histoire qui reflétait

parfaitement les préoccupations de la société médiévale illustre à merveille ce que vécurent les centaines de chevaliers qui suivirent le roi Alphonse VIII dans sa marche vers le sud.

La dimension éminemment théâtrale des événements racontés dans cette œuvre romancée convenait parfaitement à une société en conflit moral permanent avec les peuples qu'elle conquérait. Ainsi, l'invention des noces des filles du Cid et l'outrage ultérieur par les infants de Carrión dévoile bien la nature d'un désaccord qui imprégnait progressivement la société castillane à mesure qu'elle se rendait maîtresse de nouveaux territoires. Ce conflit opposait une vieille noblesse de haut rang, privilégiée hiérarchiquement mais désargentée, à une noblesse nouvelle, proche des idéaux de la société des conseils, peu privilégiée dans la société mais jouissant d'abondants revenus issus des campagnes militaires. La lutte morale entre ces deux types de noblesse antinomiques se révéla une caractéristique permanente de l'histoire de la Couronne de Castille au cours des siècles qui suivirent. ■



L'éclosion de l'art roman

Le roman fut le premier grand style artistique de la chrétienté ; en architecture, il donna naissance à des ensembles monumentaux, et il s'imposa dans les arts visuels à travers toute l'Europe.

Entre la Première et la Seconde Guerre mondiale, on commença à s'intéresser à un art antérieur au gothique, que les spécialistes baptisèrent « roman ». Au fil des années, on découvrit sous les murs repeints de nombreuses églises, derrière le crépi gothique, baroque ou néoclassique, des fresques murales et des chapiteaux qui s'accordaient mieux avec une architecture en pierre caractérisée par des voûtes en berceau ou des voûtes d'arêtes, des arcs en plein cintre, des murs épais, des fenêtres étroites, de solides contreforts et des absides semi-circulaires.

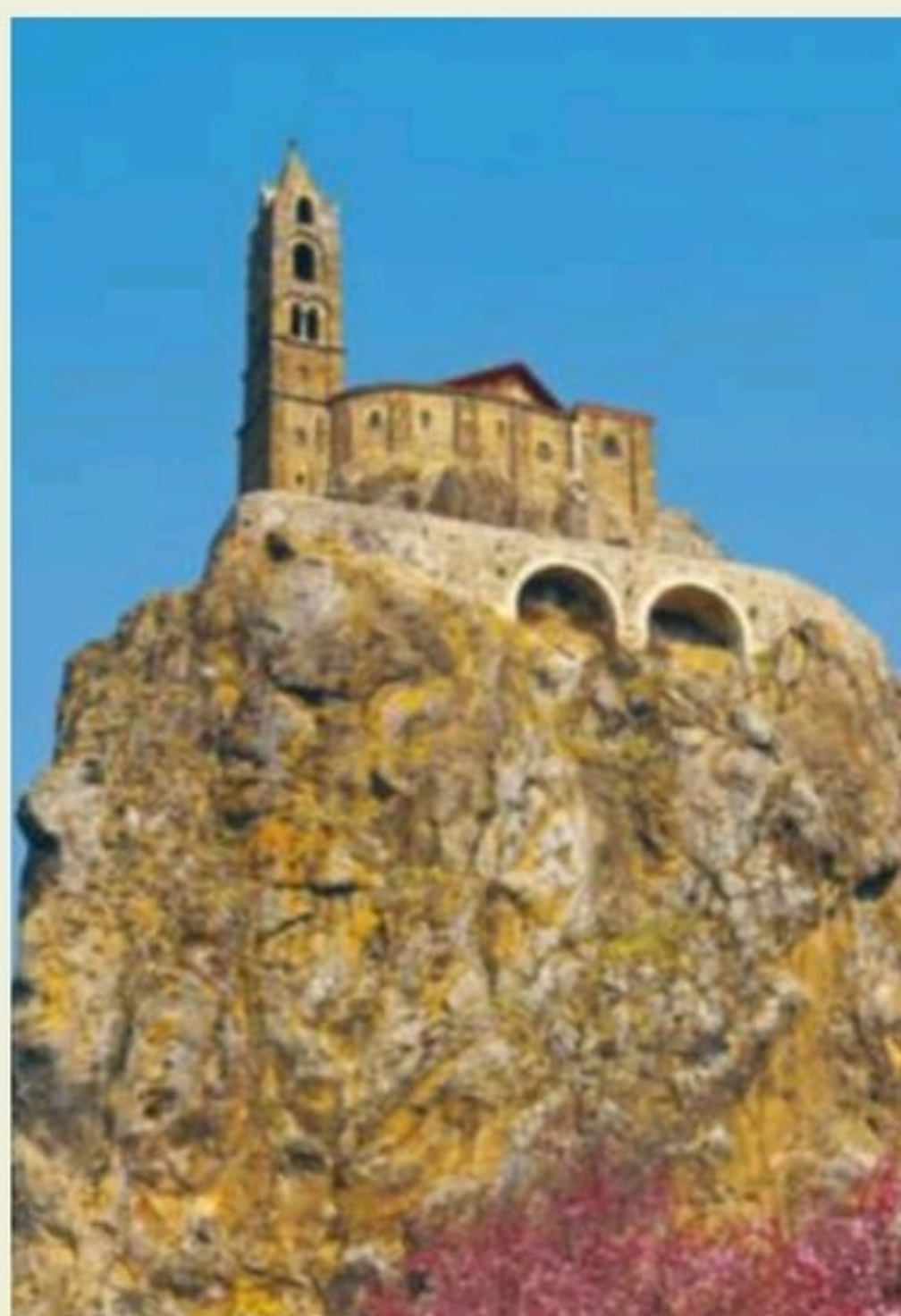
Voûtes, arcs et nefs

Parmi tous les éléments qui caractérisent l'architecture romane, c'est sans doute la voûte – probablement la réussite majeure de l'architecture médiévale – qui attira le plus l'attention des chercheurs. Le principe de l'arc permettait de couvrir un espace bien plus large qu'un simple toit ou une architrave en bois. Dès lors, la nef put s'élargir et s'allonger de façon harmonieuse. Sa hauteur augmenta également pour respecter les proportions de l'ensemble. Cela permit d'élever le niveau à partir duquel les arcs s'élançaient des murs vers la voûte, qui acquit encore davantage d'élégance lorsque les arcs maçonnés furent croisés avec les arêtes.

La nef centrale était plus haute que les nefs latérales. Le toit de la nef latérale, soutenu par son mur extérieur, servait lui-même d'appui à la voûte de la nef centrale. Lorsque la nef latérale était voûtée, ses arcs en nervure faisaient porter la moitié de son poids vers l'intérieur, compensant la poussée extérieure que la voûte centrale exerçait sur les points les plus faibles de la nef. Les nefs latérales comportaient

PANTOCRATOR DE TAÜLL.

Cette représentation du Tout-Puissant était la plus courante à l'époque romane (MNAC, Barcelone).



Des ermitages loin du monde

Au XII^e siècle, les communautés de solitaires proliférèrent. Indépendants des institutions, ces hommes avaient soif d'un dialogue en tête à tête avec Dieu. Ils cherchaient à imiter le Christ, qui vécut dans la nature, souffrit de la faim et lutta contre Satan dans le désert. Ce renouveau d'une vie retirée, consacrée à la prière solitaire, allait déboucher au début du siècle suivant sur le mouvement des ordres mendiants, franciscains et dominicains. Il favorisa l'éclosion d'une architecture rurale très modeste, caractérisée par la petite taille des églises, pourvues d'une seule nef à abside semi-circulaire et d'une décoration dépouillée, très souvent situées dans des lieux difficiles d'accès. La majorité des églises de ce type furent bâties aux XII^e et XIII^e siècles, mais certaines datent du XIV^e. Illustration : l'église de Saint-Michel d'Aiguilhe, près du Puy-en-Velay, en Auvergne. Elle fut construite au XIV^e siècle sur une formation volcanique de 85 mètres de haut, à laquelle on accède par un escalier de 268 marches taillées dans la roche.

généralement deux ou trois étages. L'étage supérieur était pourvu d'une galerie. Le deuxième s'ornait d'un triforium, ainsi appelé parce que les espaces arqués donnant sur la nef centrale étaient généralement divisés par deux colonnes, ce qui créait un effet de triple porte.

Cette constatation faite par les spécialistes entraîna de fait un bouleversement culturel. L'appréciation de cette période, connue jusqu'alors par des milliers de documents et de sources écrites, changea du tout au tout. La connaissance de son art permettait de comprendre la valeur du sacré, comme l'exprima Rudolf Otto. La comparaison avec d'autres styles artistiques qui répondaient à la même intensité culturelle ne tarda pas à apparaître. Elle donna naissance à l'interprétation des « voix du silence » d'André Malraux, un point de vue qui ne faisait pas l'unanimité mais qui marqua tournant dans l'approche de l'art roman.

Géographie du roman

Entre les IX^e et XIII^e siècles, des églises, des abbayes et des cathédrales de style roman furent édifiées en Europe. Simples mais robustes, elles reposaient sur l'équilibre de leurs masses tectoniques. On peut les admirer encore aujourd'hui, même dans les vallées les plus reculées, en Bavière, dans le Tyrol, le nord de l'Italie ou encore les Pyrénées. Dans certains cas, ces églises furent érigées sur des terrains cédés par les seigneurs, qui gardaient de ce fait un contrôle sur le site. Elles bénéficiaient parfois du soutien des communautés monastiques, comme Cluny en France et en Espagne ou Hirsau en Allemagne. Certaines devinrent même des lieux de pèlerinage.

Vers l'an mille, certains traits caractéristiques liés à la situation géographique de ces églises répondirent à l'essor du sentiment « national » qu'accompagnait le développement des langues vulgaires. Ainsi, l'église Saint-Michel de Hildesheim

Éléments constitutifs de l'architecture romane

Le style roman, très courant le long du chemin de Saint-Jacques, était une synthèse historique de l'héritage romain et d'autres courants du haut Moyen Âge. En architecture, il était caractérisé par l'emploi de l'arc en plein cintre, inscrit dans un demi-cercle, de la voûte en demi-berceau – formée par le déplacement longitudinal de ce même cercle – et par une décoration extérieure à base de bandes lombardes, c'est-à-dire de moulures verticales reliées à leur sommet par une frise d'arcatures aveugles en plein cintre. Illustrations : à droite, l'église Saint-Martin-de-Tours, à Frómista, en Castille-et-León ; ci-dessous, vue de l'intérieur de la l'église abbatiale de Sainte-Foy de Conques, en France.



est de type allemand bas-saxon, tandis que le chœur de Saint-Martin-de-Tours correspond à une forme habituelle en France. De fait, il existe trois pôles d'art roman : le cercle culturel nordique, auquel appartiennent l'Allemagne, le nord de la France, la Normandie, la Flandre et l'Angleterre ; le cercle soumis à l'influence de la Bourgogne et du monastère de Cluny, et le cercle méditerranéen.

La spécificité allemande

En Allemagne, l'influence du monastère de Hirsau fut aussi considérable que celle de Cluny de l'autre côté du Rhin. Cette empreinte est visible en Bavière, en Westphalie, en Basse-Saxe, dans les régions du bas et du haut Rhin, en Alsace et en Autriche. Toutefois, on trouve aussi des églises romanes de tradition autochtone. En Basse-Saxe, par exemple, l'influence de l'art ottonien sur l'architecture des églises Saint-Gothard de Hildesheim

et Notre-Dame de Halberstadt, et des cathédrales de Lübeck et de Hildesheim est certes indubitable. En Westphalie, en revanche, les églises sont davantage ancrées dans la tradition locale (chapelle Saint-Barthélemy de Paderborn ou église Saint-Patrocle de Soest).

Le double chœur, la double chapelle, et la double croisée du transept constituent les caractéristiques principales de l'architecture romane allemande. Une grande importance est donnée à la partie ouest de l'église, marquant l'intention d'établir un chœur occidental à une ou plusieurs tours, face à la partie orientale réservée au clergé. Cet élément, qui puise ses racines dans l'art carolingien, est le poste de commandement de l'archange saint Michel : c'est en effet de l'ouest que venait la menace des démons, et c'est à l'ouest que se trouvait le siège symbolique de l'empereur, dont saint Michel est le plus grand protecteur. Il n'est donc pas

étonnant que les mouvements de réforme issus de Rome aient tenté de supprimer ce corps occidental, jugé archaïque par la doctrine grégorienne.

Ce conflit entraîna l'agrandissement des basiliques romanes en Allemagne, comme en témoignent celles de Spire, de Worms et de Mayence. La reconstruction de la cathédrale de Spire, au XII^e siècle, repose sur des fondations ottoniennes. On y trouve deux solides corps, l'un à l'est et l'autre à l'ouest, tandis que les tours qui surmontent la croisée du transept, les tourelles qui l'encadrent et les petites galeries entourant les chœurs dissolvent la pesanteur du bâtiment en un mouvement puissant.

La basilique de Spire fut construite sous les auspices des empereurs de la dynastie salienne, Conrad II, Henri III et Henri IV. Dans sa première phase, elle adopta une architecture pure, sans images, à l'opposé des cathédrales de



1 ARCS EN PLEIN CINTRE.
Les arcs surmontaient les portes, les fenêtres et les portiques. Ils étaient en pierre non taillée, en brique ou en adobe.

2 CONTREFORTS.
Ces constructions très solides étaient accolées aux murs du bâtiment pour le soutenir latéralement et compenser la poussée des arcs et des voûtes.

3 CORPS CYLINDRIQUES.
Les tours romanes ont un plan polygonal. Les corps cylindriques constituent des motifs ornementaux utilisés sur les murs, les façades et les tympan.

4 COUPOLES OCTOGONALES. La coupole éclaire la nef ; elle n'est pas cylindrique mais possède une forme de prisme polygonal, généralement à huit faces.

5 VOÛTE EN DEMI-BERCEAU. La couverture surmonte une voûte en demi-berceau et comporte huit pans qui forment des angles dièdres au niveau du toit.

6 PLAN EN CROIX LATINE.
Dans la branche verticale de la croix, le narthex, l'autel principal et l'abside sont alignés. Le transept (branche horizontale) est 25 % plus court.

Worms et de Mayence, où les représentations d'animaux furent enrichies jusqu'en 1200 par un superbe ensemble sculptural de figures humaines : Daniel face aux lions, Samson terrassant deux lions, ou un personnage malveillant englouti par un fauve. Cette conception de l'art roman se diffusa dans tous les territoires soumis à l'influence impériale : dans la crypte de Freising, on peut voir le combat entre Odin et le loup Fenris, tandis qu'à Saint-Jacques de Ratisbonne, les sculptures représentent une lutte cosmique, à l'image de celles qui président les cathédrales Saint-Étienne de Vienne, de Schönggrabern et de Zurich.

La synthèse normande

Le style germanique se diffusa aussi dans le nord de la France. Si l'Île-de-France le rejeta, la Normandie l'adopta ouvertement et le mêla à sa propre architecture, opérant ainsi une synthèse que l'abbaye de

Jumièges illustre à merveille. À Caen, c'est Guillaume le Conquérant en personne qui versa les fonds nécessaires à la construction de l'église Saint-Étienne, également appelée « abbaye aux Hommes » ; son épouse, Mathilde de Flandre, suivit son exemple et soutint la construction de l'église abbatiale de la Trinité, nommée « abbaye aux Dames ». Ce style arriva ensuite en Flandre, où fut érigée la magnifique cathédrale Notre-Dame de Tournai.

L'art roman en Angleterre

Le style roman normand pénétra en terre anglaise après la bataille d'Hastings. Il s'agissait d'une variation du modèle continental, et les arcs en plein cintre prédominaient, soutenus par d'épais piédroits. Les murs étaient imposants, malgré des couvertures généralement en bois. Lorsque la voûte était en pierre, les murs avaient une épaisseur totale comprise entre 2,5 et 3 mètres. Les statues extérieures restaient

rare, probablement en raison du climat, et, dans un premier temps, les chapiteaux des colonnes n'étaient que grossièrement sculptés. En dépit de son importance historique, il reste peu de vestiges de cet art roman normand en Angleterre. Au XIII^e siècle, le passage à l'architecture gothique permit une augmentation du volume des arcs et des voûtes de la majorité des cathédrales, qui conservèrent uniquement la forme romane de la base.

En 1067, un incendie détruisit la vieille cathédrale de Canterbury. Lanfranc la reconstruisit sur le modèle de l'abbaye aux Hommes de Caen, mais il n'en reste aucune trace, à part les pierres de l'endroit où fut assassiné Thomas Becket en 1170. La cathédrale d'York, érigée en 1075 d'après le plan normand, disparut en 1291 sous un bâtiment gothique, tandis que la cathédrale de Lincoln fut détruite par un tremblement de terre en 1185 et reconstruite dans le style gothique. À Winchester, de



Sculpture et décoration

La sculpture romane mêle une vision béatifique de l'au-delà à un royaume des monstres et de la terreur. Elle s'inspire de représentations celtes, germaniques, coptes, arméniennes, syriennes. Le lion de Brunswick est la figure la plus populaire du roman allemand, non seulement parce qu'il met en valeur Henri de Saxe, l'adversaire de Frédéric I^{er} Barberousse, mais aussi parce qu'il réalise la synthèse avec une culture attachée aux traditions des peuples barbares. C'est encore la tradition qui alimente la persistance des motifs géométriques et des nœuds, et les colonnes à nœuds sont très présentes dans les églises. Le pilier central du portail de l'abbaye Sainte-Marie de Souillac, dans le Quercy, est l'une des manifestations les plus abouties de la sculpture romane. L'ensemble est une véritable expression de la foi. Sur le tympan du porche, le Christ pantocrator, l'une des formes du Christ en gloire, dont le pouvoir repose sur le Jugement dernier, est entouré des symboles évangéliques. La même sensation émane des fresques de l'abbatiale de Saint-Savin-sur-Gartempe, représentant par exemple l'Apocalypse, ou encore de la figure du Christ en majesté qui se dresse sur son trône, dans le chœur de l'église Saint-Gilles de Montoire ou dans l'abside de Sant Climent de Taüll. La période romane correspond aussi à l'éclosion du culte de la Vierge, dont il existe de nombreuses représentations sous la forme d'une Vierge de sagesse, d'une Vierge à l'Enfant ou d'une Vierge en majesté. La violence est également très présente dans la sculpture, avec des scènes de martyres de saints et des visions apocalyptiques du Jugement dernier. Illustration : détail de la décoration du portail de l'abbaye de Souillac, l'un des plus beaux témoignages de l'imaginaire roman.

nos jours, on peut encore admirer les nefs transversales et la crypte de la cathédrale romane normande de la fin du XII^e siècle, construite par l'évêque Walkelin pour recevoir les pèlerins qui se rendaient sur la tombe de saint Swithun, un évêque du XII^e siècle. La seule église d'Angleterre qui conserve ce style est la cathédrale de Durham, la plus importante construction romane normande d'Europe, bâtie tout au long du XII^e siècle. Sa haute nef, pourvue d'une série d'arcs en plein cintre qui reposent sur de solides chapiteaux non façonnés, introduisit deux innovations majeures : les arêtes étaient nervurées, ce qui contribuait à canaliser les poussées, et les arcs transversaux étaient en ogive, alors que les diagonales étaient en plein cintre. En 1175, l'évêque Pudsey ajouta à l'extrémité ouest de la cathédrale une avant-nef, ou narthex, avec des arcs en plein cintre et des colonnes élancées : elle reçut le nom de galilée (du latin *galilaea*, cour intérieure ou cloître).

L'école de Bourgogne

Le territoire sous l'influence de l'école de Bourgogne et de l'abbaye de Cluny était représenté par Langres, Autun et Vézelay. C'est dans cette dernière église, devenue un grand centre de pèlerinage, que Bernard de Clairvaux réunit le roi de France, Louis VII, et celui d'Allemagne, Conrad III, pour appeler à la deuxième croisade. Toutefois, la structure la plus représentative de cette période est sans conteste Cluny III. Ce nom renvoie à la troisième étape de la construction de la grande église mère des clunisiens, consacrée en 1130 et dont la nef occidentale fut achevée en 1120. Cette immense église entourée d'une couronne de chapelles fut détruite durant la Révolution.

Les bâtisseurs de ces églises monastiques romanes les considéraient comme de gigantesques reliquaires, ouverts aux pèlerins et à la liturgie des nombreux moines. Elles se caractérisent par la présence de trois ou cinq nefs (voire davantage), des croisées de transept en nombre variable, des tours qui surmontent toutes les croisées des nefs, et des porches richement ornés de sculptures présentant aux pèlerins les horreurs du Jugement dernier et la béatitude des élus. Ce modèle rencontra un vif succès dans le sud, où les murs des églises



avaient jusque-là l'aspect de simples parois creusées dans la roche. On peut citer les puissantes églises à coupes d'Aquitaine, à Cahors ou Angoulême, les fiers sanctuaires poitevins de type halle, comme Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, les églises à grands porches sur les chemins de pèlerinage, comme Saint-Sernin à Toulouse, Sainte-Foy de Conques, Saint-Pierre de Moissac, mais aussi et surtout la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, dont le porche de la Gloire présente les sculptures romanes reconnues comme les plus belles d'Europe.

Le cercle méditerranéen

Dans le monde méditerranéen – Italie, sud de la France et nord-ouest de l'Espagne –, les formes romanes furent adoptées sans arrière-pensée, comme l'illustrent les splendides portails de Saint-Trophime d'Arles ou de Saint-Gilles-du-Gard. Ailleurs, de belles petites

églises évoquent parfois des temples anciens, telle la chapelle Saint-Gabriel, près de Tarascon, qui se dresse sur la terre ocre, entre vignes et oliviers. La simplicité classique des églises provençales s'observe également dans la basilique San Miniato de Florence, l'un des joyaux du roman du XII^e siècle.

En Italie, l'art roman atteignit son apogée vers l'an 1152, lorsque le maître Deustesalvet fut chargé d'ériger un baptistère sur une place faisant face à la cathédrale de Pise bâtie un demi-siècle auparavant. Il le dota d'un plan circulaire, le revêtit de marbre, l'orna d'une arcature aveugle, l'entoura de colonnades et le coiffa d'une coupole qui aurait pu être parfaite sans son couronnement conique. En 1172, Bonanno Pisano et Guillaume d'Innsbruck bâtirent un clocher derrière la cathédrale, la célèbre tour de Pise. Il reproduisait le style de la façade de la cathédrale, avec une

CLOÎTRES ROMANS. Le jardin arboré, qui comportait souvent un potager, symbolisait l'Éden. Les cloîtres étaient d'ordinaire pourvus d'une fontaine, au centre, et étaient entourés d'une galerie d'arcades. La décoration des chapiteaux et des arcs était réalisée par les meilleurs sculpteurs de leur époque. Ci-dessus, cloître de la cathédrale d'Aix-en-Provence.

série d'arcades romanes superposées et des cloches au huitième étage. Mais la tour commença à pencher après la construction de trois étages sur des fondations peu profondes. Les architectes essayèrent de compenser ce défaut en inclinant les derniers étages vers le nord, mais la déviation ne put être corrigée.

Ce bref panorama illustre comment l'art roman domina l'Europe, de l'Italie à la Norvège, pendant plus de trois siècles. Par-delà les caractéristiques propres à chaque région, il constitua le premier style international européen.



**DU PAYS CATHARE
À LA RUSSIE.**

Le premier château de Castelnaud-la-Chapelle fut détruit par Simon de Montfort pendant la croisade albigeoise. En page de droite, plaque décorée que Frédéric Barberousse offrit à Andreï Bogolioubski, prince de Vladimir-Souzdal (musée du Louvre, Paris).



LES LIMITES DE LA CHRÉTIENTÉ

La chrétienté latine atteint ses limites au cours de la période comprise entre l'accession au trône de France de Philippe II Auguste et la mort de l'empereur allemand Frédéric II. La conquête des territoires étrangers se confirme, en dépit des guerres intestines provoquées par la dissidence religieuse. Mais c'est également à cette époque qu'ont lieu les croisades malheureuses qui précipitèrent la fin de Byzance.

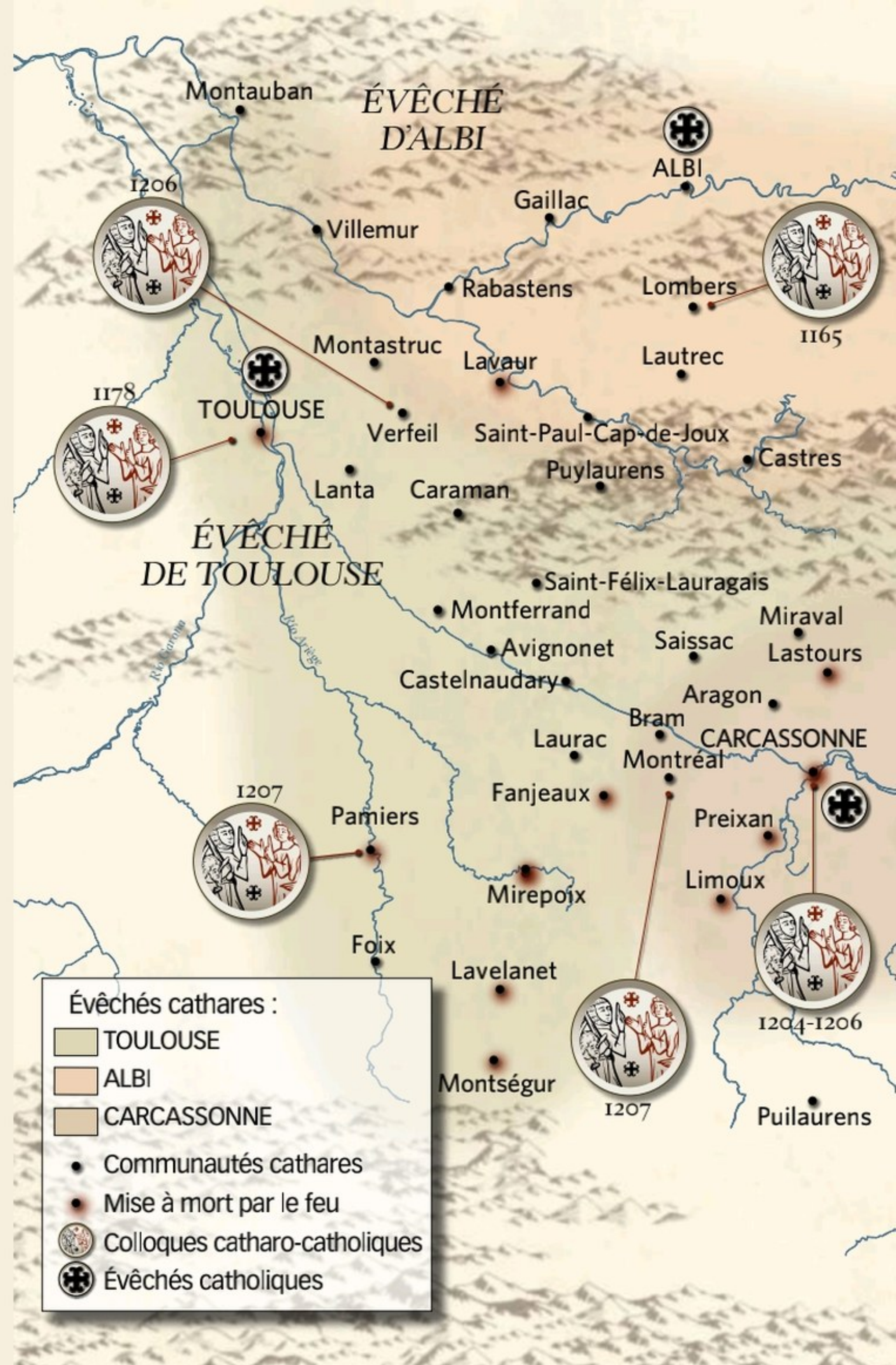
Au cours de la décennie 1180, la dissidence religieuse défia le pouvoir de l'Église. Le trait commun à tous ces mouvements protestataires était l'anticléricisme. Pour les dissidents, le clergé constituait le bras de l'autorité du pape et servait à imposer des dogmes inacceptables. Beaucoup cessèrent de fréquenter l'église et de s'acquitter des dîmes, cherchant de nouvelles manières de comprendre et de vivre le christianisme. Ce phénomène s'était déjà produit quelques décennies plus tôt avec les groupes des *humiliati*, en Lombardie, recrutés parmi les travailleurs des manufactures de drap et les apprentis tisserands.

C'est dans cette lignée que se situaient les vaudois. Leur nom provenait de leur chef de file, Valdès, un marchand de tissus lyonnais qui abandonna sa vie confortable et suivit les enseignements du Christ après avoir donné ses biens aux pauvres. Valdès prêchait ses idées dans les rues et les foyers. Dans un premier temps, sa doctrine reçut l'approbation du pape Alexandre III, sous réserve qu'il obtînt l'autorisation du clergé local avant de prêcher. Mais l'archevêque de Lyon, Jean Belles-mains, limita arbitrairement cette approbation. Pour avoir dénoncé ce fait, les vaudois furent condamnés lors du concile de Vérone de 1184. Malgré les persécutions, le mouvement se diffusa

Les croisades des seigneurs du Nord et de l'Église contre le pays cathare

Innocent III sonna l'alarme en 1199 avec sa bulle *Vergentis in Senium*, dans laquelle il assimilait l'hérésie cathare – qui prêchait l'existence distincte et antagonique du bien et du mal, de Dieu et du Diable – à un délit de lèse-majesté. La réponse à l'assassinat du légat pontifical Pierre de Castelnau, survenu en 1208, fut la croisade de 1209. Les puissants seigneurs du Nord lancèrent leurs armées à l'assaut de la noblesse et des paysans du Languedoc.

Le tocsin retentit dans toutes les cathédrales d'Italie, de France et du nord de la péninsule Ibérique, mais mobilisa surtout les comtes de Bar, de Nevers, de Champagne et de Blois, ainsi que le duc de Bourgogne, qui convoitaient les possessions du Sud. Simon de Montfort, de retour de la quatrième croisade, prit la tête de la campagne contre les cathares. En 1215, il fut investi comte de Toulouse par le quatrième concile du Latran, qui destitua séance tenante le comte légitime Raymond VI de Toulouse, taxé de « catharisme » ou de « dualisme ». Le seigneur occitan riposta en déclenchant une guerre de libération contre l'Église de Rome et la Couronne française. Il parvint à vaincre et à tuer Montfort en 1218. En 1226, c'est le roi Louis VIII de France qui lança la croisade royale, écrasa la noblesse occitane cathare et la chassa de l'administration et de l'Église. En 1233, le pape Grégoire IX instaura l'Inquisition avec la bulle *Ille humani generis*, dont le premier objectif était de détruire l'Église cathare, ou manichéenne. En 1244, après trente-six ans d'expéditions punitives, de mises à sac de villes cathares et de tortures des dissidents visant à leur faire admettre leur hérésie, la croisade prit fin suite à la capitulation de Montségur, l'un des derniers bastions albigeois, qui se conclut par l'exécution de deux cent dix hérétiques, brûlés vifs au pied de la forteresse soumise.



dans les Alpes, en Allemagne et dans d'autres pays. Il enseignait que la pauvreté constituait le seul mode de vie véritablement chrétien et que les saintes Écritures pouvaient être interprétées et prêchées par n'importe quel honnête homme. Les vaudois réalisèrent d'ailleurs quelques traductions de la Bible en langue commune.

Les cathares

Les cathares, ou albigeois, constituent un courant religieux gnostique plutôt qu'un mouvement hérétique. On peut certes trouver des parallèles entre leur doctrine et le manichéisme des bogomiles des Balkans, mais il n'en reste pas moins que ce mouvement répondait à des besoins profonds, ce qui facilita son expansion rapide. Le bon accueil réservé au message cathare ébranla les piliers de l'Europe médiévale qu'étaient l'Église catholique et la société féodale.

Au cours de la deuxième moitié du XIIe siècle, le mouvement cathare avait peu à peu gagné le Languedoc, la Rhénanie et la Flandre, ainsi que le nord et l'est de l'Italie. Les cathares proposaient

une nouvelle Église et un nouveau clergé. Ils ralliaient les foules par leurs puissants discours. La crispation de l'Église catholique vis-à-vis de ces dissidents était due au fait qu'ils sapèrent les bases les plus ancrées de son activité pastorale. Malgré certaines divergences entre cathares, tous s'accordaient sur la base fondamentale de leur doctrine : ils distinguaient deux mondes en perpétuel conflit, l'un matériel et terrestre, nuisible et créé par Satan, l'esprit du mal, et un monde spirituel, créé par Dieu, dont le royaume n'est pas de ce monde. Pour les cathares, les âmes humaines n'étaient rien d'autre que des esprits piégés dans une enveloppe corporelle, et ils niaient la croyance catholique en la résurrection des corps, ainsi que la valeur des sacrements. Le baptême était ainsi remplacé par l'imposition des mains. Leurs dogmes rigoristes engendrèrent un ascétisme radical. Ils rejetaient la consommation de viande et de tout produit issu des animaux (œufs, fromage, lait), et prônaient un végétarisme strict, mais leur méconnaissance de l'histoire naturelle leur faisait toutefois accepter la consommation



EXPULSION DES CATHARES. Miniature illustrant le siège de Carcassonne et la reddition de la ville à l'armée de Simon de Montfort en 1209, ^{xv}^e siècle (British Library, Londres).

de poisson. Le credo cathare, dans sa simplicité, condamnait l'attachement à la vie et aux serments, qu'il considérait comme blasphématoires.

Lors du concile de Vérone de 1184, le pape Lucius III condamna, entre autres, les hérétiques vaudois et cathares et prit des mesures coercitives pour les faire plier. Il n'hésita pas à avoir recours aux armes. C'est ainsi que débuta une période de persécutions pour motifs religieux, de « croisades » au sein même de la chrétienté latine.

L'hégémonie française

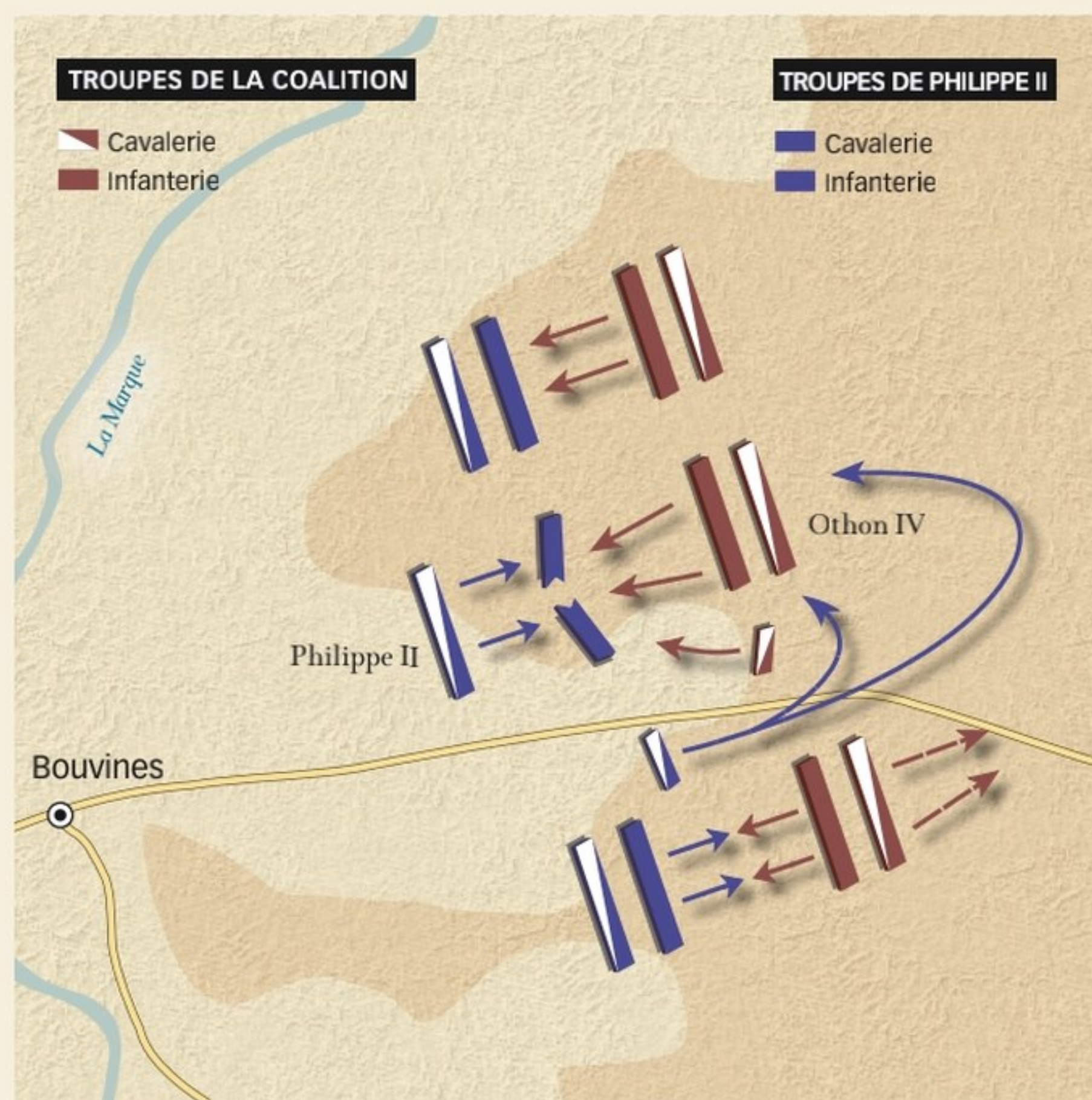
Le 1^{er} octobre 1179, le roi Louis VII, se sachant malade, fit couronner son fils Philippe dans la cathédrale de Reims. Presque un an plus tard, à la mort du roi, Philippe II Auguste (1180-1223) monta effectivement sur le trône. Ce souverain allait faire prendre à la France la tête des États européens. Il parvint à se faire appeler « roi de France » par la chancellerie, au lieu de l'appellation « roi des Français », et il consacra son règne essentiellement aux conquêtes, d'où son fréquent surnom de « Conquérant ». Quant à l'appellation

d'Auguste, elle lui fut donnée de façon laudative par son chroniqueur Rigord, qui était l'un des moines de la basilique de Saint-Denis.

L'héritage des Capétiens avait fait de Philippe II le seigneur des domaines royaux de Paris et d'Orléans, en vertu de la tradition carolingienne. Il insistait systématiquement sur ses droits et profitait de la moindre faiblesse de la noblesse ou de ses voisins pour accroître les domaines de la maison royale. Il parvint également à étendre ses innombrables possessions via d'habiles alliances matrimoniales. Dans un premier temps, il épousa Isabelle, fille du comte Baudouin de Hainaut et nièce de Philippe d'Alsace, comte de Flandre. La partie méridionale de la Flandre, l'Artois, constituait l'intéressante dot d'Isabelle. Peu de temps après, tirant parti d'un litige familial confus, il étendit la domination royale jusqu'à la Manche. C'est alors qu'eut lieu un événement capital : la Flandre et le Hainaut, unis à la maison de Champagne en 1191 sous Baudouin V, devinrent soudain de solides alliés du roi. Cette situation nouvelle permit à

La France face aux puissances européennes : la bataille de Bouvines

En 1214, les troupes de Philippe II, soutenues par Frédéric II de Hohenstaufen, affrontèrent à Bouvines, dans le nord de la France, une coalition composée de l'Angleterre, de la Flandre et de l'empereur Othon IV de Brunswick.



Le roi de France recula en direction de Lille, poursuivi par Othon, qui scinda son armée en trois : la colonne flamando-hollandaise, dirigée par le comte Ferrand de Flandre ; la colonne impériale, formée de chevaliers de Brunswick et de fantassins allemands et saxons ; et la colonne de Renaud de Dammartin, composée de mercenaires du Brabant et de soldats anglais du comte de Salisbury. Les deux divisions françaises se déployèrent en ligne,

mais les Allemands, trois fois plus nombreux, ne purent faire de même.

Lors du premier combat, le régiment bourguignon vainquit la colonne de Ferrand de Flandre. Au centre, la bataille battait son plein, mais à gauche, Salisbury céda ; l'aile droite française put s'immiscer dans la brèche, ce qui provoqua la débandade de l'armée d'Othon. Ce dernier parvint à s'enfuir, mais perdit la bataille. Illustration : miniature du ^{xv}^e siècle de la célèbre bataille de Bouvines (Bibliothèque nationale, Paris).



Philippe II Auguste d'affronter un puissant rival, Henri II d'Anjou, entretiens devenu depuis quelques années roi d'Angleterre.

Henri II était trop puissant et vivait trop loin pour reconnaître la supériorité nominale du roi sur ses fiefs continentaux. S'ils arrivèrent à un début d'accord, leur conflit perdura quand même tout au long de son règne. Philippe Auguste sut mettre à profit les brouilles au sein de l'ombrageuse famille d'Henri II pour creuser les dissensions. La première occasion se présenta en 1183, lorsque trois des fils d'Henri II – Henri le Jeune, Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine, et Geoffroy, duc de Bretagne – déclarèrent la guerre à leur père. À chaque fois que la maison d'Anjou entra en conflit au sujet d'une propriété, Philippe Auguste en profitait aussitôt. La meilleure occasion se présenta en novembre 1188, lors de la rencontre de Bonsmoulins entre Philippe Auguste et Henri II. C'est le moment que choisit Richard, le futur Cœur de Lion, pour rendre hommage au roi de France et devenir définitivement l'ennemi juré de son propre père. L'amitié affichée entre Richard et Philippe fut abondamment commentée par les chroniqueurs de l'époque. Finalement, l'invasion qu'ils dirigèrent ensemble dans le Maine amena Henri II à se rendre sans conditions. Il mourut le lendemain à Chinon, le 6 juillet 1189. La relation entre Philippe et Richard se dégrada par la suite, pendant la troisième croisade. Au moment où Philippe envisageait sérieusement de prendre le contrôle des fiefs angevins, Richard Cœur de Lion fut mortellement blessé par une flèche, le 6 avril 1199, alors qu'il était en train de mater une révolte du vicomte de Limoges.

La grande confrontation entre les Capétiens et les Plantagenêts pour l'hégémonie en Occident aboutit finalement à une bataille rangée qui mit un terme à douze années d'affrontements. Après la mort de Richard Cœur de Lion, Philippe Auguste se sentit suffisamment puissant pour limiter la présence angevine sur les terres françaises. Le successeur de Richard sur le trône d'Angleterre, le fils cadet d'Henri II et Aliénor d'Aquitaine, n'avait jamais pensé hériter, ce qui lui avait valu le surnom de Jean sans Terre. Le conflit qui l'opposa au roi de France fit entrer en scène un troisième personnage, inespéré et décisif : Othon IV de Brunswick. L'empereur du Saint Empire romain germanique prit le parti de Jean sans Terre, qui était son oncle, le frère de sa mère.

Les armées des trois combattants se rencontrèrent sur la plaine de Bouvines, dans le nord de la France. La situation était inégale, favorable aux Anglo-Allemands plutôt qu'aux forces françaises. C'était sans compter avec le talent stratégique de Philippe Auguste, qui prit l'initiative.



Au mépris des principes religieux de son temps, il livra bataille un dimanche, le 27 juillet 1214. Les troupes françaises remportèrent une victoire écrasante, que le principal biographe du roi capétien, Guillaume le Breton, considéra comme un authentique triomphe du royaume de France. En effet, après Bouvines, la France devint le royaume le plus important d'Occident, l'État le mieux administré, et la culture dominante sur le continent.

La chute de Jérusalem

La précarité de l'équilibre des États croisés fut mise en évidence après l'unification de la Syrie par Nur ad Din, fils de Zengi, en 1154, l'année de son entrée à Damas. Elle s'accrut après la conquête de l'Égypte par Saladin.

L'unification politique s'accompagna d'une unification religieuse, ce qui favorisa l'islam sunnite. Après s'être emparé de l'Égypte, Saladin mit dix ans à contrôler la Syrie, d'où il expulsa les fils de Nur ad Din, qui avaient reçu de leur père les émirats. La conquête de la Syrie fut achevée en 1183. Cette date marqua un tournant : le royaume

de Jérusalem avait clairement de moins en moins de marge de manœuvre. Un homme malade se trouvait à sa tête, le roi Baudouin IV, atteint de la lèpre. Ses talents de négociateur et son charisme en faisaient tout de même le dernier espoir de Jérusalem. Il s'était en effet illustré en 1177, lorsque son armée, petite mais disciplinée, avait surpris les troupes de Saladin et les avait mises en déroute à Montgisard, avec l'aide de chevaliers templiers de la garnison de Gaza.

Tant qu'ils pouvaient exploiter la faiblesse stratégique des musulmans et leurs affrontements perpétuels, les Francs pouvaient survivre dans ce milieu de plus en plus hostile. Mais pour cela il fallait des gouvernants aussi compétents que Baudouin IV, ce qui était loin d'être le cas pour Renaud de Châtillon ou Guy de Lusignan. Pleins d'arrogance, ils pensèrent pouvoir venir à bout du général Saladin sur le champ de bataille. À la mort de Baudouin IV, en 1185, les événements se précipitèrent. Ceux qui recherchaient un affrontement direct avec Saladin en violant la trêve ou en attaquant les caravanes de pèlerins en route pour

LA FORTERESSE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

Ci-dessus, le salon des chevaliers de la citadelle. Bâtie en 1080 par l'ordre des Hospitaliers, elle fut d'abord un hôpital, puis devint une forteresse au XII^e siècle, fut occupée par Saladin en 1187 et, plus tard, par les chrétiens de la troisième croisade (1191), qui la baptisèrent Saint-Jean-d'Acre. En 1291, elle fut à nouveau occupée par les sarrasins.



RICHARD CŒUR DE LION ET SALADIN.

Le roi d'Angleterre et le sultan d'Égypte s'affrontèrent à de nombreuses reprises au cours de la troisième croisade, mais ils livrèrent aussi maintes négociations pour tenter de résoudre leurs différends de manière pacifique. Illustration : enluminure d'une chronique du ^{xiv}e siècle représentant le combat entre un chrétien et un musulman, que la tradition a identifiés comme Richard Cœur de Lion et Saladin (British Library, Londres).

La Mecque, l'emportèrent sur les plus modérés. Une série d'incidents tissa la trame complexe qui aboutit à la terrible bataille des Cornes de Hattin, le 4 juillet 1187. Lors de cet affrontement, Saladin anéantit les ressources militaires des croisés. Cette défaite eut pour conséquence la prise de Jérusalem, le 2 octobre 1187, qui regagna ainsi le giron du *dar al Islam*, la terre de l'Islam.

Dans le Nord, Antioche et Tripoli résistèrent. Les Francs du royaume de Jérusalem se réfugièrent dans la ville côtière de Tyr, qui fut sauvée par l'habileté du marquis Conrad de Montferrat. Arrivé à point nommé, il avait pris la direction des opérations. Saladin leva donc le siège.

La nouvelle de la chute de Jérusalem arriva en Occident alors que le débat sur le rôle des rois dans la vie politique faisait rage. Frédéric Barbe-rousse trouva dans la croisade l'occasion rêvée de renforcer son hégémonie sur les barons impériaux. Il convainquit les rois d'Angleterre et de France de rallier l'expédition, mais ne vit pas l'intérêt de les attendre ni de coordonner l'ensemble des forces. Il était convaincu d'être capable à lui

tout seul de vaincre Saladin, de reprendre Jérusalem et de restaurer le royaume latin, pour le placer sous la sphère d'influence allemande.

Il semble incroyable que Frédéric Barbe-rousse, qui avait accompagné le roi Conrad III dans la débâcle de 1147, ait à nouveau opté pour la route terrestre. Les difficultés de la campagne précédente ne firent que se confirmer. Le nouvel empereur byzantin, Isaac II Ange, n'hésita pas à négocier avec Saladin pour éviter l'arrivée de l'empereur allemand, qu'ils considéraient tous deux comme un ennemi commun. Finalement, après que Frédéric eut menacé d'envoyer ses troupes à Constantinople, le souverain byzantin l'aïda à conduire son armée en Asie Mineure. Mais lorsqu'elle quitta le territoire de Byzance, la grande armée croisée fut harcelée en permanence par la cavalerie légère turque. Elle fut aussi freinée par les rudes conditions géographiques et par le manque de vivres. Frédéric conquiert toutefois Iconium, capitale du sultanat de Roum, et franchit les monts Taurus avec l'aide de guides arméniens. Mais le 10 juin 1190, il se noya en essayant de



franchir le Göksu Nehri, en Cilicie, dans la péninsule anatolienne. Son fils et plusieurs contingents poursuivirent jusqu'à Acre.

En 1189, le roi destitué de Jérusalem, Guy de Lusignan, avait commencé la contre-attaque en assiégeant l'important port de Saint-Jean-d'Acre. En avril 1191, le roi de France, Philippe Auguste, arriva par la mer après avoir hiverné en Sicile. Richard Cœur de Lion, le roi d'Angleterre, qui avait suivi à peu près la même route, débarqua en juin. Les Turcs finirent par se rendre le 12 juillet 1191. Toutefois, les différends politiques entre les deux souverains firent périlcliter la croisade. L'imbroglio s'aggrava lorsque Philippe Auguste décida de retourner en France et de laisser Richard Cœur de Lion affronter seul les troupes de Saladin. Les multiples prouesses de Richard pendant l'affrontement des barons au sujet de la couronne de Jérusalem avaient rendu Saladin lucide. Le conflit déboucha donc sur la signature d'une trêve de trois ans qui permettait aux latins de conserver la côte, d'Acre jusqu'à Ascalon, avec un droit d'accès à la Ville sainte. C'est ainsi que

prit fin la troisième croisade, qui avait par ailleurs permis la prise de Chypre aux Byzantins et la création d'un État latin dans l'île.

Les Hohenstaufen en Sicile

Henri VI, désigné successeur de Barberousse après la mort inattendue de ce dernier, entendait suivre le même chemin politique que son père. Mais il s'était fixé des objectifs plus ambitieux encore. Il rêvait en effet d'un empire auquel les rois d'Europe seraient soumis comme vassaux, et duquel le pape serait un allié craintif.

La clef de sa stratégie se trouvait en Sicile. Le 18 novembre 1189, Guillaume II de Sicile mourait sans descendants. Sa tante Constance de Hauteville, l'épouse d'Henri, était son héritière légitime. Mais les Siciliens refusaient d'avoir un roi allemand. Ils cherchèrent donc parmi les descendants illégitimes du roi disparu celui qui serait susceptible de porter la couronne. Ils furent tous assassinés les uns après les autres, si bien que personne ne voulut prendre la tête du royaume. Henri obligea alors les flottes de Pise et de Gênes à conduire leurs troupes sur l'île. Quand elles débarquèrent sur le sol sicilien, il put venir à bout de la résistance clairsemée des nobles normands.

Pour éviter une rébellion de ces nobles après son retour en Allemagne, Henri prit trois décisions majeures : il confia la régence et une capacité de commandement à son épouse, Constance ; il nomma duc de Souabe son frère Philippe, qui avait été investi à ses côtés lors de la fête chevaleresque de 1184 à Mayence ; et, surtout, il nomma Markward d'Annweiler, un maréchal de l'Empire de basse extraction, duc de Ravenne, et lui octroya une juridiction sur la côte adriatique. Avant de quitter la Sicile, Henri VI vit ses aspirations couronnées de succès : le 26 décembre 1194, sa femme mit au monde un fils qu'il baptisa Frédéric-Roger. L'enfant était héritier à la fois des Hohenstaufen et des Hauteville.

À son retour en Allemagne, Henri VI donna libre cours à ses ambitions de domination totale. Convaincu qu'il avait fait aboutir en Sicile le vieux projet normand d'hégémonie en Méditerranée, il souhaita étendre cette politique et faire des pays musulmans du Maghreb, des royaumes de Chypre et de la Petite-Arménie et enfin de l'Empire byzantin des territoires tributaires.



LES CHEVALIERS

CROISÉS. Les cavaliers armés d'une lance et équipés d'une cotte de mailles constituaient l'élite de l'armée croisée, tandis que l'infanterie, bien plus nombreuse, recevait généralement les premiers coups lors de la bataille. Illustration : aquamanile équestre en bronze, représentant un cavalier armé d'une lance (Museo Nazionale del Bargello, Florence).

LA DÉROUTE CROISÉE AUX CORNES DE HATTIN

En 1187, Saladin contrôlait les territoires perdus de l'Empire de Zengi en Syrie et en Mésopotamie. Ce dernier était parvenu à unifier les musulmans et se projetait dans le Maghreb et au Yémen. Les États latins bloquaient toutefois les débouchés méditerranéens du commerce syrien et irakien, et les musulmans non Égyptiens reprochaient, quant à eux, au sultan de combattre les autres musulmans au lieu d'expulser les croisés. C'est alors que le sacrilège Renaud de Châtillon brisa la trêve décidée peu auparavant. Il attaqua une caravane de la route reliant Damas au Caire, alors qu'une sœur de Saladin y voyageait. Tout cela décida ce dernier à lancer la bataille des Cornes de Hattin. Après sa victoire, Saladin expulsa les chrétiens de Jérusalem ainsi que les *atabegs* de Damas, d'Alep ou encore de Diyarbakir. Il se fit nommer protecteur de La Mecque et de Médine. Au moment de sa mort, en 1193, l'empire de Saladin s'étendait du Maghreb à l'Irak et de l'océan Indien à l'Arménie.



LES FORCES CROISÉES. Sceau templier du XII^e siècle montrant deux chevaliers sur une seule monture (Archives nationales, Paris).



1 LA SCÈNE.

Le sultan Saladin dans son campement du plateau de Hattin après la bataille et la défaite des forces chrétiennes. Enluminure extraite des *Chroniques des croisades* réalisée par David Aubert, calligraphe du XV^e siècle (bibliothèque de l'Arsenal, Paris).

2 SALADIN.

Le sultan est représenté dans sa tente de campagne, entouré de sa garde et recevant les prisonniers croisés. Au cours de la bataille, il s'empara de la Vraie Croix, une relique qu'il essaya d'utiliser comme monnaie d'échange dans ses négociations ultérieures.

3 GUY DE LUSIGNAN.

Le roi de Jérusalem fut emprisonné à Damas après la bataille, mais Saladin épargna sa vie. Il fut libéré un an plus tard grâce aux démarches réalisées par son épouse, et il participa à la troisième croisade. Il mourut en 1194, alors qu'il était roi de Chypre.

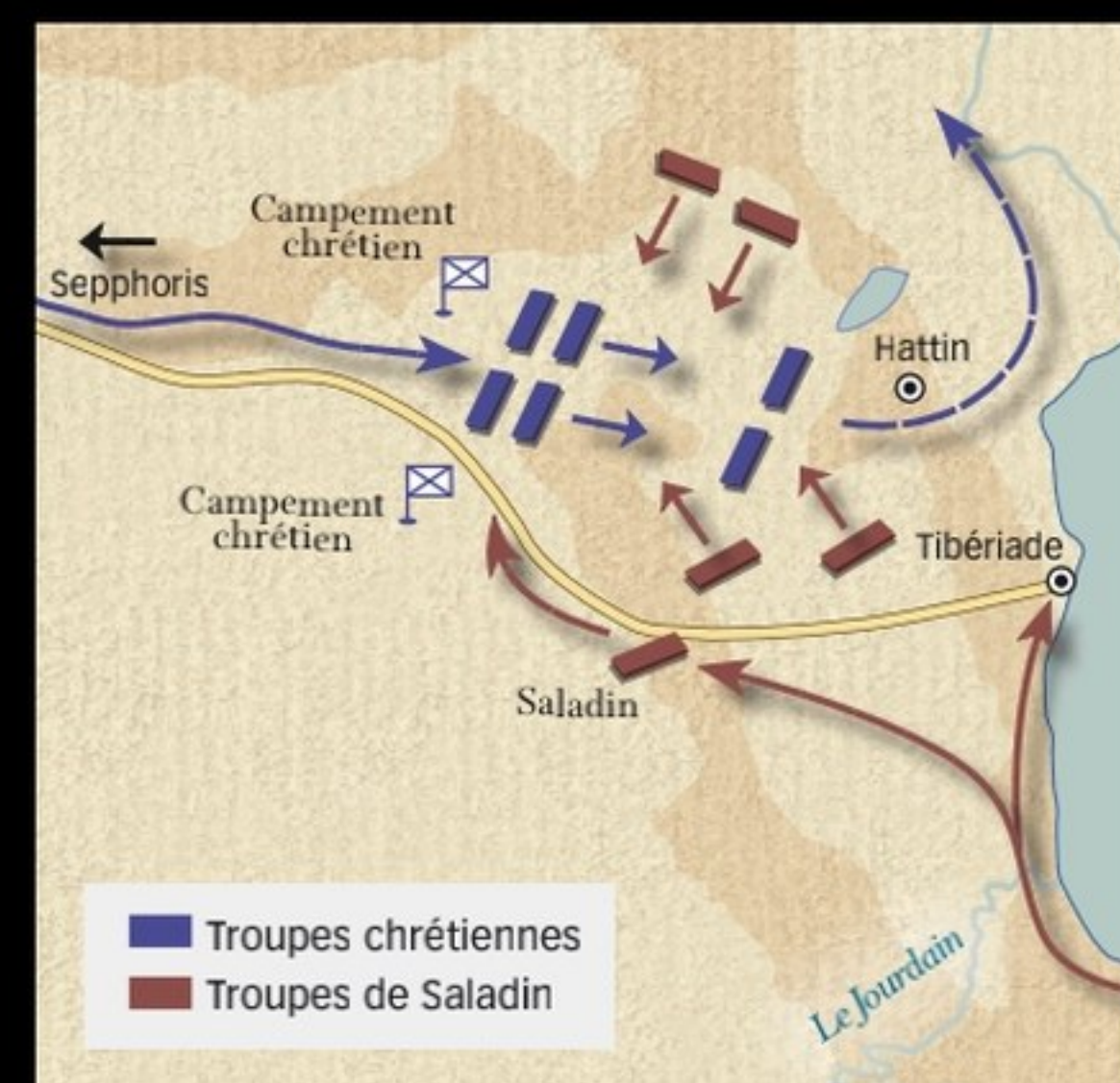


4 RENAUD DE CHÂTILLON. Après avoir été fait prisonnier, le prince d'Antioche fut exécuté par Saladin en personne, qui avait juré de le tuer de ses mains. D'après le chroniqueur Imad ad Din, le sultan expliqua que la méchanceté et la perfidie de cet homme l'avaient tué.

5 LES TROUPES MUSULMANES. L'armée de Saladin comptait probablement quelque 30 000 hommes (bien que les sources diffèrent sur ce point), dont plus de 10 000 étaient des cavaliers expérimentés, parfaitement capables de chevaucher tout en tirant aussi à l'arc.

6 LES CHEVALIERS CHRÉTIENS. On estime que l'armée croisée comptait environ 20 000 hommes, dont 15 000 appartenaient aux troupes d'infanterie. Ceux qui survécurent à la bataille et ne furent pas exécutés se retrouvèrent vendus sur les marchés aux esclaves de Syrie et d'Égypte.

LA STRATÉGIE DE SALADIN



MARS 1187. Saladin saccagea Karak, fief de Châtillon, et occupa Tibériade (ligne marron). Le roi de Jérusalem céda aux prières de Renaud et accepta de se rendre à la rencontre de l'ennemi, sur le chemin de Tibériade (ligne bleue). Saladin le surprit à Hattin.



Le terrain escarpé où s'embusqua l'armée de Saladin le 3 juillet devint une véritable fournaise, car le sultan avait donné l'ordre d'incendier les chaumes omniprésents sur le site, pour que le feu lui permît de remporter les premières escarmouches. Raymond de Tripoli lança sa cavalerie sur le régiment de Taqi ad Din, neveu de Saladin et émir de Hama, qui ordonna alors à sa troupe d'ouvrir des rangs pour le laisser passer. Raymond quitta Hattin et partit pour Sepphoris (ligne jaune sur la carte) mais ne combattit pas. Le reste des croisés se rendit au nord-est, et se concentra sur un promontoire plat, basaltique et dépourvu de végétation sèche, situé entre deux pitons connus sous le nom de Cornes (voir l'illustration), où ils furent écrasés par les deux contingents qui arrivèrent sur place via les chemins alentour.

L'Église médiévale et la lutte contre les hérésies

Vers l'an mille, Rome se trouvait au cœur d'un vaste empire qui lui avait procuré pouvoir et richesse. Parallèlement, cette situation entraîna l'émergence de mouvements qui remirent sévèrement en question son organisation politique et sociale, et qui donnèrent lieu à une opposition active.

L'appel à la croisade d'Innocent III, en novembre 1209, s'adressait avant tout aux puissants seigneurs du Nord, les comtes de Bar, de Nevers, de Blois et de Champagne. Le pape leur promit qu'après la victoire, il leur céderait les domaines des nobles hérétiques du Languedoc. Le succès inattendu des cathares avait entraîné la pénétration massive d'idées et de doctrines religieuses hostiles au pouvoir de Rome, aussi bien en milieu rural que parmi les artisans, les clercs et les nobles. Cette situation se transforma en un conflit politique entre l'ordre social établi et le peuple opprimé. Ainsi, en 1233, lorsque le pape

Grégoire IX instaura l'Inquisition pontificale, c'est en premier lieu les doctrines révolutionnaires cathares qui furent poursuivies. Illustration : crosse de Limoges dont la décoration représente une scène du combat entre l'archange saint Michel et le démon-dragon, XII^e siècle (trésor de la cathédrale de Tolède).



Dans cette optique, il maria Irène, la fille d'Isaac II Ange et la veuve de Roger II de Sicile, à son frère Philippe, et il proposa à l'empereur byzantin d'unir les deux territoires, bien entendu sous sa souveraineté personnelle.

En 1193, lorsqu'il apprit la mort de Saladin, Henri VI décida de préparer une expédition de croisés exclusivement issus des rangs de la noblesse allemande. C'était aussi une façon d'apaiser le pape Célestin III, contrarié par les agissements impériaux dans l'Adriatique et en Sicile. En préparant la campagne, Henri conçut un plan politique extrêmement ambitieux : il se proposait de faire de l'Empire germanique une monarchie héréditaire. Cela impliquait d'affronter la noblesse allemande, le pape et l'Angleterre. La cruauté d'Henri VI envers ses adversaires politiques, qu'il n'hésitait pas à énucléer, créa une tension extrême. Toutefois, alors que ses deux projets – la croisade et l'établissement d'une monarchie héréditaire – semblaient sur le point de se concrétiser, il mourut du paludisme en Sicile, le 28 septembre 1197.

Dans le testament sacramentel qu'il avait rédigé en hâte, l'ambitieux monarque avait fait preuve de flair et d'un incontestable talent d'homme d'État. En effet, il plaçait son fils sous la tutelle du pape pour qu'il puisse poursuivre le processus d'union entre le Saint Empire et la Sicile. En outre, il demandait à Markward d'Annweiler de conserver, en sa qualité de vassal du pape, les terres de l'Adriatique, du duché de Ravenne et de la Marche d'Ancône.

Innocent III

Au cours des dernières années du XII^e siècle, le développement du droit canonique et le long conflit avec l'Empire compliquèrent le pontificat. À la mort d'Henri VI, une révolte qui couvait depuis quelque temps éclata en Italie. La situation se corsa encore davantage à la mort du pape Célestin III, un nonagénaire qui avait soutenu la papauté à l'un des pires moments de son histoire. C'est Lotario Conti, le plus jeune, le plus énergique et le mieux préparé des cardinaux, qui fut choisi pour lui succéder. Il fut intronisé le 8 janvier 1198, sous le nom d'Innocent III.

Le Sacré Collège avait pris une décision mûrement réfléchie. Innocent était un juriste et un législateur émérite, un administrateur hors pair et surtout un extraordinaire homme d'État. Il était un partisan convaincu de la doctrine de la curie romaine, qui affirmait la légitimité du pouvoir du pape à diriger l'Église et le monde, sans pour autant rejeter l'autorité du Saint Empire. Il manœuvra dans l'ombre pour que les communes italiennes se rebellent contre les autorités allemandes et reconnaissent la souveraineté pontificale. Il alla jusqu'à envahir la Marche d'Ancône, contraignant Markward d'Annweiler à se réfugier en Sicile. L'impératrice Constance s'y trouvait alors dans une situation délicate, car elle ne parvenait pas à faire reconnaître les droits héréditaires de son fils, Frédéric-Roger, à être roi de Sicile et aspirant au Saint Empire. Elle obtint alors le soutien du pape. À sa mort, en novembre 1198, elle confia logiquement son fils à la garde d'Innocent III.

La situation politique ne cessait toutefois de se détériorer. Aux difficultés en Sicile vint s'ajouter la guerre civile en Allemagne, qui finit par écarter les Hohenstaufen de la Couronne impériale. Le nouvel empereur, Othon, second fils d'Henri le Lion, bénéficiait du soutien des guelfes et du frère de sa mère, Richard Cœur de Lion. Le conflit entre le gibelin Philippe de Souabe, un Hohenstaufen, et Othon IV, fut attisé par les démarches diplomatiques d'Innocent III, qui attendait juste la résolution du conflit pour imposer finalement son pupille, le fils de Constance.



Contrairement à son action très politique au sein du Saint Empire, les relations d'Innocent III avec la France et l'Angleterre étaient motivées presque exclusivement par des questions religieuses. Le pape souhaitait par exemple intervenir directement dans les cas d'hérésie, et il se montrait particulièrement préoccupé par l'essor du catharisme dans le sud de la France. Albi demeurait l'un des principaux centres de ce mouvement – ce qui explique que les cathares soient également connus sous le nom d'albigéois. Innocent III amorça alors un changement de stratégie. Les cisterciens, qui avaient auparavant la responsabilité de trouver un accord avec le mouvement cathare, furent remplacés par les évêques, parmi lesquels allaient s'illustrer Alain de Lille, et surtout par les dominicains, l'ordre de prédicateurs fondé par Dominique de Guzmán.

Cette nouvelle direction marqua une réelle modification de la méthode : les cathares furent accusés d'hérésie par l'Inquisition, qui était un tribunal créé pour l'occasion. Les mesures prises par cette juridiction laissaient présager un futur

particulièrement sombre pour les communautés religieuses concernées. De toute évidence, on ferait appel à l'armée pour les faire plier.

Le sac de Constantinople

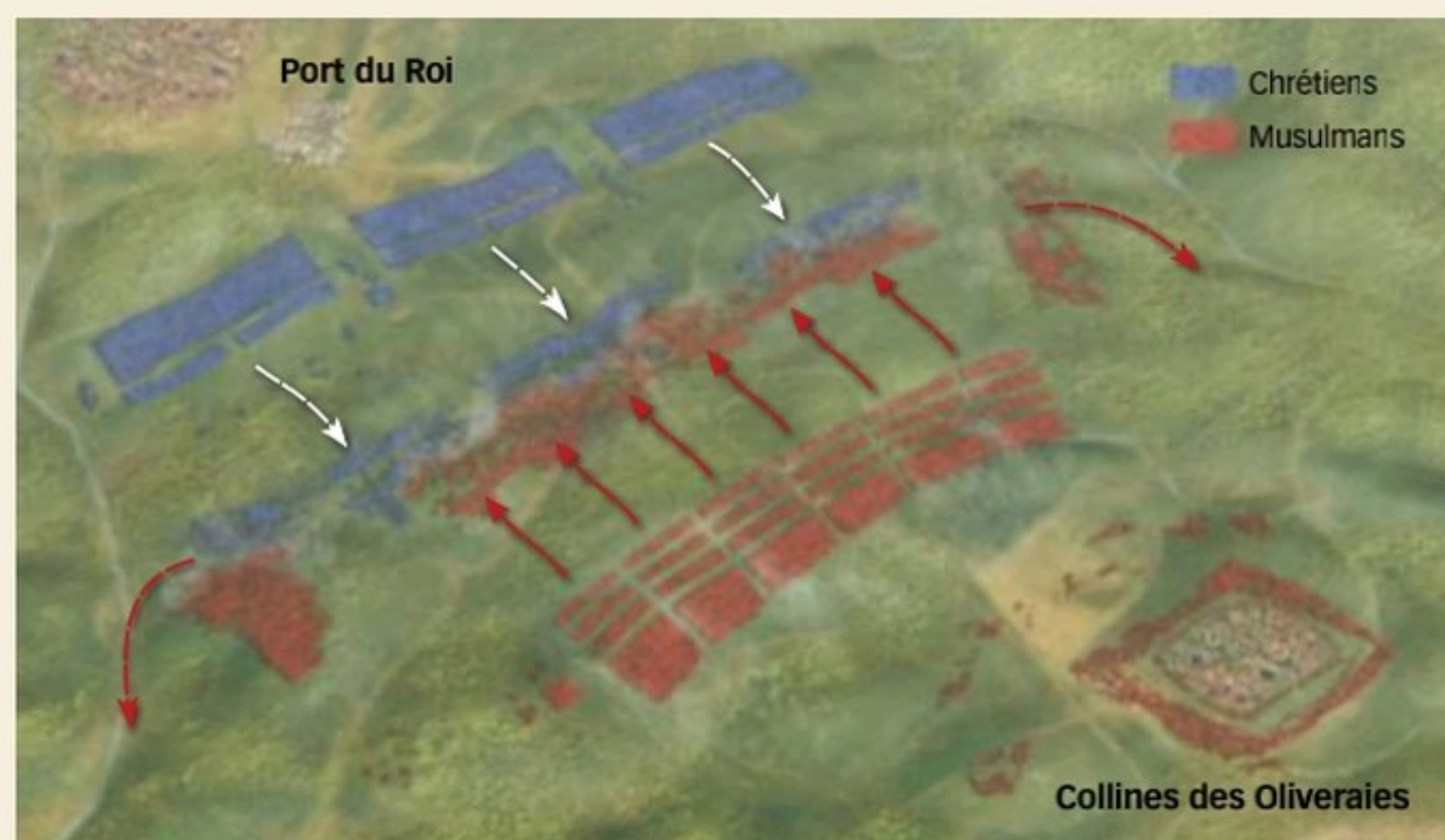
Au printemps 1204, un puissant contingent de chevaliers de la quatrième croisade qui s'étaient réunis à Venise dans le but de reconquérir Jérusalem, fut dévié vers Constantinople par les Vénitiens. Il s'était avéré qu'ils n'avaient pas suffisamment d'argent pour payer la traversée sur les bateaux affrétés par Venise. En réalité, ce détour était le résultat d'un accord avec l'une des factions qui se disputaient la couronne impériale byzantine. Alexis et son père, Isaac II Ange, avaient été victimes d'une révolte de palais. L'empereur Isaac avait été détrôné par son frère, Alexis III Ange, et on lui avait crevé les yeux pour le réduire à l'impuissance. Il avait ensuite été jeté en prison. Le fils d'Isaac, Alexis, était parvenu à fuir Constantinople et à gagner la cour de Philippe de Souabe, l'époux de sa sœur Irène. Apprenant que l'armée des croisés était bloquée à Venise par manque

VENISE EN CROISADE.

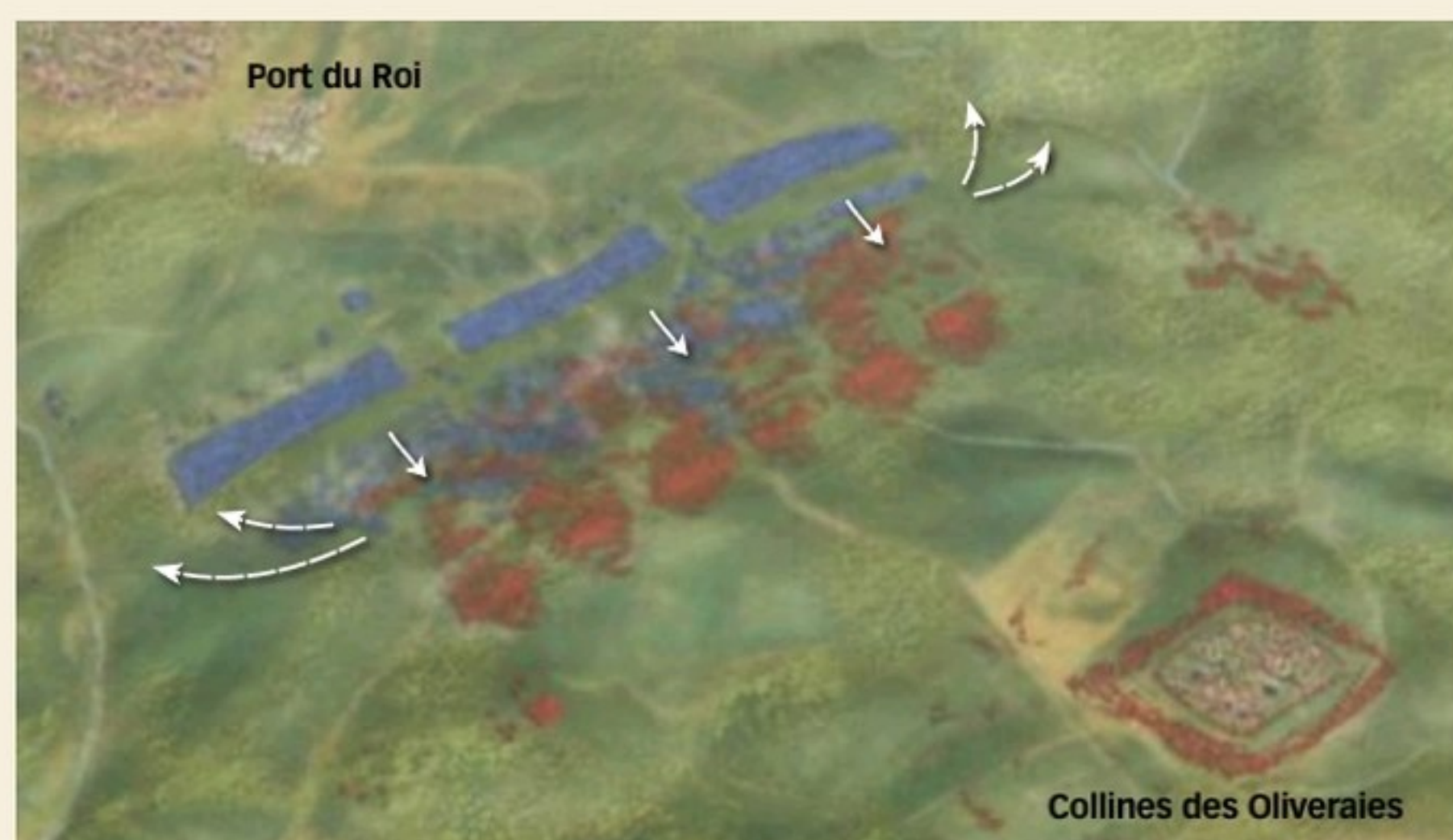
Si la quatrième croisade avait pour objectif premier de reconquérir la Terre sainte, elle réorienta ses ambitions vers la prise de Constantinople et la fondation de l'Empire latin d'Orient. Le prix qu'exigea Venise pour le transport de la flotte chrétienne était de 85 000 ducats. Comme les croisés ne pouvaient s'acquitter de cette somme, ils reprirent pour le compte de Venise la ville de Zara (Zadar), en Dalmatie, puis assiégèrent Constantinople.

Un succès des royaumes chrétiens : la bataille des Navas de Tolosa

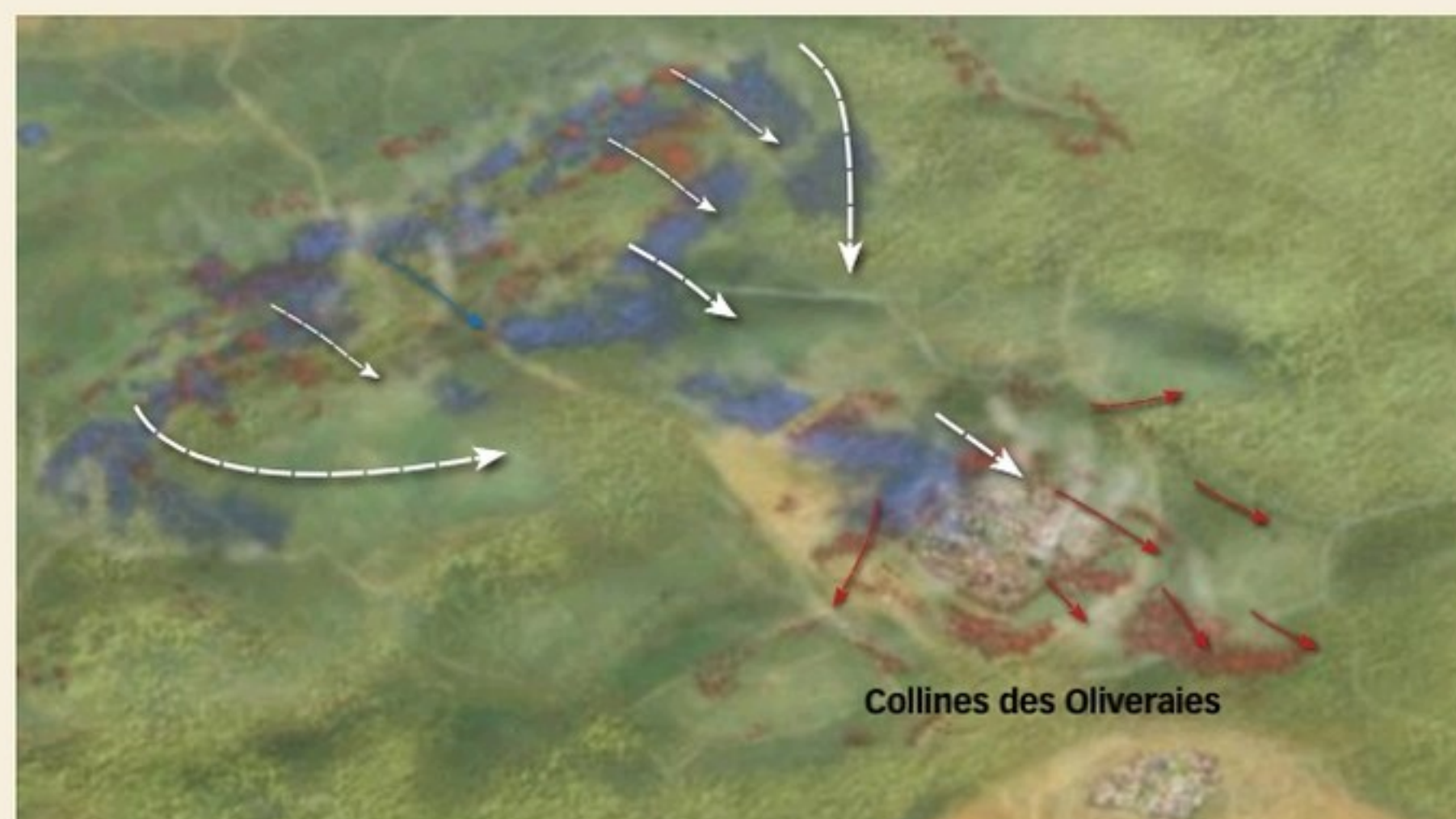
Les chrétiens établirent leur camp à Port du Roi, à 870 mètres d'altitude. Les musulmans s'installèrent sur la colline des Oliveraies. Les chrétiens combattaient donc dans la montée.



Les chrétiens se déployèrent, la cavalerie légère arabe attaqua. Les chrétiens vainquirent, mais la cavalerie lourde musulmane freina leur avancée.



La deuxième ligne chrétienne chargea en soutien à l'avant-garde, et Alphonse VIII remarqua une brèche dans les rangs de la formation almohade.



Le roi chrétien ordonna l'assaut final à ses soldats, qui anéantirent les musulmans et réussirent à occuper la colline.

d'argent, le futur Alexis IV Ange avait mis à profit les liens de son beau-frère avec le chef de la croisade, et promis de financer l'expédition en contrepartie de son rétablissement sur le trône byzantin. L'accord semblait favorable aux trois parties : les croisés se rapprochaient de leur objectif déclaré, à savoir atteindre la Terre sainte et reprendre Jérusalem, les Vénitiens pouvaient récupérer l'investissement considérable qu'impliquait le transfert d'une grande armée en Palestine, et Alexis obtenait la couronne qui lui revenait en vertu du droit héréditaire, tout en châtiant son oncle, l'usurpateur, qui avait détrôné et aveuglé son père.

En juillet 1203, les croisés se mirent à assiéger Constantinople. L'usurpateur Alexis III prit la fuite, et le vieil empereur Isaac II fut libéré. Il fut ensuite rétabli sur le trône et un accord selon lequel il serait co-empereur avec son fils Alexis fut scellé. C'est ainsi qu'Alexis IV Ange fut couronné, le 1^{er} août, dans la basilique Sainte-Sophie. Mais après les fastes du couronnement, Alexis découvrit avec effroi que les coffres du trésor étaient vides et qu'il n'avait plus un sou pour payer les Vénitiens et les croisés. La situation devenait périlleuse, car les croisés bivouaquaient dans les environs de la ville, dans l'attente d'un paiement qui ne venait pas. Des tensions commencèrent à naître, et, en 1204, les croisés se décidèrent à lancer un ultimatum à l'empereur.

Après avoir tenté de lever des impôts, Alexis IV fut destitué, puis assassiné par Alexis V Murzuphle, qui s'était emparé du pouvoir. L'usurpateur se montra alors très intransigent, refusant de payer quoi que ce soit aux croisés, qui se sentirent complètement floués. À la mi-avril, ces derniers parvinrent à débarquer avec succès dans le Croissant d'Or. Un incendie dans le centre de la ville facilita l'attaque qu'ils lancèrent. Il se trouva que les remparts restèrent sans défense pendant un certain temps, sans que l'on sache si les deux faits étaient liés. Les membres de la famille impériale, les fonctionnaires et le patriarche de Constantinople en personne s'enfuirent. Le doge de Venise, Enrico Dandolo, et les autres chefs croisés purent pénétrer dans le grand palais. Pour satisfaire leurs troupes, ils se livrèrent à un pillage qui dura trois jours.

Jamais une armée n'avait eu tant de richesses à portée de main. Les croisés s'emparèrent d'objets précieux et détruisirent tous ceux qu'ils ne pouvaient emporter ou qu'ils estimaient dépourvus de valeur. Les incendies des maisons, des bibliothèques et des temples anéantirent la plus grande ville méditerranéenne. Des milliers d'œuvres qui constituaient l'héritage presque millénaire de la capitale de l'Empire furent détruites. La ville fut réduite en cendres. Le 16 mai, le comte



Baudouin de Flandre et du Hainaut fut élu empereur de l'Empire latin de Constantinople, mais son pouvoir restait dérisoire.

La chute de Constantinople et l'instauration du royaume latin d'Orient affaiblirent considérablement le grand bastion qui avait protégé l'Europe de l'expansion turque. Aucun des États byzantins d'Orient en Asie Mineure ni la dynastie restaurée des Paléologues n'avaient la capacité militaire de dominer la région. Le temps montrerait que le sac de Constantinople par les croisés en 1204 avait en réalité placé l'avenir de la ville et de l'Empire entre les mains des Turcs.

Las Navas de Tolosa et Muret

Dans les années 1210, la politique du pape Innocent III atteignit ses objectifs principaux. Il avait profité de ses connaissances en droit canonique pour faire pression sur le roi de León, Alphonse IX, qui avait épousé sa cousine Bérengère de Castille, et donc contracté un mariage prohibé par les canons sur la consanguinité. Sur les conseils du pape, Alphonse IX répudia donc sa femme en 1209,

oubliant ses grands projets de domination sur la péninsule Ibérique. La même année, Innocent III promut l'influent archevêque de Tolède, Rodrigo Jiménez de Rada, qui avait déjà montré son soutien à la cause papale. En 1177, par exemple, il avait salué la marche du roi de Castille, Alphonse VIII, contre les Almohades, au château d'Alarcón, comme le signal d'une nouvelle époque.

Cette nomination fut bien accueillie sur la zone de frontière. En effet, le 19 juillet 1195, la défaite d'Alphonse VIII à la bataille d'Alarcos contre les Almohades avait provoqué dans la péninsule une situation évoquant celle de la Terre sainte après l'échec des croisés en 1187 aux Cornes de Hattin. L'Empire almohade semblait sur le point de reprendre les terres récupérées par la Reconquista. On craignait même qu'il ne s'empare d'une ville-clé comme Tolède. L'archevêque de Tolède réutilisa donc une idée du pape et transforma en croisade le conflit contre les Almohades. Il parvint ainsi à fédérer le roi de Castille, Alphonse VII, le roi Sanche le Fort de Navarre, Pierre II d'Aragon et Alphonse II du Portugal, ainsi qu'un important

BATAILLE DE LAS NAVAS DE TOLOSA.

La victoire chrétienne entraîna une forte expansion vers le sud dans la lutte pour la reconquête de la péninsule Ibérique. L'affrontement entre l'armée almohade, issue d'Al-Andalus et du Maghreb, et la coalition de plusieurs États chrétiens de la péninsule et de croisés en provenance d'autres États européens, eut lieu le 16 juillet 1212. Tableau de François Van Halen, *xix^e siècle*.

Muret, une escarmouche aux tragiques conséquences

Les croisés étaient les seigneurs du Nord qui s'étaient placés sous les ordres de Simon de Montfort. Leur objectif était de prendre possession des fiefs des seigneurs du Sud, alliés au comte de Toulouse, Raymond VI, et à son beau-frère, le roi Pierre II d'Aragon.

Les troupes du comte de Toulouse et du roi d'Aragon assiégèrent la forteresse de Muret, au bord de la Garonne. Cette garnison de trente chevaliers comptait également quelques fantassins. Simon de Montfort, chef de l'armée croisée, envoya sa troupe en renfort, prenant ainsi le risque de se retrouver encerclé. Pierre II d'Aragon les mit au défi de combattre au pied des remparts. Les comtes de Foix et de Comminges étaient en première ligne, les troupes d'Aragon en deuxième ligne. Le comte de Toulouse, opposé à la manœuvre, resta dans son camp. Bien que peu nombreux, les croisés brisèrent la première ligne et atteignirent la deuxième. Pierre II d'Aragon fut mortellement blessé et ses soldats furent écrasés. Le comte de Toulouse prit la fuite et se réfugia en Angleterre.

Illustration ci-contre : le roi Pierre II (Bibliothèque du monastère cistercien de Poblet).



nombre de chevaliers français, bourguignons, anglais, allemands et d'autres régions d'Europe. L'objectif était d'affronter les Almohades dans une bataille rangée et d'obtenir l'hégémonie dans la vallée du Guadiana, voire au-delà, en pénétrant dans des villes qui permettraient une conquête ultérieure de la vallée du Guadalquivir. L'imposant contingent chrétien franchit le défilé du Despeñaperros et trouva l'armée almohade aux Navas de Tolosa, près du château de Santa Elena.

C'est le 16 juillet 1212 qu'eut lieu la plus célèbre bataille de l'histoire espagnole. La défaite des Almohades entraîna la disparition rapide de leur immense empire, et convainquit les chrétiens, notamment le roi de Castille, que l'expansion de leur royaume vers les côtes atlantiques et les embouchures du Guadiana et du Guadalquivir devait être l'objectif des décennies à venir.

Ironie du sort, l'un des principaux protagonistes de cette bataille de la chrétienté contre les Almohades, le roi Pierre II d'Aragon, dit le Catholique, allait s'opposer l'année suivante à des

troupes combattant au nom du pape. En effet, il porta alors secours à l'époux de sa sœur, le comte Raymond VI de Toulouse, attaqué en Occitanie par Simon de Montfort et un contingent de chevaliers. Ce dernier menait en effet une croisade soutenue par le pape contre les hérétiques cathares. Or, le comte de Toulouse tenait vraiment à défendre les droits de ses feudataires et des habitants de ses territoires quelles que soient leurs croyances. Le roi d'Aragon se sentit obligé de lui apporter son aide pour des raisons dynastiques et féodales, mais il n'en reste pas moins qu'en venant à la rescousse d'une communauté accusée d'hérésie par le pape, ce souverain catholique affrontait désormais une armée croisée.

Le conflit fut tranché le 13 septembre 1213, lors d'une formidable bataille rangée dans la plaine de Muret, près de Toulouse. Les armées de Simon de Montfort, appuyées par le pape en leur qualité de croisées, affrontèrent les troupes venues défendre les communautés cathares, et parmi elles un contingent dirigé par Pierre le Catholique. La bataille se révéla catastrophique



pour le roi aragonais, qui y perdit la vie. Son fils de cinq ans, le futur Jacques I^{er}, avait été laissé en otage à Simon de Montfort, mais le pape intervint et confia ce dernier aux templiers.

La définition de la chrétienté latine en tant qu'unité culturelle, économique et politique fut forgée par les diverses conséquences de l'enchaînement, en moins de trois ans, des batailles de Navas, de Muret et de Bouvines. La première détermina le tracé de la frontière sud-ouest de l'Europe ; la deuxième fit savoir que la dissidence religieuse n'allait pas être acceptée, et la troisième montra que le destin politique de l'Europe allait reposer sur un équilibre précaire entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

L'Angleterre et la Grande Charte

La guerre avec la France avait mis en évidence les limites de la monarchie anglaise. La très efficace administration royale, créée lors du dernier tiers du XII^e siècle par une série ininterrompue de chanceliers et de responsables de l'Échiquier (la trésorerie), rencontrait des difficultés liées aux

événements qui se déroulaient sur le continent. Après la défaite de Bouvines et son retour de cette inutile campagne française, le roi Jean sans Terre tomba donc en disgrâce. L'exaspération de la noblesse, qui ne supportait pas l'asphyxie économique à laquelle l'avait réduite l'administration royale, constituait sans aucun doute le problème le plus épineux qu'il devait affronter.

En novembre 1214, un important groupe de nobles se réunit dans le cimetière de St Edmunds. Ils prirent comme base de leurs revendications la charte d'Henri I^{er} Beauclerc, exhumée par l'archevêque Étienne Langton. La plupart des nobles mécontents se trouvaient dans les comtés de l'East Anglia et de l'Essex, où régnaient de grands seigneurs comme Robert Fitzwalter, Richard de Clare et le comte de l'Essex et du Gloucester. Dans un premier temps, le roi Jean réussit à enrayer la révolte par des promesses, tandis qu'il rassemblait ses forces et prenait la croix pour obtenir l'immunité des croisés. Quand les barons refusèrent de lui rendre hommage, il se montra arrogant et réclama l'arbitrage du pape.

LA MONARCHIE EN ANGLETERRE.

Cet ensemble sculptural du XV^e siècle représente plusieurs monarques anglais de la dynastie normande, à partir de Guillaume le Conquérant jusqu'à Jean Sans Terre (cathédrale d'York).

CARCASSONNE (p. 100-101).

La forteresse cathare, munie d'une triple enceinte, se rendit aux troupes de Simon de Montfort en 1209. En 1280, le roi Philippe III de France accorda au Saint-Office la tour de l'Inquisition, l'une des grandes tours du premier rempart.





Guillaume le Maréchal, un personnage légendaire

La première prouesse de Guillaume le Maréchal, premier comte de Pembroke, en tant que chevalier consista à défendre Aliénor d'Aquitaine contre l'attaque du seigneur Guy de Lusignan.

Il se chargea de l'éducation du roi d'Angleterre Henri le Jeune, participa à un si grand nombre de tournois qu'il devint une véritable légende vivante et partit pour les croisades en tant que chevalier templier. Illustration : le gisant de Guillaume le Maréchal, dans l'église du Temple, à Londres.



L'amplification des revendications finit par provoquer un affrontement ouvert. Les barons rallièrent les Londoniens à leur cause. Avec leur soutien, ils proposèrent la tenue d'une réunion dans les prairies de Runnymede, sur les rives de la Tamise, le 17 mai 1215. Un mois plus tard, le 15 juin, Jean sans Terre dut signer la Grande Charte, sous la contrainte de l'archevêque de Cantorbéry et de ses conseillers. En vertu de ce document, le roi s'engageait à ne jamais agir à l'encontre du droit féodal et à toujours suivre les procédures légales dans le cas où un noble devrait être poursuivi en justice. Cette clause fut élargie à tous les sujets. Cela impliquait donc que nul ne soit emprisonné sans procès préalable. La Grande Charte régula ainsi les relations entre la Couronne, les vassaux et l'administration judiciaire. Elle chargeait en outre un comité de vingt-cinq barons de veiller à ce que le roi respecte ses engagements. Mais une fois libéré de la pression des barons, Jean sans Terre se rétracta. Il demanda à ce que la Grande Charte soit approuvée par le pape. En attendant la réponse d'Innocent III, il s'appuya sur ses

officiers, ses capitaines mercenaires et quelques fidèles, parmi lesquels s'illustrait Guillaume le Maréchal, le comte de Pembroke. La guerre civile se préparait. Innocent III annula la Grande Charte et suspendit l'archevêque Langton. En parallèle, il excommunia les principaux insurgés et frappa Londres d'interdit. Les papes utilisaient fréquemment cette mesure qui consistait à interdire à une personne ou à une communauté l'usage des offices divins, la réception des sacrements et la sépulture religieuse, car cela constituait un important moyen de pression politique.

En mars 1216, les barons décidèrent de proposer le trône d'Angleterre au roi de France, Louis VIII, dont l'épouse, Blanche de Castille, était la petite-fille d'Henri II Plantagenêt. Louis accepta la proposition et débarqua dans le Kent. Jean sans Terre s'enfuit à travers les marais de Wash, mais il ne put éviter la perte du trésor royal, emporté par la marée. Il mourut de dysenterie le 19 octobre 1216, à Newark dans le Nottinghamshire. La lourde tâche de sauver la monarchie échut à Guillaume le Maréchal. Le 28 octobre





1216 à Gloucester, il parvint à faire couronner roi le fils de Jean, le tout jeune Henri III. Le nouveau souverain n'avait que neuf ans. Pour pacifier les relations avec les nobles, Guillaume le Maréchal proposa le rétablissement de la Grande Charte, à l'exception de la clause sur le comité de surveillance des barons. Il trouva aussi le temps de gagner la bataille contre les Français dans les rues de Lincoln le 20 mai 1217, et il apprit avec joie qu'Hubert de Burgh était parvenu à détruire la flotte de Louis VIII lors de la bataille navale de Sandwich. Signée peu après, la paix avec la France permettait d'envisager le futur du royaume avec confiance et sérénité.

Pendant la minorité d'Henri III, le pays fut gouverné par une régence qui revint dans un premier temps à Guillaume le Maréchal puis, après la mort de ce dernier en 1219, à un groupe qui comptait notamment le légat du pape, Pandolphe, l'évêque de Winchester, Pierre des Roches, et le justicier Hubert de Burgh (le justicier était un juge de palais, qui devint par la suite juge aux tribunaux royaux). Le royaume mit du temps à se

rétablir des troubles de la guerre civile. La sérénité ne fut retrouvée qu'en 1224, au moment de l'expulsion de Falkes de Bréauté, l'agent despotique du roi Jean. Mais cette période de relative stabilité prit fin en 1232, quand Henri III décida d'un changement de régime.

La principauté de Kiev et la Russie

Après la mort de Vladimir I^{er} le Grand en 1015, l'histoire de la Russie se retrouva placée sous le signe de la culture byzantine, qui influença considérablement le christianisme russe. Ce phénomène est attesté par le fait que les moines grecs obtenaient presque invariablement le titre de métropolite de Kiev, c'est-à-dire le plus haut rang de l'Église orthodoxe russe.

La société russe était aristocratique et rurale. Les paysans, libres ou serfs, avaient une place très importante dans l'organisation des seigneuries. L'aristocratie était représentée par les boyards. Ces derniers pouvaient être des membres de la *druzhina*, ou escorte, des princes qui exerçait en Russie le même rôle que le *comitatus*, ou groupe de

LES CHEVALIERS.

La chevalerie obéissait à une hiérarchie bien précise : les chevaliers étaient les vassaux d'un seigneur, auquel ils juraient fidélité, et ils respectaient un code d'honneur très strict. Sur cette miniature extraite de la *Chronica Majora* de Matthew Paris, Richard le Maréchal abat Baudouin de Guînes lors de la bataille de Monmouth en 1233 (Corpus Christi College, Cambridge).

LA RUSSIE ET SES VOISINS ORIENTAUX AU XII^e SIÈCLE

1103

Victoire sur les Coumans.

Les Russes mettent en déroute cette tribu nomade du groupe turc-oriental qui habitait au nord de la mer Noire et sur les rives de la Volga.

1113-1125

Vladimir II. Il combat les Coumans et guerroye contre la Livonie et la Finlande. Il laisse son *Bréviaire du prince* visant à édifier les princes.

1136

Novgorod.

L'oligarchie de la ville renverse et bannit son prince, et devient une république oligarchique indépendante de la principauté de Kiev.

1169

Andreï Bogolioubski.

Kiev est prise par le prince, qui adopte le titre de « grand prince de toutes les Russies », mais ses sujets le mettent à mort en 1174.

1175-1212

Vsévolod III.

Les boyards qui ont assassiné Andreï ne peuvent empêcher l'accession au pouvoir d'un autre fils de Dolgorouki, Vsévolod III.

1204

Fin de Kiev.

La quatrième croisade, avec la destruction de Constantinople, accélère la décadence de Kiev, qui est mise à sac par des Russes et des Mongols.

guerriers, dans les villages germaniques, à savoir une fonction essentiellement militaire. Mais ils pouvaient aussi être de riches bourgeois propriétaires de vastes domaines. Pendant une génération, le pouvoir revint à Vladimir II Monomaque, qui devait son nom à son grand-père byzantin. Il était prince de Pereslav, de Smolensk et de Rostov, et il succéda au grand-prince de la Rus' de Kiev. Il rédigea, comme un testament à ses enfants, le *Bréviaire du prince*, où il résume ses nombreuses campagnes. Par la suite, son petit-fils, l'habile Rostislav s'octroya le titre de grand-prince de Kiev.

Après la mort de Rostislav en 1169, Andreï Bogolioubski, prince de Souzdal, attaqua Kiev et transféra la grande principauté dans sa propre capitale, à Vladimir. La domination de Kiev prenait fin, mais la ville resta le siège du métropolite. Les descendants de Bogolioubski, en particulier le prince Roman le Grand (1168-1205), exercèrent une domination absolue sur la Russie et la Volga supérieure, et ils entamèrent une avancée vers l'est. Roman entretenait alors des relations commerciales avec les Bulgares de la moyenne Volga, et il mena à bien une campagne de construction d'églises en pierre, conformément aux traditions géorgiennes et arméniennes. Toutes les inimitiés qui agitaient ces territoires se dissipèrent avec l'arrivée d'ennemis venant de l'est : les terribles Mongols.

C'est au milieu du XII^e siècle qu'était née dans les hauts plateaux de Mongolie l'une des figures militaires les plus célèbres de l'histoire, Temüjin. En guerre permanente avec ses voisins, il parvint à unifier tous les Mongols, mais aussi toutes les tribus turques voisines, notamment les Tatars des montagnes de l'Altaï. C'est sous ce nom, dérivé en « Tartares », qu'ils sont connus en Occident, car on pensait que tous ces peuples étaient issus du fleuve Tartare. En 1206, lors d'un *kuriltai* (assemblée générale de guerriers), Temüjin prit le nom de Gengis Khan. Dans un premier temps, il attaqua l'Empire chinois du Nord, où régnait alors la dynastie des Jin, mais il ne mena pas immédiatement d'incursions dans le sud du pays, régi par la dynastie Song. Peu après, il tourna son attention belliqueuse vers l'Occident. Ses sanglantes victoires le menèrent jusqu'aux monts Zagros, en Irak.

À la mort de Temüjin, survenue en 1227, c'est son frère Ögödei qui hérita du grand khanat. La succession fut ratifiée l'année suivante par un *kuriltai*, regroupant les chefs tribaux. Ögödei établit sa capitale à Karakorum, et c'est sous son règne que commença la véritable invasion de l'Occident. Le grand général mongol Sübötei conquiert en 1236 le pays des Bulgares. Quatre ans plus tard, il attaqua Kiev, dont il fit un champ de ruines. Batu

Grandeur et décadence de la Rus' de Kiev

La Rus', traduite dans les ouvrages médiévaux par Russie, était une principauté slave orientale. Née vers 860, elle disparut au milieu du XIII^e siècle. Au cours de cette période, elle fut fragmentée en de nombreuses principautés.

Les royaumes de Vladimir le Grand (980-1015) et de son fils Iaroslav (1019-1054) incarnent la période de splendeur de la Rus'. À cette époque, elle se convertit au christianisme. Les premiers textes rédigés en alphabet cyrillique firent leur apparition. La Rus' se divisa à cause d'un système de succession qui ignorait la primogéniture : les héritiers préféraient établir un royaume à part plutôt que de s'associer avec leurs frères ou leurs sœurs. À son apogée, la Rus' s'étendait jusqu'à la mer Noire, à la Volga, au royaume de Pologne et à ce qui allait devenir le grand-duché de Lituanie. Au IX^e siècle, Kiev était sa capitale. Sa population réunissait diverses cultures et ethnies – Slaves, Germains, Finnois, Ougriens, Baltes – mais surtout trois nations slaves modernes : Russie, Biélorussie et Ukraine. Illustration : détail de la décoration en bronze des portes de la cathédrale de Sainte-Sophie de Novgorod (XI^e siècle).

Khan, le neveu d'Ögödei, divisa alors les troupes en deux groupes. Le premier se dirigea sur la Pologne, où il affronta le duc Henri de Silésie et le grand maître de l'ordre teutonique à Legnica, qu'il écrasa en 1241. Il revint ensuite par le sud, via la Moravie et la Hongrie. L'autre groupe, sous le commandement d'Ögödei, franchit les Carpates et pénétra sur les terres hongroises. Le 11 avril 1241, à Mohi, près du fleuve Sajó, il vainquit le roi hongrois, Béla IV. La Hongrie et la Croatie furent anéanties sans même pouvoir se défendre.

Au moment où ils rassemblaient leurs forces pour lancer une nouvelle attaque sur l'Occident, les Mongols apprirent la mort d'Ögödei et donc la vacance du grand khanat. Batu Khan et son grand général Sübötei se rendirent en hâte à Karakorum pour intervenir auprès du *kuriltai*. À partir de ce moment-là, les Mongols abandonnèrent définitivement leur projet d'envahir l'Europe. La Pologne et la Hongrie furent abandonnées et purent panser leurs blessures, mais il leur fallut pour cela plusieurs décennies. La Russie, en revanche, resta sous domination mongole. Batu Khan établit sa



résidence à Saraï, sur les rives de la basse Volga, d'où lui et ses successeurs gouvernèrent en tant que khans de la Horde d'Or.

L'empereur Frédéric II

Frédéric II, parfois surnommé *Stupor Mundi* (« la stupeur du monde »), avait reçu un double héritage complexe, porteur de bien des difficultés. D'un côté, sa famille maternelle, les Hauteville de Sicile, avaient forgé son caractère normand et sa conception du pouvoir dès sa naissance à Jesi, près d'Ancône, et pendant ses années d'enfance à Palerme. De l'autre côté, il avait reçu les idéaux de l'empire universel, l'héritage paternel des Hohenstaufen, avec les projets de son grand-père Frédéric Barberousse de créer un *regnum italicum*, et ceux de son père, Henri VI, qui voulait faire de l'axe de l'Adriatique, de Ravenne à Ancône, une plate-forme de contrôle de toute la Méditerranée. La ligne de conduite de Frédéric II pencha plus du côté normando-sicilien que du côté allemand. Le style autoritaire donné à son gouvernement était trop moderne pour être compris par les nobles féodaux

qui avaient soutenu son grand-père Frédéric, attachés aux privilèges et à la capacité de choisir l'empereur dans le cadre d'une Diète. Au cours des premières années de son règne, Frédéric II parvint avec le soutien du pape à se rapprocher de cet influent groupe de nobles, qui ne s'opposa pas à ce qu'il fût nommé roi des Romains en 1216, et qui accepta son élection comme empereur, en avril 1220 à Francfort. En contrepartie, le souverain fit d'importantes concessions dans la *Confoederatio cum principibus ecclesiasticis*, un document par lequel il renonçait au droit d'ériger des fortifications et de délivrer des chartes constitutionnelles aux villes, ainsi qu'à lever de nouveaux impôts en faveur de l'Église.

Le 22 novembre de la même année, une fois couronné empereur et après avoir promis une croisade – la cinquième –, Frédéric II regagna la Sicile et se disposa à restaurer et développer le royaume normand de l'île. Il fut aidé par deux hommes particulièrement doués : Roffredo de Bénévent et Pier della Vigna, un Capouan de condition modeste. La réorganisation du royaume



VLADIMIR II MONOMAQUE. Amulette ayant appartenu au prince, qui fut l'un des premiers auteurs de littérature en langue russe (Musée russe, Saint-Petersbourg).



L'IMPÉRATRICE CONSTANCE. Constance, l'épouse de Frédéric II Hohenstaufen, empereur romain germanique, fut aussi princesse d'Aragon, reine de Hongrie et régente du royaume de Sicile. Elle mourut en 1222 et fut enterrée dans la cathédrale de Palerme. Ci-dessus, son sarcophage.

fut une tâche de longue haleine, dont il s'acquitta avec une grande rigueur. À la fin de ce processus, le 1^{er} septembre 1231, il promulgua à Melfi le *Liber Augustalis*, rédigé en latin, une réforme en profondeur du droit justinien, qui permettait la création d'un État solide soutenu par un réseau efficace de fonctionnaires locaux. L'organisation féodale fut subordonnée à la bureaucratie royale, elle-même organisée en départements étroitement contrôlés. Chacune des onze provinces du royaume fut dotée d'un justicier et d'un chambellan, respectivement affectés aux juridictions criminelle et civile. La bourgeoisie fut consolidée et le développement des villes fut encouragé, de même que leur implication dans la politique du royaume. L'agriculture et le commerce furent dynamisés via la baisse des impôts et l'organisation de foires annuelles. Frédéric II rétablit la frappe et l'émission de pièces d'or dans l'ouest de l'Europe.

Malgré son efficacité, ce gouvernement ne fut pourtant pas capable d'éviter la discorde que provoquaient ces mesures en dehors du royaume normand de Sicile. Il fut presque impossible à

Frédéric II d'appliquer ses principes dans le reste de l'Italie. La Lombardie, par exemple, rejeta tout particulièrement la figure du *podestà*, le magistrat qui remplaçait le conseil des consuls gouvernant les villes italiennes, et qui devait être étranger à la ville. L'empereur ne parvint pas non plus à entamer le pouvoir des princes et des nobles. Il se perdit dans une législation complexe, qui trahissait plus son ambition de réaliser des réformes rapides qu'il aurait pu voir appliquées de son vivant, qu'elle ne révélait véritablement un caractère pratique. Son gouvernement fit naître une polémique entre ses partisans et ses détracteurs qui perdura presque jusqu'à l'époque moderne. Enfin, alors qu'il semblait avoir enfin vaincu les réticences de ses adversaires, il mourut de maladie et d'épuisement à Castel Fiorentino, dans les Pouilles, le 13 décembre 1250. Sa mort clôturait une époque et en ouvrait une nouvelle.

Cette nouvelle ère allait être marquée pendant des siècles par l'idéal politique qui avait été au cœur de la conduite de Frédéric II, c'est-à-dire l'idée que l'État était une affaire rentable ou,



comme on le dirait à la Renaissance, une œuvre d'art. Le monarque avait démontré que la politique devait être au service de l'économie et que les raisons pratiques devaient systématiquement l'emporter sur les principes spirituels ou moraux. Il n'avait pas non plus hésité à faire preuve d'un certain autoritarisme pour affermir le développement économique à une époque au contraire caractérisée par l'instabilité politique.

Son message avait profondément marqué les esprits. Il limita les dissensions entre les différents groupes qui avaient choisi de diriger une ville ou un royaume à des conflits d'ordre strictement politique. C'est ainsi que s'affrontèrent les différentes conceptions de la participation de l'État à la vie économique. En Italie, les noms de ces « partis » devinrent rapidement célèbres et remplacèrent les vieux groupes – gibelins et guelfes –, qui étaient simplement favorables ou opposés à l'Empire. Il s'agissait désormais des « blancs » rivaux des « noirs » ou des « Capulet » opposés aux « Montagu », qui entrèrent dans la postérité littéraire. C'est ainsi que fut pavé le chemin

menant à la création de véritables oligarchies marchandes qui contrôlaient le pouvoir politique, comme ce fut le cas à Gênes, à Florence et à Venise, les trois villes-clés de la vie économique européenne au cours des décennies qui suivirent la mort de Frédéric II. Ces trois cités diffusèrent un idéal qui fut peu à peu adopté par des dizaines de villes ou de royaumes en Europe.

La lutte politique qui se développa à partir de cette époque provoqua un essor économique qui entraîna la croissance urbaine, l'expansion artistique et la naissance d'une littérature raffinée dans les principales langues vernaculaires européennes. Une conséquence notable de la prospérité économique fut en effet l'intérêt que les commerçants commencèrent à témoigner à la culture. Ils apprirent les rudiments de l'écriture et prirent plaisir à la lecture. Ils utilisèrent ces outils pour coucher leurs expériences de la vie marchande, constituant au fil du temps de véritables traités de commerce. Les générations suivantes disposèrent ainsi d'une mémoire écrite avant de se lancer dans l'aventure commerciale. ■



La vie urbaine et les corporations

Bien que l'émancipation de la noblesse féodale eût été un long processus, l'apparition de bourgs autour des fortifications et le développement de l'artisanat et des marchés donnèrent naissance à la vie urbaine.

La sédentarisation des commerçants joua un grand rôle dans le développement de la cité médiévale. Dans le Nord de l'Europe, l'histoire de la ville commença avec l'érection de remparts autour des *wiks*, nom donné aux colonies de marchands et aux fabriques des commerçants des territoires lointains. C'est ainsi que naquirent les villes de Cologne, Ratisbonne, Verdun ou Namur. Ailleurs, à Cambrai, Mayence, Reims, Beauvais, Noyon et Tournai, les vieilles fortifications furent restaurées. Certaines villes apparurent à l'ombre des communautés épiscopales, telles que Magdebourg, Liège ou Wurtzbourg. Cependant, c'est en Italie que le développement urbain prit le ton le plus coloré et animé.

Du consulat à la commune

Au milieu du XI^e siècle, le consulat se développa en Italie. Cet organe de gouvernement très efficace eut une influence déterminante sur la consolidation des centres urbains – Lucques, Pise, Milan et Gênes dans un premier temps, puis Bergame, Bologne, Brescia, Modène et Vérone au cours des premières décennies du XII^e siècle. Florence se dota, quant à elle, de cette institution en 1138. Les consuls, élus ou cooptés, étaient souvent investis par l'empereur du Saint Empire romain germanique, mais ils recherchèrent rapidement un appui auprès des groupes confédérés par serment.

Dans tous les cas, l'essor des villes se basait sur trois pans de l'économie. En premier lieu, l'artisanat florissant et très diversifié donna naissance aux manufactures travaillant la laine, le drap, le cuir, le fer et le bois, qui généraient des capitaux importants. Le commerce lointain, en deuxième lieu, brassait aussi des sommes considérables car il contrôlait

ARTISANS MÉDIÉVAUX. Relief représentant la construction de l'arche de Noé, XI^e siècle (cloître de la cathédrale de Gérone).



De la monnaie de change à la monnaie fiduciaire

Au Moyen Âge, les échanges marchands étaient rares. L'économie était fermée, et la pièce était une mesure de référence dont la valeur dépendait du poids du métal frappé. Le XIII^e siècle connut une renaissance monétaire relative – le nombre de pièces augmenta peu. Mais à la fin de ce siècle, une minorité de riches paysans émergea avec les premiers excédents agricoles. Ils commencèrent à thésauriser, de même que les commerçants urbains, c'est-à-dire la bourgeoisie marchande naissante qui gérait ces excédents. La noblesse allait retrouver son pouvoir perdu grâce à l'invention de la monnaie à cours légal, ou monnaie fiduciaire. Roger II de Sicile (1112-1154), qui avait établi le premier monopole monétaire, fut un précurseur en la matière. Dans son royaume normand, il autorisait uniquement la circulation de pièces frappées dans sa monnaie. Les autres monarques l'imitèrent : Henri II d'Angleterre en 1154, Frédéric Barberousse de Germanie vers 1160, les rois chrétiens de la péninsule Ibérique à partir de 1170, Philippe II de France entre 1180 et 1223. Le monopole de l'émission – mis en place au XIV^e siècle – impliquait la restriction des monnaies seigneuriales ou locales, ainsi que l'interdiction ou le contrôle de la circulation de monnaies étrangères. Illustration : pièce d'or d'origine génoise, frappée au XIII^e siècle (musée Bottacin, Padoue).

des réseaux de navigation en Méditerranée et dans la Baltique, où transitaient des marchandises de grande valeur. Enfin, la nécessité d'investir les capitaux liquides générés par l'artisanat et le commerce donna naissance à la banque et à la politique financière en Europe. Ce processus nécessitait la stabilité de la monnaie. À partir du XIII^e siècle, le retour à l'étalon-or fut promu par les villes principales, Gênes, Venise et Florence, qui émit le florin en 1252, précurseur de la livre d'or. L'abréviation *fl.* devint une véritable marque, imitée plus tard par les Hollandais et les Autrichiens.

La commune vit le jour pour articuler les différentes institutions de gouvernement de la ville, d'inspection des travaux publics et d'organisation de l'approvisionnement. L'essor démographique des villes résultait de l'afflux de populations rurales qui cherchaient à améliorer leurs conditions de vie. La liberté et l'accès à la propriété favorisèrent l'arrivée continue de paysans. Les pèlerinages jouèrent également un rôle dans l'augmentation de la population, car de nombreux pèlerins décidaient de s'établir dans une ville située sur leur chemin. Ce trafic intense animait les rues et les places, qui se remplirent de comédiens ambulants, et où se pressaient camelots et artisans en quête de travail. Les activités étaient rythmées par les cloches des églises, jusqu'à l'apparition, à partir de la fin du XIII^e siècle, des horloges qui marquaient les heures de labeur et celles du repos.

La vie associative

La renaissance urbaine favorisa également le rétablissement de la vie associative. Les vieux *collegia* professionnels d'origine romaine – qui avaient péniblement subsisté depuis le démembrement de l'Empire romain – avaient jeté les bases des corporations du Moyen Âge. Certaines sources du VI^e siècle font référence à ces *collegia* à Ravenne, et mentionnent

La cité médiévale en temps de paix

À partir de l'an 1000, l'Europe connut un essor considérable, qui alla de pair avec un développement agricole favorisé par des innovations techniques telles que la charrue et les outils en fer (xii^e-xiii^e siècles). Les *civitates* nées autour des anciens centres romains centralisèrent le commerce agraire et artisanal, et devinrent de véritables centres marchands et industriels. Les trafics fluvial et maritime favorisèrent cette nouvelle économie. Illustrations : à droite, *Le Bon Gouvernement*, fresque d'Ambrogio Lorenzetti (Palazzo Pubblico, Sienne) ; ci-dessous, relief représentant un commerce de produits médicinaux, xi^e siècle (Museo Civico d'Arte, Modène).



ceux des boulangers, des notaires ou des marchands. On dispose également d'informations sur une association d'artisans de Venise ou de maraîchers de Rome, au ix^e siècle. Ces références isolées indiquent la disparition progressive de l'activité associative avec le déclin que la vie urbaine connaissait alors. Mais la révolution commerciale et le développement agricole exigeaient des marchés pour échanger les marchandises, et ils ranimèrent la pratique associative.

Au milieu du xi^e siècle, en France et en Flandre, les corporations émergèrent sous la forme de charités, de frairies et de compagnies. En Allemagne, les *hansen* dérivèrent des vieilles *markgenossenschaften*, des associations locales d'entraide qui respectaient strictement les préceptes religieux. Au début du xii^e siècle, nombre de ces associations étaient devenues des unions professionnelles ou corporatives, dont l'autorité grandit jusqu'à

concurrer les pouvoirs municipaux pour le contrôle des villes. La Ligue hanséatique était à l'origine l'une de ces corporations. Au xiv^e siècle elle devint un réseau d'échanges qui créa un espace économique s'étendant de Bruges à Novgorod. À son apogée (la paix de Stralsund de 1370), elle pouvait imposer sa loi à la grande puissance qu'était alors le Danemark.

En Angleterre, les *guilds* étaient initialement des réunions d'individus qui créaient un fonds commun. La référence la plus ancienne aux *guilds* remonte à 1093. Ces corporations se répandirent rapidement sur tout le territoire du pays. Elles concernaient surtout le secteur de la laine. À cet essor vint s'ajouter le développement du commerce de la laine anglaise en Flandre, en Artois, dans le Brabant, le Hainaut et les villes de la Meuse. Ces échanges demandaient l'entretien de relations étroites avec les élites des grandes villes de Flandre, car celles-ci détenaient

le monopole des transactions commerciales et financières, en plus du contrôle des corporations de l'industrie textile.

Corporations de marchands

Les premières corporations médiévales étaient des associations de marchands. Elles ne regroupaient que des commerçants indépendants et des maîtres artisans, car elles refusaient les serfs et toute personne de basse extraction. Leur mission était de protéger l'activité de leurs membres et de limiter le commerce extérieur. À cet effet, elles taxaient lourdement les marchandises qui auraient pu concurrencer leurs produits. Toute marchandise venue de l'étranger et entrant dans la ville était vendue à un prix fixé par la corporation concernée. Il arrivait très souvent que les corporations obtiennent de la commune, voire du roi en personne, le monopole des produits de leur secteur. La corporation des marchands de



1 ÉGLISES ET

CATHÉDRALE. On peut apercevoir la coupole du Duomo de Sienne et le clocher noir et blanc de la basilique, tous deux construits au XIII^e siècle.

2 BÂTIMENTS ET PALAIS.

Au fil des bâtiments, on note des scènes de la vie quotidienne : une femme en train d'arroser, un chat... Les appartements les plus en hauteur sont les plus larges, et les rues sont sombres. Les palais situés loin des remparts présentaient des détails architecturaux très raffinés.

3 ATELIERS.

L'atelier du tailleur est semblable à celui du cordonnier, dans la galerie. Celui du matelassier donne également sur la galerie : on voit un paysan y décharger des ballots de laine.

4 ÉCOLES.

Les écoles épiscopales se développèrent sous la protection des cathédrales, mais des maîtres enseignaient aussi dans des galeries.

5 CITADINS.

On remarque une fiancée à cheval, des hommes en train de converser à la porte d'une auberge, des jeunes gens en train de danser, deux paysannes, un berger menant ses brebis au pré...

l'eau à Paris, par exemple, jouissait d'un monopole absolu sur tous les articles qui devaient transiter par la Seine.

Les principales corporations de marchands devinrent rapidement très puissantes. Elles faisaient en effet commerce d'une très grande variété d'articles, achetaient des matières premières en gros, et assuraient aussi contre les pertes. Elles organisaient l'approvisionnement des villes et la collecte des ordures, pavaient les rues, traçaient des chemins, aménageaient des quais, gardaient les chemins royaux. Elles inspectaient les marchés et régulaient les salaires, la durée et les conditions de travail et d'apprentissage, les méthodes de production et de vente, le prix des matériaux et des articles. Dans le même temps, elles pesaient et comptaient tous les produits achetés et vendus dans leur secteur, et s'efforçaient d'exclure du marché les articles contrefaits ou de qualité inférieure.

En règle générale, chaque corporation avait son propre bâtiment, dont l'architecture se sophistiqua au fil du XIII^e siècle. Chacune disposait d'un ensemble complet de régisseurs, de secrétaires, de trésoriers, d'huissiers, etc. Elle possédait ses propres tribunaux et elle exigeait que ses membres soumettent leurs conflits à cette juridiction avant de recourir à celles de l'État. Elle les obligeait également à aider leurs compagnons malades ou en difficulté, et à leur porter secours s'ils étaient attaqués ou emprisonnés. Elle surveillait les manières et les vêtements de ses membres, les sanctionnant par exemple s'ils venaient aux réunions sans bas.

Chaque année, toutes les corporations fêtaient leur saint patron. La journée de festivités s'ouvrait par un bref prélude de prières. Les corporations participaient à l'entretien et à la décoration des églises de la ville, ainsi qu'à la préparation des processions. Elles bâtissaient des

hôpitaux, des hospices, des orphelinats et des écoles, et finançaient également les enterrements de leurs membres décédés, de même que les messes qui sauveraient leurs âmes du Purgatoire.

Corporations de métiers

Les corporations d'artisans se créèrent sur le modèle de celles des marchands. Des documents de 1099 font référence à des corporations de tisserands dans les villes anglaises de Londres, de Lincoln et d'Oxford, et, quelques années plus tard, à des corporations de tanneurs, de bouchers et d'orfèvres. Sous le nom d'*arti* en Italie, de *zunft* en Allemagne ou de métiers en France, ces groupements se diffusèrent rapidement au XIII^e siècle. Venise en comptait alors cinquante-huit, Gênes trente-trois, Florence vingt et un, Cologne vingt-sept, et Paris plus de cent. En 1254, Étienne Boileau, prévôt de marchands sous Louis IX, publia



La christianisation de l'héritage païen : les fêtes populaires

Les fêtes publiques dans les villes européennes du Moyen Âge étaient dans la majorité des cas d'anciennes traditions christianisées. Le pape Grégoire le Grand (590-604) enjoignit les missionnaires qu'il envoya en Angleterre de s'approprier les fêtes et les temples païens et de les christianiser. Les mêmes directives furent appliquées en Europe continentale et dans le reste du monde, ce qui explique que des fêtes, des cérémonies et des rites animistes païens soient devenus des manifestations chrétiennes par leur introduction dans le calendrier romain. Les Celtes sacrifiaient des bœufs sacrés en bord de mer après une procession mystique dirigée par des prêtres catholiques. Cette célébration devint la fête celtique de la charnalité, lors de laquelle les gens se déguisaient en divers animaux, et se transforma peu à peu en carnaval (*carnis vale* signifiant « adieu à la chair » – ou « à la viande »). En Aragon, de vastes rassemblements printaniers de joueurs de tambours, déjà pratiqués dans la Grèce antique pour effrayer les morts qui étaient susceptibles de revenir des Enfers, se greffèrent à la semaine sainte. Dans le nord de la France avait lieu la fête des fous, la fête de la circoncision de Jésus ou des saints Innocents (le 28 décembre), avec son grand défilé de masques et l'élection du pape des fous. C'était une relecture des lénéennes grecques, qui célébraient Dionysos début janvier. C'est cette coutume qui explique la présence d'une charrette en l'honneur de Bacchus dans le cadre du défilé de masques de Paris. Illustration : miniature représentant la fête du Carnaval, *xiv^e siècle* (Bibliothèque nationale, Paris).

officiellement un *Livre des métiers* qui présentait les normes et les règlements des cent une corporations parisiennes. La division du travail que révèle cette liste est stupéfiante. Dans l'industrie du cuir, par exemple, il y avait des corporations différentes pour les écorcheurs, les tanneurs, les ravaudeurs, les bourrelliers et les travailleurs du cuir fin. Dans le secteur de la menuiserie, les constructeurs de caisses, de barques, de chariots et tonneaux avaient chacun leur corporation spécifique, de même que les ébénistes et les tourneurs. Chaque corporation gardait jalousement les secrets du métier, barricadait son secteur pour empêcher l'entrée d'individus extérieurs et saisisait la justice dans les cas d'intrusion. Les corporations de métiers, qui revêtirent en outre une forme religieuse et adoptèrent un saint patron, aspiraient au monopole. Personne ne pouvait pratiquer un métier sans appartenir à l'un de ces groupes, dont les dirigeants étaient élus annuellement par une assemblée, mais étaient en réalité très souvent choisis pour leur ancienneté ou leur richesse.

Règles, services et classes

Les règles de fonctionnement de la corporation déterminaient les conditions de travail, les salaires et les prix. Elles limitaient le nombre de maîtres dans un secteur donné, et le nombre d'apprentis que pouvait avoir un maître. Elles interdisaient l'emploi des femmes dans l'industrie, à l'exception de l'épouse du maître, et des hommes après dix-huit heures. Elles sanctionnaient les membres qui demandaient des prix trop élevés, réalisaient des transactions frauduleuses ou proposaient des articles de mauvaise qualité. La corporation apposait souvent sa marque sur ses produits en gage de qualité. Ainsi, la corporation des drapiers de Bruges expulsa de la ville un membre qui avait utilisé cette marque sur des marchandises de moindre qualité.

La communauté corporative s'opposait à la concurrence entre maîtres en matière de volume de production et de prix, mais elle l'encourageait pour la qualité. Outre la construction des hôpitaux et des écoles, les corporations assuraient un véritable service social. Elles proposaient des assurances, aidaient les membres dans le besoin, apportaient



une dot à leurs filles et prenaient soin des veuves. Elle s'investissaient en labeur et en argent dans la construction d'églises et représentaient leurs œuvres et leurs insignes sur les vitraux des cathédrales.

L'esprit fraternel qui régnait véritablement parmi les maîtres n'empêchait cependant pas l'existence d'une hiérarchie marquée entre les membres et d'une distinction bien nette au sein des corporations. L'échelon le plus bas était occupé par les apprentis. Âgés de dix à douze ans, ils étaient placés par leurs parents chez un maître qu'ils s'engageaient à servir dans son atelier et à son domicile. En échange, ils étaient nourris, vêtus et logés, et ils apprenaient le métier. Au cours des dernières années de leur service, ils recevaient un salaire et des outils. S'ils fuyaient, ils devaient être rendus à leur maître et punis, et s'ils restaient cachés, ils étaient définitivement exclus du métier. À la fin de

leur apprentissage, ils obtenaient enfin le statut de compagnons, et travaillaient chez divers maîtres en tant que journaliers. Au moment de quitter le maître, ils recevaient une somme d'argent qui leur permettait de s'établir à leur compte. Au bout de deux ou trois ans, les apprentis qualifiés qui avaient suffisamment de capital pour ouvrir leur propre atelier étaient examinés par un comité de leur corps de métier, qui évaluait leurs compétences techniques. S'ils passaient l'examen avec succès, ils devenaient maîtres. Parfois, le candidat devait présenter un « chef-d'œuvre », soit une démonstration convaincante de son habileté.

Au fil du XIII^e siècle, les corporations de métiers se multiplièrent et gagnèrent en pouvoir. Elles faisaient contrepoids aux corporations de marchands, devenant une aristocratie du travail. Elles se mirent à réserver le statut de maître aux fils du maître. Elles payaient mal les

FOIRES AGRICOLES FORTIFIÉES. Au début du IX^e siècle, Provins (ci-dessus) frappait sa propre monnaie. Elle était alors la troisième ville de France, après Paris et Rouen. Au Moyen Âge, elle fut le siège des foires les plus importantes de Champagne. Les fortifications qui l'entouraient, érigées entre 1226 et 1314, faisaient 1 200 mètres de long et comptaient vingt-deux tours.

journaliers et dressaient des barrières de plus en plus hautes à quiconque voulait les intégrer ou s'établir dans leur ville. Ces organisations étaient très adaptées à une époque où les difficultés en matière de transport limitaient fréquemment le marché aux acheteurs locaux, et où les capitaux n'étaient pas encore suffisamment importants ni fluides pour soutenir le développement de grandes entreprises. Lorsque ces fonds furent disponibles, les corporations – marchandes ou de métiers – perdirent le contrôle du marché et des conditions de travail.



**SAINT LOUIS, GRAND
MONARQUE CHRÉTIEN.**
Saint Louis et sa mère,
Blanche de Castille,
miniature du XIII^e siècle
(The Morgan Library
& Museum, New York).
En page de droite,
la couronne de Louis IX
(musée du Louvre, Paris).



LA PLÉNITUDE MÉDIÉVALE



La deuxième moitié du XIII^e siècle se caractérise par le triomphe de la papauté sur l'empire des Hohenstaufen et par l'affirmation de la France en tant que première puissance de l'Occident. Les Angevins prennent le contrôle d'une partie de la Méditerranée, mais sa région orientale connaît les attaques des Mongols sur la Syrie et la Palestine, la victoire des mamlouks et la fin du royaume latin après la conquête de Saint-Jean-d'Acre.



La période de plénitude de la France médiévale coïncide – et ce n'est certes pas par hasard – avec le règne de Louis IX, le « roi Très Chrétien » communément surnommé Saint Louis. C'est l'un des rois les mieux connus grâce à la biographie que lui a consacrée Jean de Joinville et aux importantes archives royales qu'il avait ordonné lui-même de mettre en ordre. Sa première chance fut d'être placé sous la tutelle de sa mère, l'exceptionnelle reine Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII et d'Aliénor d'Angleterre, petite-fille d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine. À la mort de son mari, Louis VIII, Blanche assura la régence pendant la

minorité de Louis IX (1214-1270). Elle lui prodigua d'excellents conseils et une éducation austère et pieuse. L'enfance et l'adolescence de Louis se déroulèrent dans une période de grands changements économiques, sociaux et culturels. À cette époque, Paris s'imposait comme capitale intellectuelle de l'Occident, grâce à son université qui attirait les meilleurs penseurs européens. C'est aussi à ce moment-là que la littérature courtoise renaquit, avec l'une des œuvres les plus importantes du Moyen Âge, le *Roman de la Rose*.

Louis IX atteignit sa majorité en 1234, année où son règne débuta véritablement. Sa première action fut d'écraser la rébellion de la sénéchaussée

La Sainte-Chapelle de Paris, l'église de Louis IX

Le dernier empereur latin, Baudouin II de Courtenay, accablé par les difficultés économiques, voulut vendre à Louis IX la couronne d'épines du Christ et un morceau de la Vraie Croix. Il fallut deux ans à Louis IX pour être convaincu de l'authenticité des reliques, qui allaient être conservées dans la future Sainte-Chapelle. Il finit par verser à Baudouin la somme de 135 000 livres d'or pour leur acquisition.

Louis IX ordonna de construire à Paris une église qui serait digne d'abriter les reliques récemment acquises. C'est ainsi que naquit une œuvre d'art – signée de Pierre de Montreuil ou de Jean de Chelles, nul ne le sait avec certitude –, aujourd'hui considérée comme la réalisation majeure de l'art gothique. La maçonnerie se limite aux éléments structurels (piliers de soutien des voûtes) pour consacrer le plus d'espace possible aux « murs de lumière », c'est-à-dire

aux vitraux. Ces derniers comptent de nombreuses fleurs de lys dorées sur champ azur et des tours de Castille d'or sur gueules – blasons de la famille – et sont répartis sur les huit larges baies à quatre ogives que comptait la nef, les sept fenêtres à deux ogives qui ferment l'abside et la grande rosace de la façade. L'œuvre, qui dénote un génie pictural saisissant, narre quatre-vingt-dix-huit scènes de l'Ancien Testament et quatorze du Nouveau Testament, dont la dernière est l'Apocalypse, sur la grande rosace de l'aile ouest. Illustrations : à droite, intérieur de la Sainte-Chapelle ; à gauche, statue de Saint Louis jeune, chapelle du château de Mainneville, en Normandie.



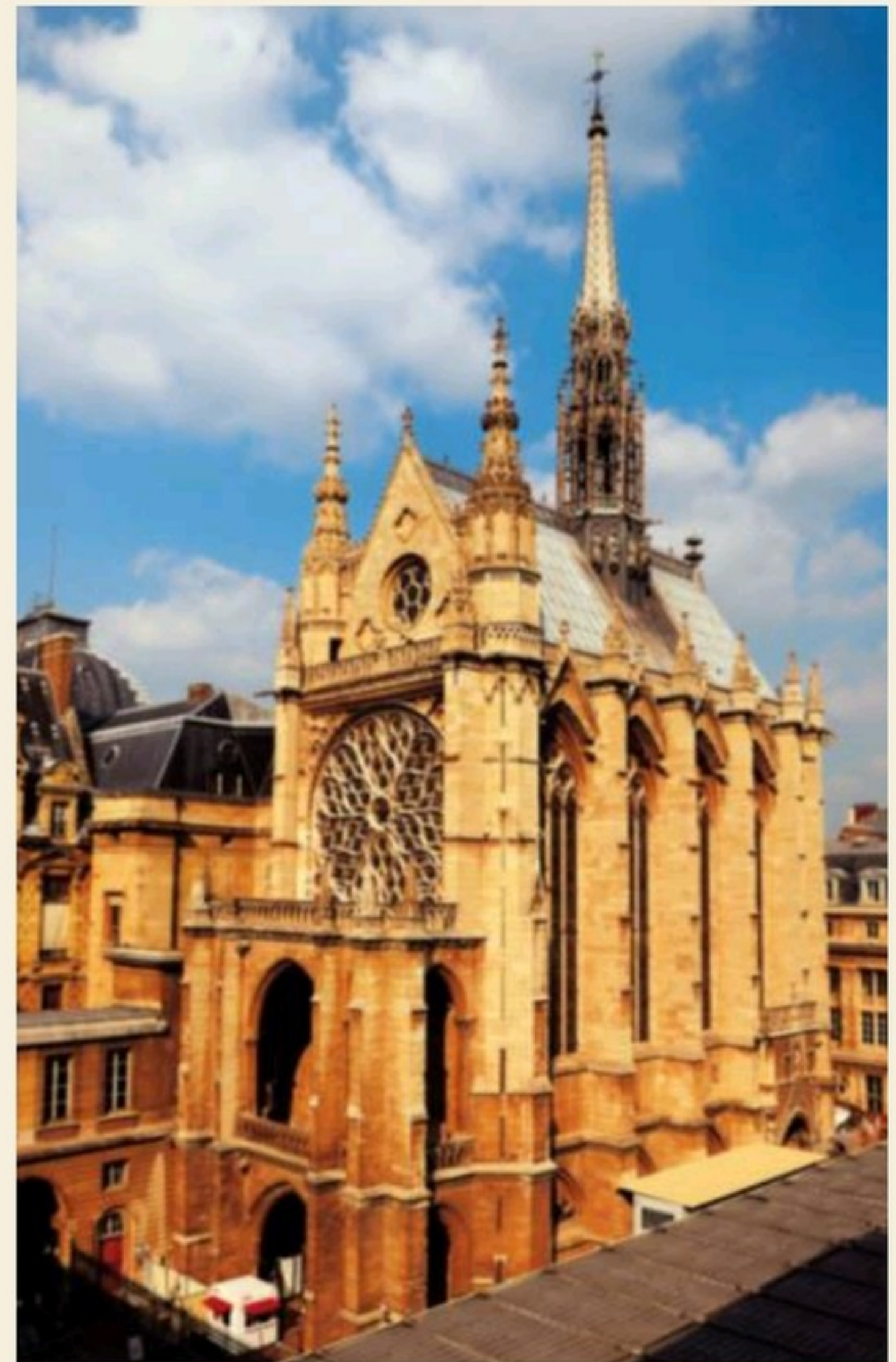
de Carcassonne, alors menée par Raimond-Roger Trencavel. Cet événement conduisit à mettre en place un gouvernement oppressif dans les domaines royaux du Languedoc. On construisit ou on restaura des forteresses pour contrôler la noblesse féodale indocile qui conservait des liens avec le monde cathare. Louis soutint l'entreprise des inquisiteurs et encouragea la mise en accusation des grands nobles de la région. La conséquence indirecte de cet intérêt pour les terres méridionales fut le traité de Corbeil, entre Louis IX et Jacques I^{er} d'Aragon. Le Languedoc devenait un fief de la Couronne de France, à l'exception de Montpellier. Le Roussillon, la Cerdagne et la Catalogne revenaient au roi d'Aragon.

Le règne de Saint Louis

Lors du conflit entre Frédéric II et la papauté, Louis IX conserva une attitude neutre, mais il eut du mal à se tenir à l'écart des intrigues. Il défendit le pape Innocent IV lorsque ce dernier excommunia l'empereur allemand, tout en dénonçant Manfred, le fils naturel de Frédéric II, comme un

usurpateur ou en devenant un fervent partisan d'une invasion de Naples et de la Sicile que préparait son frère, Charles d'Anjou. Quoi qu'il en soit, Louis IX avait la réputation de savoir arrondir les angles. Son *Dit de Péronne* (1256) relatif au problème de succession en Flandre et dans le Hainaut était un modèle de diplomatie. Chacun savait que ce roi recherchait la paix entre les chrétiens davantage que son propre bénéfice.

En revanche, l'attitude de Louis IX envers le monde musulman fut très différente. Le roi chevalier devint rapidement un roi croisé. Entre 1248 et 1254 il organisa une première expédition. Elle eut pour effet la construction de la ville et du port d'Aigues-Mortes, point de départ de la flotte royale. Le premier but de cette campagne était l'Égypte, dont le contrôle signifiait celui de la Terre sainte. Mais sur place, en 1250, Louis IX et ses soldats furent faits prisonniers. Libérés contre une forte rançon, ils poursuivirent la croisade jusqu'à ce que le roi apprenne la mort de sa mère, Blanche de Castille, qui était restée dans le royaume en qualité de régente. En 1154, Louis



LA SAINTE-CHAPELLE. Bâtie entre 1242 et 1248, elle comporte deux chapelles superposées, l'une pour le peuple, l'autre pour le roi et la cour.

quitta donc la Terre sainte. Pendant les années suivantes, tout en embellissant Paris grâce à la construction de la Sainte-Chapelle, Louis planifiait une nouvelle expédition. Finalement, en juillet 1270, la huitième croisade fut détournée vers la Tunisie, un territoire dont le roi voulait faire une base pour conquérir l'Égypte, dans l'espoir chimérique de parvenir à convertir l'émir Al Mustansir. Ce changement de stratégie lui fut fatal. La peste et la dysenterie décimèrent son armée. Le 3 août, l'un de ses fils mourut. Le 25 août 1270, c'est lui qui rendit son dernier souffle, trahi par son corps qui n'avait pas supporté la dureté de la tâche. Ses reliques eurent presque immédiatement la réputation d'être miraculeuses, et il fut canonisé en 1297.

Les chevaliers teutoniques et l'Est

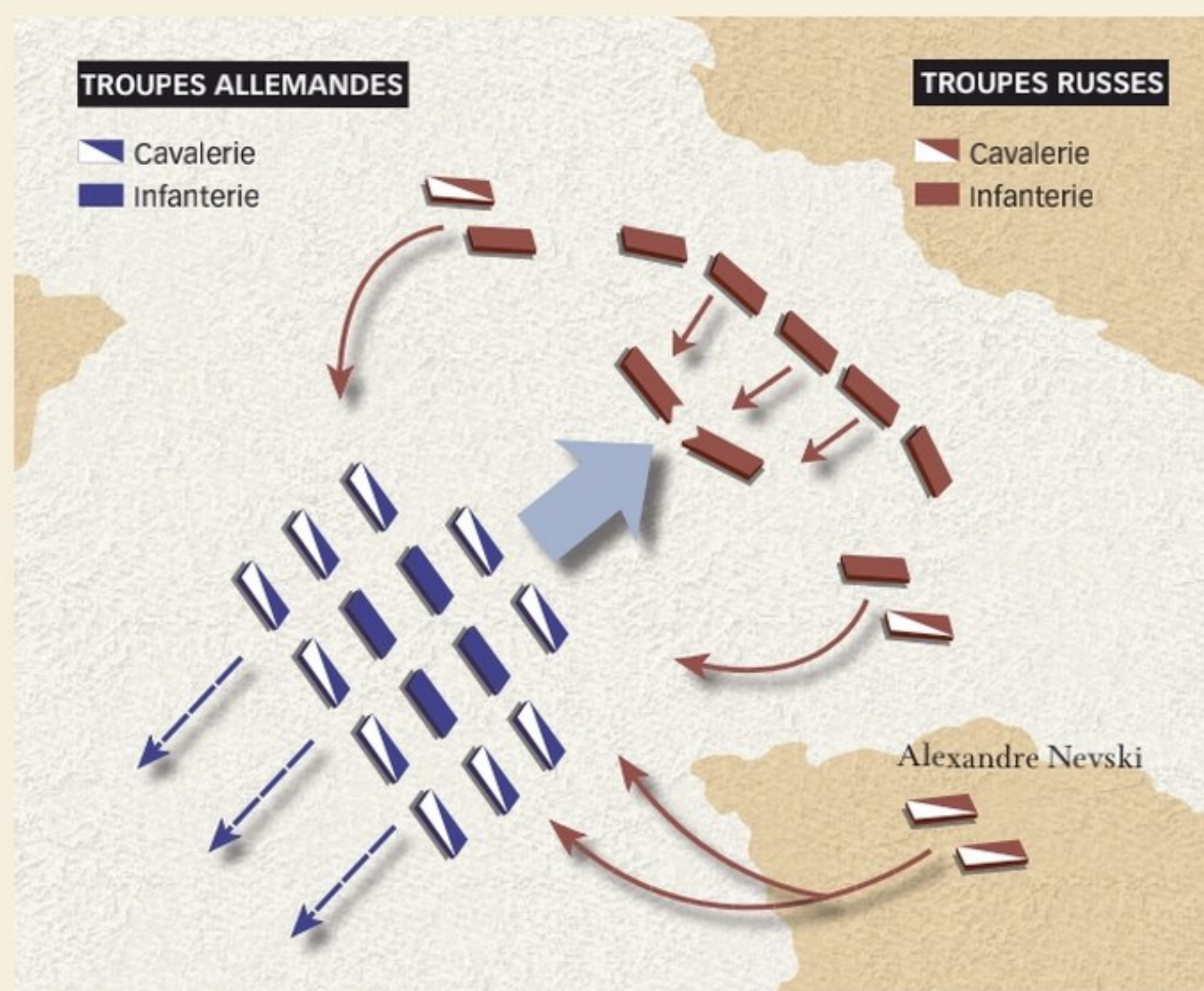
Dans un premier temps, l'expansion allemande vers l'est fut pacifique, car elle n'avait qu'un but commercial. Mais dès le début du ^{xiii}^e siècle, Albert de Riga, neveu de l'archevêque de Brême, dirigea depuis Lübeck une croisade contre les Lives (Lettons), sous le parrainage d'Innocent III,

et il fonda la ville de Riga. Pour consolider la conquête de ces vastes territoires, il obtint l'autorisation papale de fonder l'ordre militaire des chevaliers Porte-Glaive (ou frères de l'Épée) qui, à l'instar de leurs rivaux russes, se consacraient à la conversion forcée des païens. La situation était particulièrement difficile en raison de l'opposition des princes polonais à la présence des colonisateurs allemands. Albert passa donc un accord avec Hermann von Salza, grand maître de l'ordre teutonique, qui venait de convaincre ses chevaliers de quitter la Terre sainte et d'apaiser leur soif de croisade à la frontière hongroise. Ils accédèrent avec enthousiasme à la demande d'Albert et partirent sans hésiter pour les territoires du Nord.

Après de rudes batailles, les chevaliers teutoniques conquièrent rapidement la Prusse. Ils construisirent des châteaux et des villes fortifiées. Une ligne ininterrompue de forteresses jalonna bientôt les rives du Danube, à la frontière prussienne, et celles du Niémen à la frontière lettone. Leur mission consistait à surveiller, intercepter et retenir l'adversaire jusqu'à l'arrivée des

La bataille du lac Peïpous, un combat sur la glace

En 1242, le lac Peïpous, vaste étendue d'eau aujourd'hui partagée entre l'Estonie et la Russie (d'une surface de 3 500 kilomètres carrés, il se trouve au quatrième rang des lacs européens), fut le théâtre glacé de la bataille que livrèrent les chevaliers teutoniques, ordre militaire croisé germanique protégé par une bulle pontificale, et les troupes d'Alexandre Nevski, le prince russe de Novgorod, héros national devenu un saint de l'Église orthodoxe russe.



En juillet 1240, le jeune Alexandre vainquit les Suédois lors de la bataille de la Neva, fait d'armes qui lui fit endosser le titre de Nevski. En avril 1242, de retour d'une expédition de pillage en Estonie, il surprit des chevaliers teutoniques sur les rives du lac, à la frontière de la région de Saint-Pétersbourg. Les troupes d'Alexandre Nevski leur tendirent une embuscade. Elles étaient nombreuses, mais les forces allemandes disposaient d'une arme décisive, la cavalerie cuirassée. Les Russes décidèrent de contenir les Allemands sur le lac, et leur infanterie ne recula pas. Deux compagnies d'archers mongols, alliés de circonstance des Russes, demeuraient camouflés sur la partie droite du champ de bataille. Herman de

Dorpat chargea avec la cavalerie, mais les flèches mongoles l'empêchèrent de rompre la défense. La cavalerie lourde teutonne paraissait avoir l'avantage sur l'infanterie russe, lorsque Alexandre Nevski ordonna à sa propre cavalerie de charger. C'est alors que la glace se brisa sous le poids des bêtes, des armures et des cuirasses, et engloutit une partie des cavaliers allemands et danois (près de quatre cents). Illustration : sceau d'Alexandre Nevski, XIII^e siècle (Musée historique d'État, Moscou).



détachements de chevaliers teutoniques. Cette ligne défensive favorisa l'implantation de nombreux colons allemands, nobles et paysans. Les villes autochtones qui résistaient – Kulm, Memel, Marienwerder, Königsberg – furent converties de force. Des centaines de villages furent fondés à cette époque suivant des schémas urbanistiques clairement germaniques ou hanséatiques.

C'est alors que commença la mode de la *rese* (voyage) en Prusse, une expédition qui avait traditionnellement lieu en hiver, lorsque les conditions météorologiques permettaient de se déplacer sur les marais gelés. Il s'agissait d'un divertissement auquel se livrait la noblesse pendant ses congés sur ses terres, alors que les guerres avaient généralement lieu au printemps et en été. En peu de temps, l'ordre teutonique absorba les chevaliers Porte-Glaive, mais il prit alors une décision qui lui fut fatale, celle de partir en croisade contre les princes du nord de la Russie.

En 1242, les Teutons subirent une écrasante défaite face à Alexandre Nevski, prince de Novgorod, lors de la bataille du lac Peïpous, en Livonie, au nord-est de Riga. L'affrontement entre les chevaliers catholiques et les orthodoxes russes sur les eaux gelées du lac se solda par la défaite des Teutons. Leur expansion en Russie fut ainsi interrompue. Les Lituaniens mirent cette situation à profit et ils décidèrent dès lors de leur tenir tête. Cachés dans les bois et les marais, et dirigés par le prince Mindaugas, ils se mirent à harceler continuellement les chevaliers teutoniques.

L'ordre teutonique connut ensuite ses jours les plus sombres. Après avoir résisté tant bien que mal, les chevaliers purent contre-attaquer quand la mort du prince Mindaugas coïncida avec celle d'Alexandre Nevski, en 1263. Au cours des années qui suivirent, ils annexèrent la Poméranie dans une débauche inouïe de violence et de brutalité. Ce fut l'apogée de l'ordre. Le grand maître transféra alors sa résidence officielle de Venise à Marienburg (Malbork, en polonais). Depuis le port de Dantzig (Gdansk), les chevaliers exportaient du blé vers la Prusse et contrôlaient les exportations des marchandises venues de l'arrière-pays polonais. C'est ainsi que se préparait un conflit qui ne finirait par se résoudre qu'au XV^e siècle, lors de la bataille de Tannenberg (1410).

Le développement du commerce

L'essor du commerce européen constitua l'effet le plus visible et le plus spectaculaire de la prospérité économique de la seconde moitié du XIII^e siècle. Mais il résultait surtout de l'amélioration du réseau routier et des moyens de transport, comme en témoigne la généralisation des chariots lourds tirés par des percherons.



LA DYNASTIE
DES HOHEN-
STAUFEN

1138-1152

Conrad III. Le premier monarque de la dynastie participe à la lutte entre les guelfes (partisans de la papauté) et les gibelins (partisans de l'Empire).

1152-1190

Frédéric I^{er} Barberousse. Il affronte le pape Alexandre III en 1159 et obtient l'hégémonie, mais échoue en Italie. Il part en croisade, où il périt.

1191-1197

Henri VI. Il s'impose face au pape Célestin III et à Richard Cœur de Lion, mais échoue dans sa tentative de faire passer le trône allemand sous le régime de la succession héréditaire.

1198-1208

Philippe de Souabe. Il meurt assassiné.

1220-1250

Frédéric II. Le dernier monarque de la dynastie s'empare de Jérusalem, mais le pape Innocent IV et une ligue de villes italiennes le destituent. Il parvient à garder malgré tout le pouvoir jusqu'à sa mort.

1220-1235

Henri VII. Il est subordonné à son père.

1237-1254

Conrad IV. Il est subordonné à son père Frédéric II jusqu'en 1250.

La sécurité que garantissaient les officiers royaux et les grands princes facilita l'ouverture de chemins à travers les Alpes. Les deux centres les plus importants de l'activité artisanale et industrielle de l'Europe occidentale étaient ainsi reliés par voie terrestre : d'un côté l'Italie du Nord et de l'Est – comprenant les villes de Milan, de Pavie, de Lucques, de Prato ou de Sienne – et de l'autre le nord-ouest de la Champagne, l'Île-de-France, la région rhénane et la Flandre.

Cet essor sensible du commerce donna par suite naissance aux grandes foires de Champagne, qui connurent probablement leur âge d'or à cette époque. Des fonctionnaires nommés par les autorités – d'abord le comte de Champagne puis, à partir de 1284, le roi de France – étaient chargés de rendre la justice et de maintenir l'ordre civil. Un tribunal de foire (l'ancêtre du tribunal de commerce), composé de deux gardes-foires, était chargé d'appliquer le droit des foires.

Les gardes-foires étaient assistés dans leur rôle par des clercs chargés d'enregistrer les contrats et d'authentifier les documents d'achat-vente ou de crédit. D'autres agents étaient responsables du maintien de l'ordre. Tout cela entraîna une profonde évolution des manières de penser le droit appliqué aux transactions commerciales. À la caution personnelle, de tradition féodale, vinrent progressivement s'ajouter la preuve testimoniale et le serment.

En parallèle, la nécessité de réguler les affaires donna naissance à des procédures légales souples et rapides. Les moratoires furent presque supprimés, de même que la pratique de la taxation auprès des tribunaux supérieurs. Les cas de récusation de juges étaient rarissimes, notamment parce que personne ne voulait retarder les procédures. On fixa également la nature, la durée et la distance autorisées pour les sauf-conduits utilisés lors des déplacements commerciaux. Un document dans lequel sont consignés les usages de la foire de Champagne, daté d'environ 1250, indique : « Le seigneur prend sous sa responsabilité tous les marchands, les marchandises et tout type de personne se rendant aux foires, dès la sortie de leur auberge, du lever au coucher du soleil, et doit leur rendre tout objet perdu en chemin. »

En définitive, les foires de Champagne jouèrent un rôle de tout premier plan, qui marqua l'épanouissement et les limites du grand commerce terrestre. Les foires se succédaient tout au long de l'année : à Lagny, en janvier et février ; à Bar, en mars et avril ; à Provins, en juillet et août (foire de la Saint-Jean) puis en septembre et novembre (foire de Saint-Ayoul) ; venait ensuite le tour de Troyes, en novembre et décembre (foire de la Saint-Remi). L'échange de marchandises y était

Conradin, ou la fin
des Hohenstaufen

Après la mort de Frédéric II, son fils Conrad IV hérita de la couronne impériale en 1237. Innocent IV l'excommunia en 1254, et il mourut de dysenterie en laissant un héritier alors âgé de seulement deux ans, Conradin.

En 1265, le pape Clément IV excommunia Conradin, puis envoya contre lui Charles d'Anjou, qu'il venait de couronner roi de Sicile. Après la mort de son tuteur, Manfred, lors de la bataille de Bénévent (1266), les barons germaniques, siciliens et gibelins, firent appel à Conradin, alors âgé de quatorze ans, qui vivait en Bavière avec sa mère. Il prit la tête d'une expédition contre Charles d'Anjou en 1268. Il arriva à Vérone à la tête d'une armée allemande, se rendit à Pise, et obtint à Rome le soutien du sénateur Henri de Castille. Il partit ensuite pour le sud. En franchissant les Abruzzes, il tomba face aux troupes de Charles d'Anjou. Dans une localité proche d'Aquila, Tagliacozzo, l'armée gibeline subit une sévère défaite, ce qui contraignit Conradin à s'enfuir. Tandis qu'il avait atteint le Latium et s'apprêtait à embarquer, un mercenaire romain le captura et l'emmena jusqu'à Naples, où Charles d'Anjou le fit décapiter sur la place du marché.

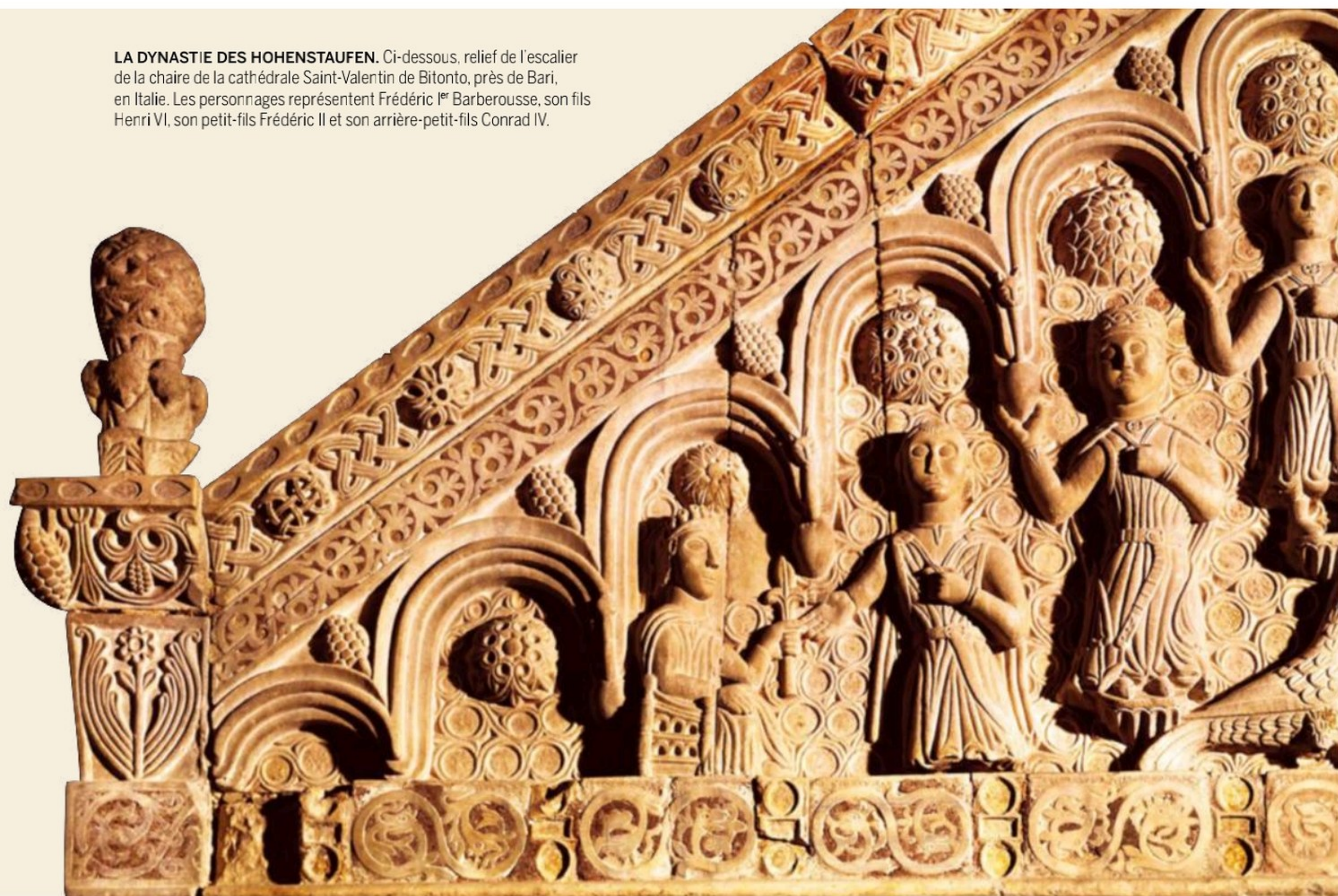
bien sûr omniprésent, mais il s'agissait également d'un important marché financier : on y parachevait des contrats passés ailleurs, on y changeait des devises de tout le monde chrétien et on y réalisait toutes sortes d'opérations, ce qui leur conférait, comme l'exprima un expert, « le rôle de chambre de compensation embryonnaire ».

Le destin des Hohenstaufen

La période qui suivit la mort de Frédéric II, le 13 décembre 1250, jusqu'à l'exécution de son petit-fils Conradin sur la place publique de Naples, en 1268, signa la fin d'une ère marquée par l'ambitieux projet de la dynastie des Hohenstaufen qui voulait unifier l'Italie et l'intégrer à un puissant empire universel associé à l'Allemagne.

Les événements s'enchaînèrent de manière précipitée. Les dispositions testamentaires de Frédéric II semèrent la division parmi les « gibelins », comme on désignait en Toscane ces partisans du grand projet des Hohenstaufen. Frédéric II avait désigné son fils Conrad IV, déjà roi des Romains en Allemagne, comme son successeur pour le

LA DYNASTIE DES HOHENSTAUFEN. Ci-dessous, relief de l'escalier de la chaire de la cathédrale Saint-Valentin de Bitonto, près de Bari, en Italie. Les personnages représentent Frédéric I^{er} Barberousse, son fils Henri VI, son petit-fils Frédéric II et son arrière-petit-fils Conrad IV.



royaume de Sicile, mais il avait aussi nommé son fils illégitime Manfred comme régent des fiefs italiens de son demi-frère. C'est ainsi que s'ouvrit une nouvelle période chaotique, dominée par les luttes pour le contrôle de l'Empire.

Les papes profitèrent de ce contexte troublé pour placer leurs pions aux postes précédemment occupés par des nobles proches de l'Empire. La situation s'aggrava le 21 mai 1254, à la mort de Conrad IV. Pour écarter son demi-frère Manfred de la tête du royaume, il avait confié son fils Conradin, encore un enfant, à la protection du pape, une décision aussi absurde que dangereuse. Quant au poste de régent, il l'avait attribué au margrave Berthold. C'est ainsi que trois factions s'affrontèrent au sein du royaume : Berthold, avec l'armée et les dirigeants de l'administration ; Manfred, qui ne pouvait pas compter sur la fidélité de ses feudataires ; et enfin les villes et les nobles, qui se rapprochèrent du pape Innocent IV. La volonté du pape était que Conradin accède au trône, tandis que Manfred serait devenu régent. Mais cette solution ne satisfaisait personne, et

les vieilles luttes partisans resurgirent. Innocent IV était sur son lit de mort quand les nouvelles d'une guerre menée sur différents fronts et impliquant de nombreux belligérants arrivèrent à ses oreilles. La situation semblait si grave que les cardinaux élurent un pape à l'opposé de son prédécesseur, et qui dirigea le Saint-Siège sous le nom d'Alexandre IV. Le nouveau pape bénéficiait du soutien des ordres mendiants, notamment des franciscains. Il se souciait davantage de l'émergence de nombreuses hérésies en Italie que des conflits de succession des Hohenstaufen.

C'est le moment que choisit le perspicace Manfred pour établir un gouvernement sur tout le royaume, se débarrassant de Berthold et limitant les droits de son neveu, Conradin. Pendant quelques années, Manfred manœuvra subtilement entre les tyrannies émergentes qu'étaient devenus les gouvernements des villes. Mais la situation devenait de plus en plus critique. Les processions de flagellants remplissaient les rues des villes et les chemins des campagnes, sans que le pape puisse y faire quoi que ce soit.

LE CHÂTEAU DE MALBORK (p. 119).

Il fut construit en Pologne, par les chevaliers teutoniques comme forteresse militaire au service de leur ordre. La ville, fondée au XIII^e siècle sous le nom de Marienburg, s'étendit autour de la citadelle. Cet exemple typique de château médiéval est le plus vaste bâtiment en brique de style gothique baltique.



LA CATHÉDRALE DE BAMBERG.

En 1007, l'empereur romain germanique, Henri II, fit de Bamberg le siège d'un diocèse distinct de Würzburg. En 1012 la nouvelle cathédrale de style roman tardif, proche du gothique, fut consacrée. Dotée de hautes tours, elle n'acquit sa forme définitive qu'au XIII^e siècle. C'est là que sont enterrés l'empereur Henri II et son épouse, sainte Cunégonde.

À la mort du pape Alexandre IV en 1261, les cardinaux choisirent d'élire un pape plus « politique ». Natif de Troyes, il se fit appeler Urbain IV. Doté d'un tempérament très autoritaire, il donna à sa politique une orientation pro-française et soutint ouvertement Charles d'Anjou dans son projet d'arracher le pouvoir aux Hohenstaufen. Sa présence compromit le fragile équilibre entre les descendants de Frédéric II.

En 1267, à quinze ans, Conradin était le dernier espoir des gibelins. Plus intrépide et ambitieux que compétent, il prit la tête d'une armée de trois mille soldats allemands. Le 23 août 1268, il affronta les Français à Tagliacozzo, où il essuya une amère défaite. Conradin fut fait prisonnier, jugé puis décapité à Naples, le 21 octobre 1268.

Son exécution publique constitua un événement sans précédent, inimaginable jusqu'alors en Europe. C'était pourtant le dénouement logique de l'affrontement entre la papauté et les empereurs germaniques. Deux siècles de lutte idéologique contre les empereurs « sans Dieu », élus sans l'approbation du pape, rendaient cette

mort possible. Elle constitua un lointain précédent à ce qui allait se produire bien plus tard, l'exécution de Charles I^{er} dans le cadre de la révolution anglaise, puis à celle de Louis XVI pendant la Révolution française.

Rodolphe I^{er} de Habsbourg

La mort de Conradin mit fin à la relation entre le Saint Empire romain germanique et l'Italie, et entraîna probablement la déroute de l'Empire devant la papauté. Personne ne semblait toutefois en tenir compte sur les terres impériales de Bohême, de Moravie, d'Autriche, de Styrie, de Carinthie et de Carniole, où on cherchait surtout à mettre fin au pénible intermède ouvert par la succession de Frédéric II. Le pape Grégoire X tenait donc à rétablir sans délai l'autorité impériale.

La mort de l'empereur élu Richard de Cornouailles en 1272 mit en péril les chances de trouver un nouvel empereur. C'est alors que se présentèrent deux candidats à sa succession : Ottokar II Premysl, roi de Bohême, qui déployait alors un faste inouï à la cour de Prague – il fut

Rodolphe I^{er} : la fondation de la dynastie des Habsbourg

Rodolphe de Habsbourg (1218-1291), fils aîné et unique héritier d'Albert IV le Sage, fut le premier membre de la maison de Habsbourg à accéder au trône impérial. C'est pourquoi il est considéré comme le fondateur de cette puissante dynastie. Pendant son règne, il étendit sa souveraineté à tout le territoire d'Autriche et aux seigneuries vassales.

Le comte de Habsbourg, Albert IV, resta fidèle à la famille

Hohenstaufen dans la lutte pour le pouvoir et contre les papes. L'empereur Frédéric II était le parrain de Rodolphe I^{er}, le fils aîné d'Albert IV, qu'il avait pris sous sa tutelle. Il récompensa la fidélité des Habsbourg en leur concédant de nombreux territoires. Lorsqu'il prit la succession de son père, mort en croisade, Rodolphe parvint à étendre peu à peu ses domaines en Alsace et dans le nord de la Suisse, à la suite de divers conflits de succession dans lesquels il s'imposa par les armes. Après avoir conquis la Haute-Silésie et une bonne partie de la Suisse alémanique, il affronta Rodolphe de Laufenburg, qu'il vainquit. Plus tard, il s'empara de la Souabe. Les électeurs voulaient mettre sur le trône un prince qui ne serait pas assez puissant pour se passer d'eux et transmettre la couronne par voie héréditaire. C'est ainsi, et en raison de sa puissance militaire, qu'il fut élu non pas empereur mais roi des Romains en septembre 1273. Le monarque était contraint d'entreprendre le *Römerzug* (voyage à Rome) pour être officiellement couronné par le pape. Mais Rodolphe, méfiant, préféra renoncer à cette cérémonie, notamment parce qu'il ne voulait pas passer aux yeux du monde pour un vassal de Rome. Illustration : tombeau de Rodolphe de Habsbourg, dans la cathédrale de Spire.



d'ailleurs surnommé « le roi en or » –, et le comte Rodolphe de Habsbourg, issu d'un lignage qui tirait son nom d'une forteresse érigée en Argovie au XI^e siècle. Les électeurs, réunis à Francfort en septembre 1273, élurent Rodolphe, en partie en raison de son faible patrimoine qui le rendait inoffensif, mais également pour son courage avéré et son talent. C'est ainsi que prit fin la période tourmentée qui avait duré vingt-trois ans, le « grand interrègne » qui avait tant contribué au discrédit du titre impérial en Allemagne.

Ottokar II contestait le résultat et se disposait à guerroyer contre le nouvel empereur de la maison de Habsbourg. Mais Rodolphe le vainquit en 1278, lors de la bataille de Marchfeld, avec l'aide de Ladislas IV de Hongrie. Le rêve d'une Grande Bohême disparaissait, mais le pouvoir du roi de Bohême restait en place, consolidé par l'extraordinaire richesse des mines d'argent de Kutná Hora. La victoire de Marchfeld fut le socle de la maison de Habsbourg, et Rodolphe l'exploita largement. Il se comporta avec modération et avec un certain degré de magnanimité en cédant la

Bohême à Wenceslas II, le fils d'Ottokar. Comme le jeune âge du garçon, onze ans, le rendait vulnérable et attirait les ennemis voisins du Brandebourg, de Pologne et de Silésie, Rodolphe lui donna sa fille en mariage, et maria son troisième fils à la sœur du jeune roi de Bohême.

En 1281, Rodolphe dicta une ordonnance de paix relative à la Bavière, à la Franconie, à la Haute-Souabe et aux pays du Rhin. Son objectif était de soumettre la noblesse à un régime pacifique et légal. Il eut toutefois moins d'influence dans les territoires du Nord, où son autorité était purement formelle, de même que dans le Nord-Ouest. Cette dernière région était affectée par le conflit de succession des ducs du Limbourg et par de graves troubles à Cologne, qui débouchèrent sur la bataille de Worringen. C'est en Thuringe qu'il allait obtenir les meilleurs résultats en dehors de ses terres familiales, avec la destruction de certaines forteresses et la décapitation d'une vingtaine de nobles qui se consacraient à la rapine et au vol. Mais cette entreprise le contraignit de résider à Erfurt.

Les Vêpres siciliennes et la fin des Anjou

On désigne par le nom de Vêpres siciliennes un soulèvement populaire qui eut lieu à Palerme et à Corleone le 30 mars 1282. En effet, les insurgés profitèrent du son des cloches des vêpres pour attaquer les troupes du roi français, Charles d'Anjou.

Le pape Innocent IV couronna Charles d'Anjou, qui préparait une expédition contre les Byzantins. Toutefois, ces derniers comptaient bien plus d'alliés en Sicile que les Angevins. La noblesse locale, désireuse de se libérer des charges fiscales que leur imposaient les Français, rallia le parti catalan de Pierre III d'Aragon, qui avait épousé Constance de Sicile en 1262 et aspirait au trône. Le jour du lundi de Pâques – ou peut-être le mardi 31 mars, selon les chroniques du XIII^e siècle –, dès que les cloches sonnèrent les vêpres, les conjurés massacrèrent la plus grande partie des soldats de Charles d'Anjou. Ce dernier en réchappa car il se trouvait alors à Messine. Les insurgés inaugurèrent une éphémère république, qui fut dissoute au bout de quatre mois. Cependant, après cet événement tragique, les Angevins ne devaient plus jamais reprendre le contrôle de l'île. Illustration : huile du peintre du XIX^e siècle Michele Rapisardi représentant ce sanglant épisode.



Le principal objectif de Rodolphe était d'ajouter de nouveaux royaumes à sa maison. À cet effet, il voulut rétablir le royaume d'Arles pour le confier à son fils cadet, Hartmann, mais le projet périclita lorsque le prince se noya, en 1281. Il ne parvint pas non plus à conquérir la Hongrie, comme il l'avait envisagé après l'assassinat du roi Ladislas IV en 1290. Tous ces projets le faisaient se déplacer en permanence d'un bout à l'autre de l'Empire, ce qui eut raison de ses forces. Rodolphe de Habsbourg mourut en 1291 à Spire, et il fut enterré dans la cathédrale de la ville. Restauré à l'époque de l'empereur François-Joseph, son tombeau s'y trouve encore de nos jours.

La Scandinavie entre deux mondes

Au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, la Scandinavie connut des changements très profonds, tant sur le plan politique que social. Tout comme les tendances féodales danoises suivaient de près celles de l'Allemagne ou de la France, la Suède imita celles du Danemark. La conquête de la Finlande en 1249 accéléra le mouvement. Le

deuxième roi de la dynastie Folkung, Magnus Ladulas (Magnus III de Suède), décréta la « paix royale » et renforça les relations entre le roi et les milices armées. Il instaura des règles de chevalerie et accorda des privilèges fiscaux à ceux qui servaient le royaume avec leurs armes et leurs chevaux. En Norvège, la nomination de fonctionnaires royaux inspirés des *sheriffs* anglais, un par district, se généralisa. Tous ces royaumes cherchaient à devenir des monarchies héréditaires.

C'était une période de prospérité pour toute la région, fondée sur une forte augmentation de la population et sur le développement de l'élevage. La pêche au hareng et à la morue stimula le développement de vastes réseaux commerciaux, qui n'étaient cependant pas contrôlés par des autochtones mais par la Hanse baltique. À l'exemple de ce qui s'était passé en Angleterre, les nobles essayèrent de faire plier les rois. Ainsi, en 1282, les nobles danois obligèrent leur roi Erik V à entériner une charte qui instaurait l'organisation d'une diète annuelle de nobles et interdisait l'application de châtiments en marge des processus légaux.



La réorganisation de l'État qui s'ensuivit facilita l'émergence de relations commerciales florissantes avec les seigneurs allemands à l'est de l'Elbe.

Les Angevins en Méditerranée

L'accession au trône pontifical d'Urbain IV en l'an 1261 coïncidait avec la disgrâce de Manfred, le fils illégitime de Frédéric II, et favorisa par conséquent le dessein de Louis IX d'introduire son frère cadet, Charles d'Anjou, dans la politique italienne. Les négociations entre Charles d'Anjou et Urbain IV furent longues, car le pape se méfiait d'un allié trop puissant, tandis que Charles d'Anjou ne voulait pas être un simple instrument de la politique de Rome. Grâce au soutien des guelfes, Charles fut malgré tout élu sénateur de Rome.

En octobre 1264, la mort d'Urbain IV facilita le projet – longuement mûri et préparé par le roi de France – d'expulser les Hohenstaufen d'Italie et de rendre possible l'arrivée des Angevins. L'élection de l'ancien chancelier de Saint Louis, Guy Foulques, comme pape (sous le nom de Clément IV) précipita les événements. La conquête

fut minutieusement préparée et obtint le statut de croisade. Les prêtres français apportèrent une contribution d'un dixième de leurs rentes, les banquiers toscans firent l'avance du reste, et Charles équipa ses troupes en Provence.

Le plan de Charles était relativement simple : il s'agissait d'attendre à Rome pendant que son armée, qui ne pouvait prendre la route maritime contrôlée par les forces de Manfred, viendrait à sa rencontre en passant par la Lombardie et la Romagne. C'était une imposante expédition de cinq mille chevaliers et de vingt-cinq mille fantassins, qui arrivèrent à Rome en janvier 1266. Peu après, Charles vainquit les troupes des Hohenstaufen à Bénévent. Le changement politique s'avéra radical. Les guelfes obtinrent l'hégémonie en Toscane et les gibelins durent s'exiler, essentiellement dans les montagnes. Pourtant la conquête avait à peine commencé, car Charles d'Anjou était conscient qu'il devait vaincre l'autre héritier de Frédéric II, c'est-à-dire son petit-fils Conradin. Le succès obtenu par ses troupes à Tagliacozzo précipita la conquête du royaume de Naples, et ensuite de la Sicile.

Charles d'Anjou était enfin parvenu à prendre le contrôle du royaume grâce à deux grandes victoires militaires, et plus aucun prince de la dynastie Hohenstaufen n'était en mesure de le lui disputer. Les trois fils de Manfred étaient toujours en vie, mais ils se trouvaient dans une geôle napolitaine. Le roi de Castille, Alphonse X, se vantait très souvent de son sang Hohenstaufen, mais il n'envisagea jamais d'affronter Charles d'Anjou ni son puissant frère, Louis IX. La fille aînée de Manfred, Constance, vivait à Barcelone. Elle était mariée avec l'héritier d'Aragon, mais son beau-père, Jacques I^{er}, n'était pas le moins du monde intéressé par la Sicile. En somme, Charles pouvait dormir tranquille et continuer d'étendre son pouvoir sur les villes toscanes, en soutenant les guelfes face aux gibelins. Toutefois, il mena une politique cruelle en Sicile. Ses sujets commencèrent à regretter l'époque plus clémentine de Manfred et se détournèrent peu à peu de lui.

Cela n'empêcha pas Charles, depuis la Sicile, de se prendre à rêver d'un empire en Méditerranée orientale, fidèle à la vieille tradition de la maison normande de Palerme. C'est ainsi qu'il convainquit son frère de dévier sa croisade sur la Tunisie, et qu'il prit certaines mesures en territoire byzantin, notamment dans le Péloponnèse, où il fit bâtir de nombreux châteaux. Il envisageait de mettre en place une grande coalition contre



CHARLES D'ANJOU.

Ce frère du roi Louis IX de France destitua en 1264 Manfred de Hohenstaufen, roi de Naples et de Sicile. Le pape Clément IV le récompensa en lui confiant le trône de Sicile. Les Siciliens de Palerme et de Corleone, ralliés à la conspiration catalane, l'expulsèrent de l'île lors des Vêpres siciliennes. Ci-dessus, statue assise du monarque (musées du Capitole, Rome).

Jacques I^{er} conquiert le royaume de Majorque

C'est le mistral, un vent traître affectant aussi le littoral catalan, qui obligea Jacques I^{er} à accoster à Calvià, dans le sud de Majorque. Le roi d'Aragon conquiert les cités de l'île les unes après les autres, jusqu'à arriver à la Madina Mayurqa, aujourd'hui Palma de Majorque, qui fut prise à la fin 1229.

De nombreux musulmans armés se réfugièrent dans les montagnes. Le roi d'Aragon répartit le territoire entre les nobles qui l'accompagnaient dans la conquête, stimulant ainsi la combativité avide de son état-major féodal, qui considérait la guerre comme un moyen efficace d'accroître son patrimoine. Il assujettit Minorque et Ibiza, et fonda le royaume de Majorque, qui prit son indépendance du royaume d'Aragon en vertu d'une disposition couchée dans son testament. Une fois assurée la coexistence avec les nobles et les autorités ecclésiastiques, il se consacra à encourager une intense activité industrielle et commerciale au sein de son royaume, où convergeaient marchands juifs, chrétiens et musulmans de France, du Maghreb, de Naples, de Grenade, de Valence, de Montpellier et de Catalogne. Illustration : *Retable de sainte Ursule*, représentant la conquête de Majorque par Jacques I^{er}, XIII^e siècle, conservé dans l'église Saint-Antoine de Padoue du village d'Artá.



Constantinople, mais la mort du pape modéra ses ardeurs. Le nouveau pontife, Grégoire X, un Italien de Plaisance, était de son côté très éloigné des controverses politiques.

En 1274, Grégoire X convoqua un concile général. À cette occasion, il souhaitait soulever trois questions essentielles : la réforme de l'Église, l'unification des Églises de Constantinople et de Rome, et la possibilité d'une croisade en Orient. Cette initiative déplut fortement à Charles, car elle l'éloignait de ses ambitions conquérantes et de ses projets de création d'un nouvel empire méditerranéen. Il n'apprécia guère non plus la décision du pape de soutenir Rodolphe de Habsbourg dans son désir de devenir empereur d'Allemagne, car il aurait pour sa part préféré qu'Ottokar II soit élu. Charles s'opposa alors à la ville de Gênes, dans une guerre perdue d'avance, qui lui coûta d'énormes quantités d'argent, entama considérablement ses ressources et l'éloigna davantage encore de ses objectifs en Méditerranée orientale. Pour financer ce conflit dispendieux, il dut augmenter les impôts en Sicile, ce qui attisa

davantage le mécontentement de la population. La mort du pape Grégoire X, en 1276, le soulagea, car elle lui laissait les mains libres pour conquérir les terres de l'Occident byzantin.

Le 22 août 1280, le pape de l'époque, Nicolas III, mourut d'une crise cardiaque, dans sa demeure de Viterbe. Son successeur, Martin IV, était un vieil ami de la maison royale française, mais il ne se montra pas aussi docile que l'avait espéré Charles. Quoi qu'il en soit, le monarque se disposa à lancer une importante expédition contre l'Empire byzantin. C'est alors que commencèrent les véritables problèmes.

À ce moment précis – on était au printemps 1282 – Charles était l'homme le plus puissant d'Europe, roi de Sicile, de Naples, de Jérusalem et d'Albanie, comte de Provence, de Forcalquier, d'Anjou et du Maine, prince d'Acaya, seigneur suprême de Tunis et sénateur de Rome. Mais son arrogance finit par l'aveugler. Il avait oublié que son immense pouvoir ne l'empêchait pas d'avoir des ennemis dans toute l'Europe, notamment les exilés du royaume de Sicile, qui avaient



LES CAMPAGNES DE JACQUES I^{ER} LE CONQUÉRANT. La première expédition commença dans le sud de l'île de Majorque, le 10 septembre 1229.

juré de l'anéantir. Une bonne partie de ces exilés s'étaient réfugiés à Barcelone, où Jean de Procida organisait une grande conspiration avec pour principal but d'expulser Charles de Sicile. Le conflit se déclencha ouvertement le 30 mars 1282, le lundi de Pâques, lorsque le peuple sicilien se souleva contre le gouverneur français de l'île, à l'heure où toutes les cloches de la ville commençaient à sonner les vêpres.

Au cri de « À mort les Français ! », le peuple de Palerme massacra sauvagement ce soir-là près de deux mille hommes et femmes. Le soulèvement s'étendit ensuite à toute l'île, jusqu'à l'expulsion totale des Angevins. Les Vêpres siciliennes sonnèrent le début de la fin de l'hégémonie de la maison d'Anjou en Méditerranée.

Alphonse X le Sage

Alphonse X le Sage, roi de Castille et de León mais aussi « roi des Romains » – bien qu'il ne fût jamais couronné comme tel – s'imposa comme une autre grande figure du XIII^e siècle européen. Cultivé, ami des poètes, des savants et des artistes, il était né

en 1221 à Tolède, fils de Ferdinand III, le conquérant de Cordoue et de Séville, et de Béatrice de Souabe. Cette filiation expliquait sa prétention au trône d'Allemagne, et il se montra toujours fier de son sang Hohenstaufen. À plus d'une occasion, lors des conflits qui opposaient les Hohenstaufen à la papauté et aux rois de France, il menaça d'intervenir en faveur de ses parents, mais il ne s'y risqua finalement jamais.

Son parcours politique s'ouvrit par la conquête du royaume de Murcie en 1243, à la suite d'une brillante campagne. Il intervint ensuite dans la guerre civile portugaise, et frôla l'incident avec son père en raison de la position de l'Église, qui n'appréciait guère sa participation. Il épousa Yolande, fille de Jacques I^{er} d'Aragon, et passa ces premières années à Séville, dans l'attente de son héritage. À la mort de Ferdinand III, le 30 mai 1252, Alphonse X hérita de ses royaumes. Il réunit les cours pour prendre les rênes d'une situation délicate. Ses principes de gouvernement pour établir un État solide, contrarièrent les nobles, qui préféraient le style du père aux innovations du fils.



ALPHONSE X LE SAGE, GRAND ROI DE CASTILLE

A mateur d'astronomie, d'astrologie, de droit, de littérature, de théologie comparée et de poésie épique et provençale, le roi Alphonse X s'occupa également de continuer la campagne de repeuplement des territoires récemment conquis par son père, Ferdinand III. Fils de Béatrice de Souabe, il naquit à Tolède le 23 novembre 1221. À l'âge de seize ans, en 1237, il livra le premier combat de sa vie contre les musulmans.

L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE. Le monarque était un ami notoire des sciences. Ci-contre, astrolabe d'Alphonse X (Musée naval, Madrid).





1 LA MINIATURE. Cette illustration est tirée du *Códice Rico* des *Cantigas de Santa María* (bibliothèque de l'Escorial), œuvre élaborée à la cour d'Alphonse X.

2 L'ÉDITION. *Las Cantigas de Santa María* constituent un des monuments de la miniature gothique espagnole. Il en reste aujourd'hui quatre codex (livres cousus).

3 ALPHONSE X. Dix *cantigas* (poèmes chantés) au moins sont l'œuvre du roi. Airas Nunes, un troubadour galicien de la cour, aurait composé de nombreuses autres de ces pièces.

4 LA CHAPELLE DE MUSIQUE. Alphonse X hérita de son père une chapelle de musique formée d'interprètes et de compositeurs issus de diverses cultures, qu'il intégra à sa cour.

5 INFORMATION MUSICALE. Les enluminures ont permis de découvrir les instruments médiévaux : organistrum, psaltérion, vièle, rebec, dulzaina, etc.

6 LES ÉRUDITS. Alphonse réunit à Tolède des érudits latins, hébreux et arabes. Don Juan Manuel, neveu du roi, bénéficia grandement de ce cosmopolitisme.

7 TRADUCTEURS ET SCRIBES. Alphonse soutint le développement de l'école de traducteurs de Tolède, dont les activités enrichirent la langue castillane.

8 PRIMAUTÉ DU ROI. Le roi choisissait les œuvres, donnait les moyens nécessaires et les instructions pour la structure et les illustrations.

9 LES ŒUVRES ÉCRITES. Des œuvres nombreuses, lyriques, juridiques, historiques, scientifiques et de divertissement, furent rédigées à la cour.

10 LE DROIT. Le monarque entérina de nombreux textes législatifs, tels que les *Siete partidas*, répertoire de droit civil, commercial et pénal.

Le sultanat des esclaves blancs et l'expulsion des croisés d'Orient

Les mamelouks, esclaves affranchis en milices issus des steppes d'Asie centrale, guerroyaient dans un premier temps, pour le compte des califes, puis ils instituèrent leurs propres sultanats et vizirats, sans davantage de droits que ceux octroyés par les armes. Ils firent du Caire la capitale de leur empire, et expulsèrent les croisés de la Terre sainte.

Les successeurs de Saladin étaient pacifiques. Ils recherchaient la coexistence avec les Francs et se consacraient au commerce plutôt qu'à la guerre. Mais les mamelouks d'Égypte qui attaquèrent la citadelle de Saint-Jean-d'Acre réalisèrent de nombreux exploits militaires, dont la prouesse suprême de vaincre les Mongols au combat. Ils s'infiltrèrent dans les armées califiennes et se les approprièrent, de même qu'ils s'emparèrent du pouvoir. Ces Turcs, dont le nom signifiait « esclaves blancs », achevèrent la tâche que Saladin avait commencée au début du siècle précédent, et ne laissèrent pas un empan de terre aux chrétiens. Le sultan Baybars (1260-1277) assena le coup

de grâce aux croisés lorsqu'il écrasa les chrétiens en armes des ordres de Malte et du Temple, et prit le krak des Chevaliers. C'est dans cette forteresse que les mamelouks s'installèrent pour de longs siècles et purent défaire les Mongols, ces véritables prédateurs invincibles. Illustration : le symbole héraldique du sultan mamelouk Baybars (Musée islamique, Le Caire).



Il se consacra alors à une intense activité législative, qui finit par donner naissance au code des *Siete partidas* (« Sept parties ») et à l'écriture érudite de la *Grande e general estoria* (« Grande Histoire générale »), un véritable plaidoyer en faveur du pouvoir qu'il souhaitait mettre en place. Ses ambitions s'incarnèrent ensuite dans l'expédition en Afrique et les intenses démarches diplomatiques qu'il conduisit pour tenter d'obtenir le diadème impérial allemand dès qu'il apprit la mort de son cousin Conrad IV en 1254. Cette tentative, qui prit le nom de « *Fecho del Imperio* », échoua, car la Diète réunie à Francfort en janvier 1257 préféra la candidature de Richard de Cornouailles, frère d'Henri III d'Angleterre, qui fut immédiatement couronné à Aix-la-Chapelle.

Alphonse X était fermement convaincu que tant qu'il ne contrôlait pas les places fortes du détroit de Gibraltar, ses royaumes étaient menacés. En 1278, il essaya d'expulser les Mérinides d'Algésiras, mais sans succès. Il mourut quelques années plus tard, en 1284.

C'est son fils Sanche IV le Brave (1258-1295) qui lui succéda. À la suite d'un accord passé avec Jacques II d'Aragon à Ségovie en 1291, il poursuivit le siège d'Algésiras, avec un objectif différent de celui de son père : il attaqua la place forte de Tarifa par mer et par terre, et la conquit en 1292. Il confia sa défense à Rodrigo Pérez Ponce, qui fut remplacé au printemps 1293 par Alonso Pérez de Guzmán, dit Guzmán le Bon. Les Mérinides furent expulsés après dix-huit ans d'occupation de ces terres. La Castille contrôlait enfin le détroit.

La fin de l'Outremer

Les terres palestiniennes furent le théâtre de l'un des événements les plus importants de l'histoire : la victoire du sultan mamelouk d'Égypte, Saïf ad-Din Qutuz, sur les Mongols, le 3 septembre 1260 lors de la bataille d'Aïn Djalout, en Galilée. Depuis des années, les Mongols réalisaient des incursions en terres musulmanes. Après avoir mis le Khorassan et la Perse à feu et à sang – avec une telle barbarie que l'historien musulman Sayfi Heravi qualifia le saccage de la ville de Nishapur de génocide –, ils avaient anéanti Herat, puis Bagdad. L'attaque mongole sur Bagdad commença le 3 février 1258. Deux semaines plus tard, non seulement la ville avait été conquise, mais elle était totalement dévastée. Le calife abbasside fut roué de coups et tué, enveloppé dans un tapis car les Mongols avaient l'interdiction de répandre du sang royal. Désormais, il ne restait plus qu'une seule force capable de faire face aux Mongols : les mamelouks, un corps de soldats d'élite d'origine turque dirigés par le sultan d'Égypte.

Le grand général mamelouk Zahir Baybars prit la tête des troupes du sultan Qutuz. Ils rencontrèrent les Mongols à Aïn Djalout – « la source de Goliath », en arabe –, où ils les vainquirent. De retour en Égypte, le général fit assassiner le sultan et prit sa place. Il ne fonda cependant pas une véritable dynastie, car la succession ne se faisait pas de père en fils : à la mort du sultan, son cercle de mamelouks les plus proches élitait l'un d'entre eux comme nouveau souverain.

Avec Baybars, l'Égypte devint le pays le plus important du monde arabe et le cœur de la résistance aux États croisés. En 1268, Jaffa et Antioche furent prises. Cela provoqua l'afflux de nombreux croisés en provenance d'Occident, car ils craignaient que Baybars ne s'emparât des autres places fortes chrétiennes. Parmi ces croisés se trouvait notamment Édouard I^{er} d'Angleterre. Il réussit à obtenir une trêve prolongée, mais elle tourna court en raison des sempiternelles divisions entre les peuples latins. Les conflits entre les républiques maritimes de Gênes et de Venise gagnèrent Acre, le dernier bastion important des



croisés. Très vite, la ville de Saint-Jean-d'Acre se transforma en « cloaque du christianisme », car elle drainait toute la canaille d'Europe entre ses murs. En raison de la valeur particulière de la ville, son gouvernement était composé de dix-sept communautés. L'aide apportée depuis l'Occident était faible et insuffisante. Après un siège de six semaines, l'obstiné sultan mamelouk lança l'assaut final le 18 mai 1291. La dernière citadelle croisée tombait dix jours plus tard. Sidon et Tortose furent prises à leur tour au cours de l'été. Le château Pèlerin, dernier bastion des croisés, fut finalement évacué, car il n'y avait plus aucun sens à le défendre. Bien des rescapés se réfugièrent à Chypre, qui resta sous domination latine jusqu'en 1570.

La perte des cités d'Outremer (les États latins d'Orient) entraîna la confrontation de Venise et de Gênes, les deux grandes puissances maritimes italiennes qui se disputaient l'hégémonie en Méditerranée. Ces deux modèles d'organisation politique et économique très différents poursuivaient le même but. Depuis au moins deux siècles, les deux cités avaient évité l'affrontement

en divisant bien leurs sphères d'influence respectives et en répartissant le monopole des précieux produits du commerce international. Au cours des années 1290, la tension entre ces villes laissait entrevoir l'éclatement d'un conflit. C'est bien ce qui se produisit. Une flotte dirigée par Lamba Doria, appartenant à l'aristocratie marchande génoise, partit pour l'Adriatique afin d'affronter l'escadre vénitienne. Cette dernière était menée par Andrea Dandolo, le fils du doge de Venise, Giovanni Dandolo. La rencontre déboucha sur la bataille de Curzola, qui eut lieu le 9 septembre 1298. La victoire des Génois fut sans appel. Dandolo lui-même y trouva la mort, et l'un de ses capitaines les plus renommés, Marco Polo, fut fait prisonnier. Toutefois, la république de Venise parvint en un temps record à mettre en place une nouvelle flotte de cent galères qui lui permit de rétablir sa suprématie dans l'Adriatique. Comme l'exprima bien plus tard l'historien italo-américain Roberto Sabatino López, il ne fait aucun doute que « l'Iliade des barons fut suivie et dépassée par l'Odyssée des marchands ». ■

SAINT-JEAN-D'ACRE.

Cette ville située au nord d'Haïfa possède un port naturel en eau profonde. Elle fit partie de l'Empire byzantin jusqu'à la conquête musulmane de 638. Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, l'occupa en 1104, et le sultan Saladin la reprit en 1187. Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion la rendirent aux chrétiens en 1191. En 1291, les Mamelouks en expulsèrent les croisés pour toujours.



L'ère des grandes cathédrales

L'art gothique naquit en Île-de-France, la région la plus réticente à l'influence du style roman. C'est là que se développa cet art d'ingénieurs, favorisé par l'abbé Suger de Saint-Denis.

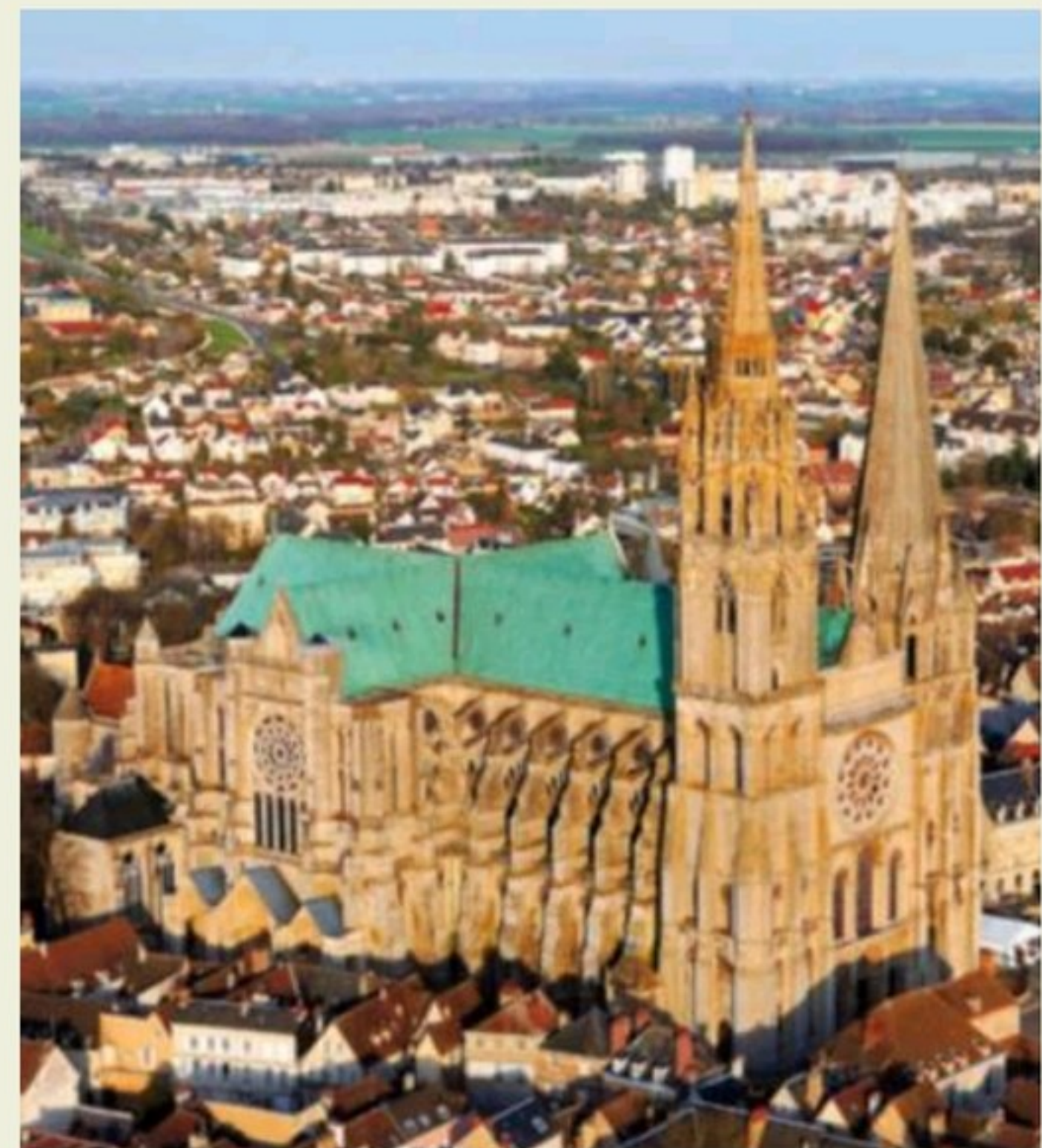
Lorsque l'abbé Suger décida de construire une nouvelle église afin de commémorer les rois de France défunts et exalter leur pouvoir, il proposa d'ouvrir des baies pour faire entrer la lumière. Saint-Denis est l'archétype politico-religieux et mystique des cathédrales gothiques françaises, témoins ultimes de la monarchie capétienne. Après Saint-Denis, ce fut le tour de Paris, de Chartres,

de Reims, d'Amiens... Si Saint-Denis est la première abbaye gothique, c'est Sens qui accueillit la première cathédrale. Quant aux sculptures de style gothique, les plus anciennes ornent les façades ouest de Saint-Denis et de Chartres. Ces édifices furent conçus par des évêques : Henri de Sens, Geoffroy de Chartres et Suger lui-même, alliés en raison de leurs convictions politiques et religieuses.



Les horloges

Des horloges astronomiques apparurent dans plusieurs cathédrales à partir du ^{xiv}e siècle. Ces horloges reflètent les connaissances de l'époque, c'est pourquoi on peut y voir le soleil tournant autour de la Terre. Illustration : l'horloge astronomique de la cathédrale de Bourges.



Chartres, la splendeur gothique

Fondée au XI^e siècle comme une église romane, la cathédrale de Chartres adopta, au milieu du siècle suivant, les éléments qui en firent l'une des principales cathédrales gothiques d'Europe : sa façade, les deux tours ouest, les trois portails sculptés et les grandes baies ornées de somptueux vitraux aux couleurs légendaires. Mais la cathédrale continua de s'enrichir pendant la Renaissance, comme on le constate dans l'abside du chœur.

L'art gothique était conçu pour permettre de résoudre d'importants problèmes techniques de structure. Il y parvint le plus souvent, mais sans être l'architecture infaillible que décrit une certaine mythologie moderne. Si la cathédrale de Chartres ne souffre en effet d'aucune fissure et traverse les siècles sans dommage, le chœur de celle de Beauvais, en revanche, s'écroula douze ans après sa construction, si bien que de nombreux architectes renoncèrent à terminer d'autres cathédrales importantes, comme celles de Milan ou de Cologne qui durent attendre le renouveau du XIX^e siècle pour être achevées.

Nervures et arcs-boutants

La caractéristique principale du style gothique est la nervure. Ses arcs diagonaux et transversaux qui couvraient les baies de la nef formaient une armature légère sur laquelle pouvait reposer

la fine voûte maçonnée. Chaque baie devint alors une unité structurelle qui canalisait le poids et les poussées vers le bas des arcs jaillissant de ses piliers. En retour, ces derniers étaient soutenus par les contreforts des baies des nefs latérales et par des arcs-boutants extérieurs qui venaient contenir la poussée latérale de la voûte.

L'arc-boutant avait déjà été employé auparavant dans des églises romanes de Normandie, mais c'est l'architecture gothique qui l'utilisa de manière véritablement efficace. Elle sortit de l'ombre cet avatar du contrefort, le fit s'élancer du sol et franchir les airs au-dessus du toit de la nef latérale. Il venait ainsi étayer directement le mur soutenant la toiture.

C'est en l'an 1150, dans la cathédrale de Noyon, que ce procédé fut utilisé pour la première fois. Vingt ans plus tard, il avait fait ses preuves et gagné la faveur de tous les bâtisseurs de cathédrales

gothiques. Les arcs-boutants devenus multiples étayaient ainsi deux points (ou davantage) ou se soutenaient les uns les autres. Leurs piliers s'ornèrent de pinacles à la pointe desquels un ange était parfois placé, comme c'est le cas à Reims.

En parallèle, l'ogive devint la manifestation visible de ce nouvel art, bien qu'elle ne fût pas aussi nécessaire que les arcs-boutants, dans un premier temps. Il faut signaler que l'ogive avait déjà été utilisée, notamment à Qasr Ibn Wardan (Syrie) au milieu du VI^e siècle, comme l'indiquent des sources fiables, puis dans le dôme du Rocher et dans la mosquée d'Al Aqsa, à Jérusalem. C'est probablement à partir de là qu'elle arriva en Occident, à moins qu'elle n'eût été une invention des bâtisseurs de cathédrales qui souhaitaient résoudre des problèmes mécaniques de conception architecturale, comme celui d'ériger à une même hauteur des arcs de longueurs inégales.

Notre-Dame de Paris, grâce de pierre et de lumière

Sous le patronage de la Vierge Marie, comme dans la majorité des cathédrales gothiques, le porche de la façade principale de la cathédrale de Paris présente un pilier orné d'allégories sculptées témoignant de la contribution des sciences médiévales à la construction. Les trois portails en ogive sont surmontés d'une rangée de niches royales ; en dessous se trouve le stylobate, dont la décoration a trait à l'alchimie ou à la science hermétique des constructeurs (les *maçons*). Le centre de la façade porte la rosace principale, flanquée de deux fenêtres. Au-dessus, une galerie d'arcades trilobées soutient une plate-forme reposant sur de fines colonnes, qui s'étend entre les blocs des tours recouvertes d'ardoise. Comme dans toutes les églises, l'abside en tête de la croix latine est orientée au sud-est, la façade au pied de la croix au nord-ouest, et le transept, au nord-est/sud-ouest, de sorte que le visiteur entre par le sombre occident septentrional et avance jusqu'à l'orient méridional, où le soleil se lève et où se trouve Jérusalem, berceau du christianisme.



FAÇADE DE LA CATHÉDRALE (DÉTAIL). La construction de Notre-Dame de Paris débuta en 1163 et fut achevée près de deux siècles plus tard, mais de nombreuses modifications furent apportées par la suite.

1 FLÈCHE. Le coq qui couronne la flèche du ^{xix}^e siècle contient trois reliques : une de saint Denis, une autre de sainte Geneviève, sainte patronne de Paris, et un morceau de la couronne d'épines du Christ, acquise par le roi Louis IX (Saint Louis) à Constantinople.

2 ARCS-BOUTANTS. En 1220, lorsque fut installée une nouvelle couverture plus lourde – en plomb –, des arcs-boutants furent érigés pour transférer la poussée des voûtes sur un contrefort extérieur. Cela permit d'ouvrir de grandes baies qui furent recouvertes de « parois de lumière colorée ».

5 LE PORTAIL DE LA VIERGE. Il possède deux linteaux : dans la partie inférieure, des rois, des prophètes d'Israël et l'arche d'alliance au-dessus de la statue de la Vierge à l'Enfant foulant le serpent ; dans la partie supérieure la Dormition de la Vierge est représentée en présence du Christ, des anges et des apôtres.

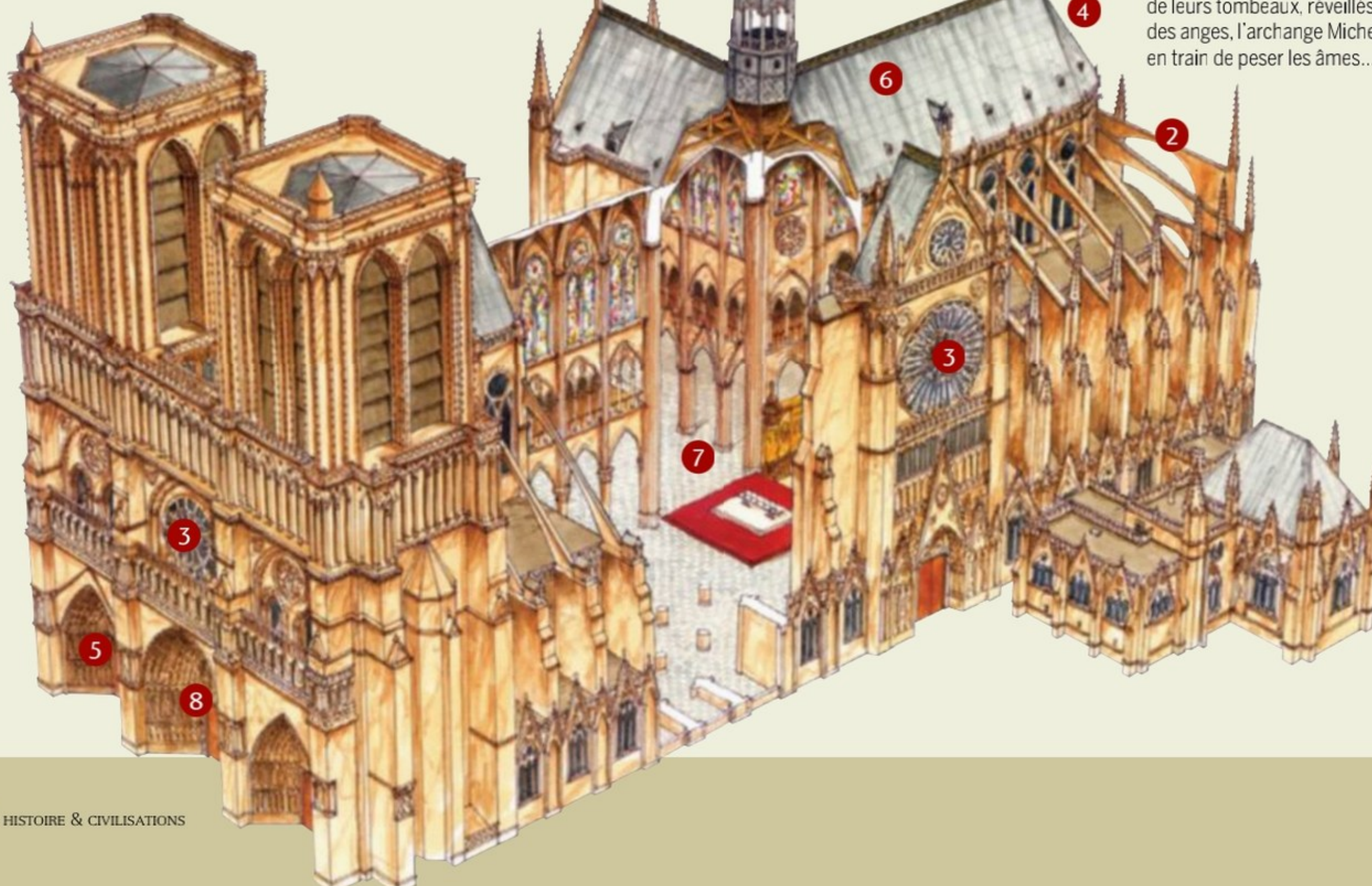
6 COUVERTURES ET TOITURES. Les structures de bois sur lesquelles repose la toiture ont exigé l'abattage de 1 300 châtaigniers sur une surface de 24 hectares de forêt. Certains petits toits sont recouverts d'ardoise, mais la majorité sont recouverts de plomb.

3 ROSACES. Celle de la façade, de 13 mètres de diamètre, présente quatre-vingts scènes de l'Ancien Testament autour de la Vierge. Les façades nord et sud du transept possèdent des rosaces de même diamètre. La rosace occidentale mesure 9 mètres de diamètre.

4 CHŒUR ET ABSIDE. Derrière le chœur, long de 38 mètres et large de 12 mètres, s'étend une abside semi-circulaire dotée de sept absidioles. Cet élément architectural fut réalisé lors de la première phase de la construction de la cathédrale (1163-1250).

7 NEFS. Le bras principal de la croix, dont la hauteur est comprise entre 43 et 33 mètres, a une longueur de 60 mètres sur 13 mètres de large. La nef accueille 9 000 personnes, les nefs latérales 1 500 autres.

8 FAÇADE. La façade mesure 43,5 m de long et 45 mètres de haut (les tours sont hautes de 69 mètres). Elle compte trois portails. Le portail central, entrée principale du sanctuaire, est orné de scènes du Jugement dernier : des morts sortent de leurs tombeaux, réveillés par des anges, l'archange Michel est en train de peser les âmes...



L'ogive permet également de résoudre un autre problème : les nefs latérales étant plus étroites que la nef centrale, une baie de nef latérale était plus haute que large, et le sommet de ses arcs transversaux risquait de se retrouver plus bas que celui des arcs diagonaux, ou élevé à une hauteur telle que cela aurait détruit l'harmonie de l'ensemble. Dans le déambulatoire de l'abside, où le mur extérieur était plus long que le mur intérieur et où chaque baie formait un trapèze, l'ogive permettait également de réaliser une voûte avec des arcs au sommet égalisés.

Fenêtres et rosaces

L'utilisation de l'ogive pour les fenêtres mit fin à la nécessité de construire des murs épais. L'espace entre chaque point d'appui ne subissait qu'une faible poussée. Le mur pouvait ainsi être aminci, voire supprimé. Mais la largeur de cette ouverture était trop importante pour une seule plaque de verre. L'espace fut donc divisé en deux fenêtres (ou plus), qui étaient placées sous un arc en pierre. Le mur extérieur, comme celui de la nef centrale, devint une arcade. Vers 1170, pour résoudre les nombreux problèmes que ce type de fenêtres engendrait, les bâtisseurs de cathédrales conçurent des remplages ajourés : ils perforèrent la pierre pour ne laisser que des motifs décoratifs, et remplirent les interstices et les fenêtres avec des vitraux colorés. Les motifs se complexifièrent. Leurs lignes prédominantes donnèrent leur nom à des périodes et à des sous-styles architecturaux : géométrique, curviligne, perpendiculaire, flamboyant, etc. Les mêmes procédés appliqués à la surface du mur au-dessus des portails donnèrent naissance à de larges rosaces, dans un style qui vit le jour à Notre-Dame de Paris en 1230 et atteignit sa perfection dans la cathédrale de Reims et la Sainte-Chapelle.

Chartres et son rayonnement

Ces procédés de construction se généralisèrent. Cet art, l'expression évidente de la culture française, se diffusa à travers toute l'Europe. Bien que l'abbaye de Saint-Denis soit le premier monument authentiquement gothique, le véritable point de départ se trouve à Chartres. Il est significatif que toutes les techniques de ce nouveau style architectural aient été expérimentées dans cette cathédrale,



érigée en dehors des domaines royaux, en Beauce, dans le grenier à blé de la France. Le gothique se développe grâce aux richesses qu'apporte le prodigieux développement agricole du ^{xiii}^e siècle. Sur le plan théologique, il répond au désir de trouver dans des innovations techniques l'expression d'une spiritualité qui voit les principaux attributs de Dieu dans la lumière, la mesure et le nombre.

Chartres est avant tout une cathédrale en honneur de Marie, un lieu de pèlerinage pour les malades et les affligés qui recherchaient la protection de la Vierge. Ce lieu de culte naquit également d'un engouement collectif qui apparut après l'incendie, en 1194, du premier bâtiment roman érigé en 1020 par l'évêque Fulbert. Cette catastrophe entraîna l'arrivée massive de travailleurs, de ressources matérielles, de pierres et d'objets liturgiques, qui, en quelques années, permirent la construction d'une nouvelle cathédrale.

LA CATHÉDRALE D'ELY. Elle est bâtie suivant un plan en croix, avec une nef centrale de 75 mètres qui fait d'elle la plus grande basilique d'Angleterre. Elle fut édifiée entre le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècle.

Vers 1224, le corps principal était enfin bâti, et Chartres put redevenir un lieu de pèlerinage. L'architecte de la cathédrale – dont on ignore le nom – aurait envisagé de flanquer de tours non seulement le front ouest, mais aussi les portails de la nef transversale et l'abside. Mais finalement, seules deux tours furent érigées sur la façade : le clocher vieux, du ^{xii}^e siècle, dont la flèche s'élève à 108 mètres de hauteur, à l'extrême sud, et le clocher neuf, au nord. Le clocher neuf, qui subit deux incendies, fut reconstruit au début du ^{xvi}^e siècle par Jean de Beauce dans le style gothique flamboyant.

Avec les vitraux, l'une des singularités de Chartres réside dans ses milliers de sculptures. Les porches à eux seuls



Géomètres ou tailleurs de pierre : des métiers initiatiques

Depuis l'Antiquité, les artisans et les ouvriers de la construction se regroupaient en corporations professionnelles, aussi bien pour pratiquer leur métier que pour se protéger des abus de leurs employeurs. Au Moyen Âge, la corporation des bâtisseurs réunissait diverses associations, confréries, métiers et guildes. Les géomètres, les tailleurs de pierre, les charpentiers, les vitriers, les forgerons... Tous ces corps de métier œuvraient à la construction de cathédrales, de châteaux, de monastères, de ponts, de palais, etc. Le chapitre VIII du *Livre des métiers* publié par Louis IX porte sur les maçons et les tailleurs de pierre, énonce leurs libertés et leurs droits, et indique qu'ils sont organisés en trois catégories hiérarchisées : apprentis, compagnons et maîtres. L'apprentissage pouvait durer très longtemps, et le compagnon n'obtenait le statut de maître qu'après avoir réalisé un chef-d'œuvre. La formation était initiatique, et consistait en un accès progressif aux secrets professionnels. Les bâtisseurs (ou maçons) étaient chrétiens, mais outre le christianisme, c'était surtout la solidarité professionnelle qui les unissait. Au sein de leurs corporations, ils se transmettaient les secrets du métier relatifs aux sciences (mathématiques, géométrie, physique, alchimie, protochimie). C'était la maçonnerie opérative, à partir de laquelle fut créée au ^{xv}^e siècle la maçonnerie spéculative. Illustration : des bâtisseurs érigeant une cathédrale, miniature française du ^{xv}^e siècle (Bibliothèque nationale, Paris).

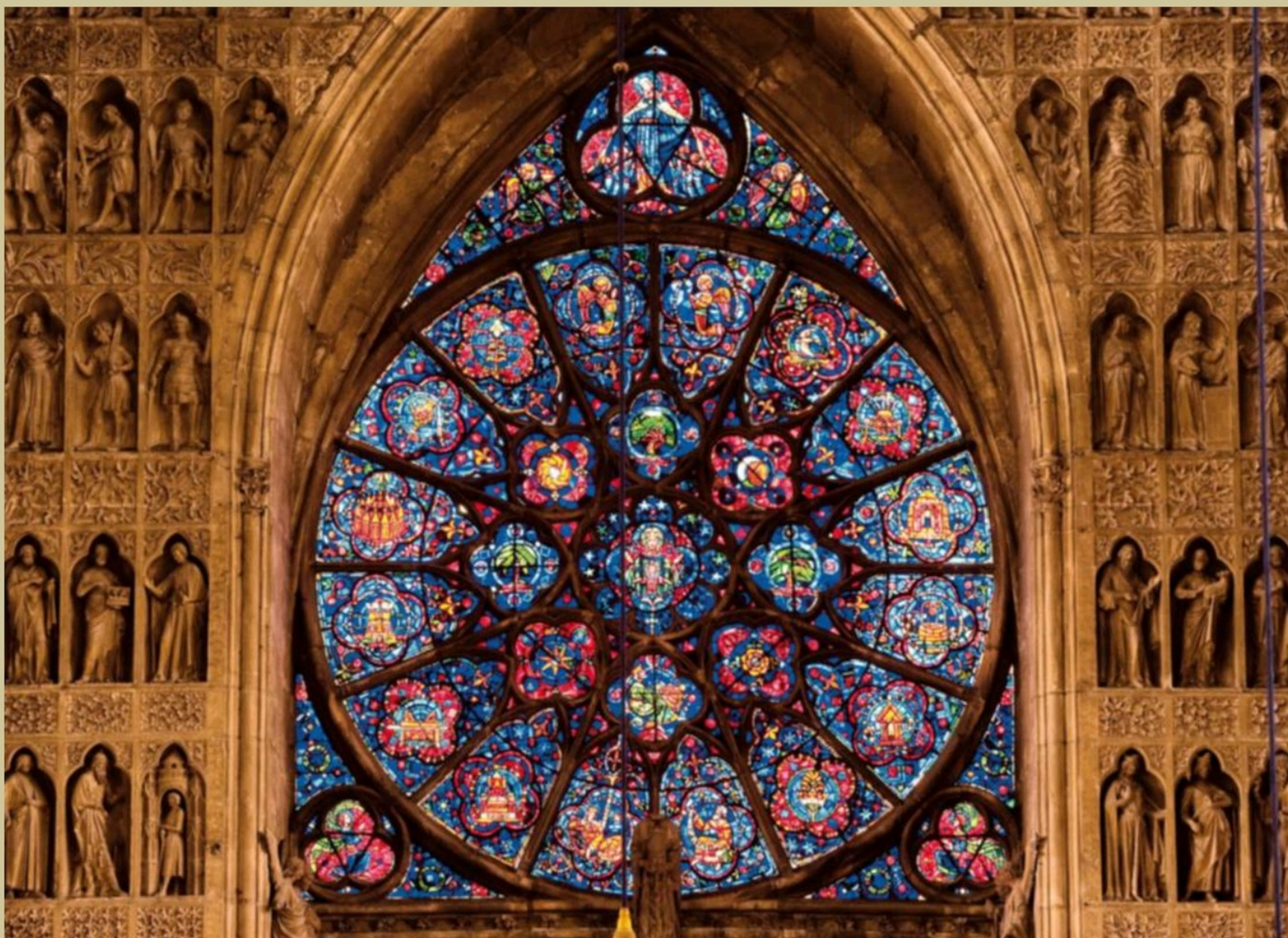
en comptent près de deux mille, et elles peuvent être admirées partout dans l'édifice, même dans des zones particulièrement difficiles d'accès. Les personnages étaient souvent représentés grandeur nature. Le Christ du portail central, qui a quitté le ton sévère du Jugement dernier caractéristique de l'art roman, dégage une sereine majesté et se dresse au milieu d'une foule joyeuse et attentive. Il étend la main pour bénir les fidèles qui entrent par la porte située sous ses pieds. Sur les arcs du portail se trouvent représentés dix-neuf prophètes, rois et reines, symbolisant la profondeur philosophique de l'école de Chartres. Les façades et les portails de la nef transversale, au nord et au sud, sont considérés comme les plus beaux de l'architecture gothique.

Chartres fut un modèle en France et dans le reste de l'Europe. Diverses cathédrales rattachées à ce que l'on nomme aujourd'hui la période classique de l'art gothique furent érigées selon son modèle. Celles d'Amiens, de Reims, de Rouen et de Bourges virent le jour vers 1200, chacune dotée d'une grande nef centrale flanquée de quatre nefs latérales. Le portail sud de la cathédrale d'Amiens se pare du célèbre Beau Dieu, tandis que le portail ouest présente une Mère de Dieu qui sourit en contemplant son Fils. À la même époque débuta la construction d'une nouvelle abbaye gothique pour accueillir les moines sur le mont Saint-Michel.

À partir de 1250, ce fut la surenchère, avec la cathédrale de Beauvais, Saint-Urbain de Troyes, celles de Clermont, de Limoges, de Rodez et surtout la Sainte-Chapelle de Paris, un véritable reliquaire de verre. Ce monument, commandé par Louis IX, fut réalisé en six ans (1242-1248) : les mille cent trente-quatre scènes ornant ses vitraux envahissent littéralement les murs. À partir de Chartres et de l'Île-de-France, l'art gothique se diffusa dans les provinces françaises puis en Angleterre, en Suède, en Espagne et en Allemagne. On l'appelait *opus francigenum*, « œuvre de Français ».

L'Angleterre

En Angleterre, l'introduction du gothique constitua une évolution naturelle du dernier style roman d'origine normande, celui des cathédrales de Durham et de Gloucester, des abbayes de Fountains et de



Malmesbury. Henri III d'Angleterre, qui en fut le promoteur, dépouilla son peuple pour se procurer les ressources nécessaires à la construction de l'abbaye de Westminster et au financement de l'académie d'artistes (bâisseurs, sculpteurs, peintres, miniaturistes, orfèvres) qu'il réunit à sa cour. Le résultat fut une œuvre de « style français », proche du modèle de Reims et d'Amiens, jusque dans les sculptures du portail sud ou du triforium.

Le gothique anglais embrasse trois périodes bien distinctes : primitive (1175-1280), décorée (1280-1380) et enfin perpendiculaire (1380-1450). Généralement, les façades et les portails restent simples : Lincoln et Rochester ne possèdent que quelques sculptures, Wells nettement plus, mais n'est en aucune manière comparable au modèle français. Les tours sont souvent plus larges que hautes, malgré la taille respectable de celles de Salisbury, de Norwich et de Lichfield. La

hauteur sous plafond ne fut jamais une priorité en Angleterre, sauf à Westminster et Salisbury. Le plus couramment, on construisait une voûte basse, comme à Gloucester et Exeter. Les cathédrales les plus longues conservaient l'abside carrée de style anglo-saxon, se passant de l'abside polygonale ou semi-circulaire française, pourtant très pratique.

Cependant, quand un incendie ravageait un sanctuaire, on saisisait l'occasion pour remplacer l'architecture normande par des édifices gothiques, comme à Canterbury, à la stupéfaction des habitants. Après l'assassinat en 1170 de Thomas Becket, canonisé trois ans plus tard, la cathédrale était devenue un important centre de pèlerinage. Les moines confièrent la reconstruction du chœur à Guillaume de Sens, un architecte français qui avait acquis une certaine renommée avec l'édification de la cathédrale de sa ville natale. La décision de

NOTRE-DAME DE REIMS. L'église où fut baptisé le roi Clovis en 498 fut détruite par un incendie en 1210 ; une cathédrale de style gothique aux vitraux somptueux la remplaça. La Première Guerre mondiale détruisit une bonne partie des éléments vitrés, et des artistes tels que Marc Chagall habillèrent les lieux par des vitraux de leur création.

l'évêque Hugues de Lacy de construire le splendide arrière-chœur de la cathédrale de Winchester était tout aussi étonnante, de même que celle de Robert Grosseteste qui, une fois évêque, voulut reconstruire la cathédrale de Lincoln détruite par les flammes. C'est là que fut réalisé le chœur des Anges, l'un des joyaux de l'art gothique, comme l'affirma William Osler, un érudit anglais de l'époque.

Le gothique sur le continent

Le gothique emprunta deux chemins différents pour se diffuser en Allemagne. L'un passa par le nord et la Flandre, qui



LA CATHÉDRALE DE LINCOLN. Le premier édifice, une commande de Guillaume le Conquérant, fut détruit en 1185 par un tremblement de terre. Le deuxième date de 1192-1235, et constitue un excellent exemple d'architecture gothique.

avait importé très tôt le gothique français dans les cathédrales Sainte-Gudule de Bruxelles, Saint-Bavon de Gand ou Saint-Rombaut de Malines. La cathédrale de Bruges, avec son superbe clocher, fut également un modèle pour l'Allemagne. La deuxième voie de diffusion passait par l'est, via Strasbourg, dont la rosace de la cathédrale se distingue par sa grande taille et sa beauté. Ces inspirations différentes donnèrent naissance à de merveilleux édifices à Bamberg, Fribourg, Marbourg, Ratisbonne, Naumbourg et en particulier à Cologne. En 1284, Conrad de Hochstaden, archevêque de Cologne, posa la première pierre de la cathédrale la plus célèbre mais la moins typique du

pays. Elle s'inspirait fortement de la cathédrale d'Amiens, et sa construction suivit pas à pas les modèles français. Les lignes de la façade sont droites et dures, mais les hautes colonnes élancées de la nef et les splendides fenêtres créent un espace intérieur lumineux et chaleureux.

Après l'Allemagne, l'*opus francigenum* gagna presque l'Europe entière. Il entra en Espagne par le chemin de Saint-Jacques. Bientôt on édifia des cathédrales sur le modèle français à Burgos, León et Ávila, de même qu'à Tolède, qui conserva cependant certains traits propres à la tradition mudéjare. Il en alla de même en Scandinavie, où Étienne de Bonneuil dirigea vers 1287 la construction de la cathédrale d'Uppsala. À Prague, l'empereur Charles IV fit appel à Mathieu d'Arras pour conduire le chantier d'une cathédrale inspirée de celle de Narbonne. En Hongrie, ce furent également des Français, tel Villard de Honnecourt, qui furent en

charge des travaux. Jean de Saint-Dié, un maître peu connu, œuvra à Klausenburg (Cluj-Napoca) et à Kaschau (Košice).

La particularité italienne

Le cas de l'Italie est particulier. Dans ce pays, le style gothique était surnommé *stile tedesco* (« style allemand »), car il était associé à la présence de l'Empire romain germanique. Mais il fut bientôt adapté au goût italien, ce qui donna naissance à un gothique très particulier, évoquant parfois l'art byzantin, comme on peut le voir dans les églises d'Orvieto, de Sienne, d'Assise ou de Florence. Le marbre remplaçait la pierre, et ni les pinacles ni les ogives n'étaient utilisés en soutènement, car on favorisait les plans horizontaux.

Par ailleurs, l'art gothique fut rapidement utilisé en Italie pour l'architecture civile. Des maisons communales, des fortifications, des portes et des tours de remparts, des palais de marchands et

Détracteurs et défenseurs

Inventée au début de la Renaissance, l'expression « art gothique » revêtait dans les premiers temps une connotation péjorative. Pour les érudits de cette époque, grands admirateurs des canons esthétiques gréco-latins, le gothique représentait une barbarie. Plus tard, les romantiques le redécouvrirent avec enthousiasme, et le considérèrent comme l'un des styles les plus influents de l'histoire de l'Occident. En architecture, il se caractérise par les arcs en ogive, les voûtes en croisée d'ogives et les arcs-boutants, qui permirent d'augmenter la hauteur des sanctuaires et d'ouvrir de vastes baies dotées de vitraux, qui laissaient passer la lumière par des motifs peints sur du verre coloré. À l'intérieur des monuments, la peinture sur bois remplaça la fresque romane. Les mosaïques renaquirent dans les régions d'influence orientale et byzantine. Les façades se remplirent de statues, et l'imagerie se peupla de démons et d'évocations aussi truculentes que réalistes. Illustration : Satan dévorant les âmes pécheuses en Enfer, mosaïque du baptistère de Saint-Jean, cathédrale de Florence.



d'autres bâtiments adoptèrent les formules gothiques ou furent décorés dans ce style. Pérouse commença à bâtir son *palazzo dei Priori* en 1281, Sienne son *palazzo Pubblico* en 1289, Bologne son *palazzo Comunale* en 1290 et Florence son étonnant *palazzo Vecchio* en 1289.

C'est justement à Florence que la singularité du style architectural gothique italien atteignit son apogée. En 1294, Arnolfo di Cambio entama la construction de l'église Santa Croce. Il conserva le plan basilical, dépourvu de croisée du transept, et fit placer une couverture plate en bois. Il adopta toutefois l'ogive pour les fenêtres, l'arcade de la nef et la façade en marbre. Au vu du succès obtenu par ce monument, il fut chargé de la construction de la cathédrale, le fameux Duomo. Ce fut une entreprise titanesque pour laquelle on dut solliciter des fonds auprès de toutes les corporations professionnelles de la ville. Arnolfo di Cambio

opta pour des dimensions grandioses. À sa mort, c'est Giotto qui se chargea de la direction des travaux, puis Andrea Pisano. Très vite, le Duomo fut baptisé Santa Maria dei Fiori. Cette œuvre gigantesque et complexe à achever s'avérerait pourtant trop petite à la fin du ^{xv}^e siècle, quand le public y viendrait en masse pour écouter les sermons de Savonarole.

À une époque où les nations et leurs langues s'affirmaient, l'art gothique devient en définitive l'expression culturelle de l'Europe. Son renouvellement permanent et son adaptation aux remous de l'histoire lui permirent de maintenir son hégémonie artistique pendant presque quatre siècles. Ses décorations – bourgeons, fleurs, jardins et bosquets – évoquaient un monde plongé dans un printemps perpétuel. La peinture et l'orfèvrerie l'appliquèrent également avec bonheur, et elles influencèrent considérablement la société. Dans l'art gothique, le goût pour l'objet devint l'expression

d'une spiritualité retrouvée, et c'est par ce biais-là que la conscience de millions de personnes fut touchée.

Quoi qu'il en soit, c'est surtout la grande capacité d'adaptation de l'art gothique aux changements historiques et aux différents lieux où il se diffusa qui favorisa son évolution. Il atteignit son apogée dans de nombreuses déclinaisons, le style perpendiculaire, le style flamboyant français, le style international et surtout dans le style bourguignon du ^{xv}^e siècle, qui donna naissance à de véritables chefs-d'œuvre en architecture, dans l'art de la miniature, en sculpture ou en orfèvrerie. Au seuil de l'époque moderne, l'art gothique réalisa une ultime synthèse : l'art de la Couronne de Castille, le style Tudor en Angleterre et le style manuelin au Portugal donnèrent naissance aux dernières grandes productions de ce style. Bien plus tard, au ^{xix}^e siècle, ce style revivrait même sous le nom de néogothique.



ANNEXES

<i>L'Europe du XIII^e siècle</i>	142
<i>Chronologie comparée : Europe, monde islamique, autres civilisations</i>	144

PAGE CI-CONTRE : détail de la porte de Bernward, commandée par l'évêque de Bernward au début du XI^e siècle pour la cathédrale Sainte-Marie de l'Ascension à Hildesheim, en Allemagne.

L'EUROPE DU XIII^e SIÈCLE





CHRONOLOGIE COMPARÉE

EUROPE

1000	1050-1100	1100-1150
<ul style="list-style-type: none"> • C'est le début du mouvement communal en Italie • Le dernier roi de Bourgogne laisse son royaume en héritage à l'empereur • Famine en Occident • Mort de Canut le Grand. Désintégration de l'État anglo-scandinave • La Constitution de <i>feudis</i> établit les bases du féodalisme en Allemagne et en Italie • Mention de « banquiers » à Mons et à Saintes <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Le moine Guido d'Arezzo codifie la gamme des notes et les mélodies 	<ul style="list-style-type: none"> • Le schisme de 1054 sépare Rome de Constantinople • Conquêtes chrétiennes dans la vallée de l'Èbre, à Valence et à Tolède • Bataille d'Hastings et conquête de l'Angleterre par les Normands • Querelle des Investitures • Venise obtient des privilèges économiques à Byzance • Première croisade et conquête de Jérusalem <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • <i>Domesday Book</i> • Fondation de l'ordre cistercien 	<ul style="list-style-type: none"> • Concordat de Worms • Louis VI contre l'empereur • Roger II couronné roi de Sicile • Alphonse I^{er} Enríquez, premier roi du Portugal • Soulèvement communal d'Arnaldo de Brescia, à Rome • À Vézelay, saint Bernard appelle à la deuxième croisade • Corporation des tisserands de Cologne <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Condamnation de Pierre Abélard • <i>Cantar de Mio Cid</i>



MONDE ISLAMIQUE

1000-1050	1050-1100	1100-1150
<ul style="list-style-type: none"> • Mahmud de Ghazni, sultan de l'Empire ghaznévide, dirige des opérations de conquête jusque dans le nord de l'Inde • Des navigateurs fatimides voyagent jusqu'en Chine, ce qui permet d'établir des relations diplomatiques entre l'Égypte et la dynastie Song • Les Zirides, une dynastie berbère, rompent leur alliance avec les Fatimides au profit des Abbassides <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Fondation de la bibliothèque et de l'université de Dar al-ilm en Égypte • Rédaction des traités médicaux d'Avicenne 	<ul style="list-style-type: none"> • Les Turcs seldjoukides s'emparent de Bagdad • Fondation de Marrakech par les Almoravides • Les Turcs seldjoukides envahissent la Géorgie • Le vizir Nizam al Mulk fonde l'université de Bagdad • Les Seldjoukides écrasent les Byzantins et s'emparent d'Ankara et de Jérusalem • Révoltes au sein de l'Empire fatimide et création de la secte des nizarites <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Réforme du calendrier iranien 	<ul style="list-style-type: none"> • Bataille de Didgori, lors de laquelle les Turcs seldjoukides sont vaincus par les forces géorgiennes • Les Turcs ghaznévides s'établissent dans le Panjab • Grand tremblement de terre dans le nord de la Syrie • Conquête d'Édesse • La dynastie berbère des Almohades prend le nord de l'Afrique aux Almoravides et pénètre dans la péninsule Ibérique <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Construction de la casbah de Marrakech



AUTRES CIVILISATIONS

1000-1050	1050-1100	1100-1150
<ul style="list-style-type: none"> • Afrique : Royaume de Nri en Afrique de l'Ouest • Asie : Murasaki Shikibu rédige <i>Le Dit du Genji</i>, qui sera considéré comme le roman le plus ancien de l'histoire • Dynastie Ly au Viêt Nam • Cartographie de Lu Dousun • Guerre civile en Corée • La dynastie Chola étend ses conquêtes dans le sud de l'Inde • Développement de l'imprimerie en Chine à partir de jetons de porcelaine • Rédaction en chinois du <i>Wujing Zongyao</i>, traité militaire qui livre la formule de la poudre 	<ul style="list-style-type: none"> • Afrique : Développement des villes-États haoussa au Nigeria • Asie : Anawratha monte sur le trône birman • Essor du clan japonais Fujiwara • La dynastie Chola envoie son armée en Malaisie et en Indonésie • Réorganisation sociale de la dynastie Song en Chine • Horloge astronomique de Kaifeng • <i>Zizhi Tongjian</i>, grande chronique chinoise • Première description de la boussole magnétique par Shen Kuo • Création de l'académie Dongo dans le Hainan 	<ul style="list-style-type: none"> • Amériques : Effondrement de la culture anasazi au Chaco Canyon • Asie : Les Song abandonnent le nord de la Chine, qui passe aux mains de la tribu mongole des Khitan, et s'établissent à Nankin • Création de l'académie Donglin • Sûryavarman II est roi du Cambodge. Début de l'expansion khmère et de la construction d'Angkor Vat • Dynastie Jin (ou Jinn) en Chine • Océanie : Début de l'expansion de l'Empire Tu'i Tonga



	1150-1200	1200-1250	1250-1300
	<ul style="list-style-type: none"> • Frédéric Barberousse, empereur • Naissance de l'Empire Plantagenêt • Assassinat de Thomas Becket • Foires de Champagne • Philippe Auguste, roi de France • Premières cours de León • Troisième croisade • Mort de Richard Cœur de Lion • Concile cathare <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Activité littéraire de Chrétien de Troyes • Début de la construction de Notre-Dame • Fondation du premier collège de Paris 	<ul style="list-style-type: none"> • Les Latins s'emparent de Constantinople • Croisade contre les albigeois • Batailles des Navas de Tolosa, de Muret et de Bouvines • Grande Charte en Angleterre • Succession de croisades en Terre sainte • Traité de libre-échange entre Lübeck et Hambourg • Apparition de l'Inquisition <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Règle de saint François • Traduction de l'<i>Éthique</i> d'Aristote 	 <ul style="list-style-type: none"> • Expulsion des Juifs d'Angleterre et de France • Les frères Polo partent pour la Chine • Chevaliers et bourgeois anglais dans un Parlement mixte • Charles d'Anjou, maître de l'Italie méridionale • Rodolphe de Habsbourg, empereur • Vêpres siciliennes • Chute de Saint-Jean-d'Acre et fin des États latins en Terre sainte <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Fondation de la Sorbonne • Saint Thomas commence la rédaction de la <i>Summa theologiae</i>

	1150-1200	1200-1250	1250-1300
	<ul style="list-style-type: none"> • Saladin met fin au califat fatimide en Égypte et fonde la dynastie ayyubide • Saladin s'empare de Jérusalem • Batailles d'Arsuf et de Jaffa opposant les troupes de Saladin et les armées chrétiennes • Traité de Ramla • Mohamed de Ghur établit le premier empire musulman en Inde <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Publication de la géographie d'Al Idrissi • Mort d'Averroès 	 <ul style="list-style-type: none"> • Bataille de la Forbie opposant les Ayyubides et les armées chrétiennes • Reprise définitive de Jérusalem par les musulmans • Fondation de la dynastie hafside en Tunisie <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Mort du philosophe Maïmonide, médecin de la famille de Saladin et dirigeant de la communauté juive d'Égypte 	<ul style="list-style-type: none"> • Les mamelouks règnent sur l'Égypte • Les Mongols s'emparent de Bagdad, mettent fin au califat abbasside et se convertissent à l'islam • Début de l'expansion turque en Anatolie <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Le médecin syrien Ibn al Nafis développe ses travaux sur la circulation pulmonaire • Œuvres du poète persan Sa'di et de l'érudit Rumi

	1150-1200	1200-1250	1250-1300
	<ul style="list-style-type: none"> • Amériques : Effondrement de l'Empire tolèque • Essor de la culture de Thulé • Asie : Fin de la période Heian et institution du shogunat • Mort de Sûryavarman II, bâtisseur d'Angkor Vat • Batailles navales de Tangdao et de Caishi opposant les dynasties chinoises Song et Jin, où les armes à feu jouent un rôle de premier plan • Fondation de la secte bouddhique Jodoshinshu • Guerres Genpei au Japon • Destruction du centre bouddhiste de Nalanda, en Inde 	<ul style="list-style-type: none"> • Amériques : Manco Capac, premier gouverneur inca de Cuzco • Asie : Début des conquêtes de Gengis Khan, qui met en déroute, entre autres, les troupes russes lors de la bataille du fleuve Kalka et s'empare de la Russie • Les Mongols conquièrent Pékin • Mort de Gengis Khan • Khabilai Khan, dernier roi mongol • Batu Khan, neveu de Gengis Khan, fonde la Horde d'Or • Le paysagiste chinois Xia Gui réalise son œuvre 	 <ul style="list-style-type: none"> • Afrique : Royaume du Bénin au Nigeria • Fin de la dynastie Zagwé en Éthiopie • Asie : Circulation du papier-monnaie chez les Mongols • Jean de Plan Carpin en Mongolie • Archevêché nestorien à Pékin • Chute de la dynastie Song, remplacée par la dynastie mongole des Yuan • En Chine, développement de l'imprimerie en caractères mobiles en bois • Développement des armes à feu en Chine



UNE BATAILLE AVEC SAINT LOUIS. MINIATURE
TIRÉE DES CHRONIQUES DE SAINT-DENIS.
BRITISH LIBRARY, LONDRES.

© BRITISH LIBRARY / AURIMAGES

L'APOGÉE DU MOYEN ÂGE. L'ESPRIT DES CROISADES

TEXTES : Almudena Blasco
(texte principal); Daniel
Alcoba, Juan Carlos García
(textes complémentaires)



Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Ouvrage imprimé en France
chez AGIR GRAPHIC,
sur du papier PEFC issu de forêts
gérées durablement et de sources
contrôlées, avec des encres certifiées
écoresponsables et façonné avec
des colles éco compatibles.
Eutrophisation Ptot = 0,017 kg/tonne



Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS

67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Directrice de la création : NATALIE BESSARD

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU

Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable),
RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice
de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES
(cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN,
BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing),
MARIE BEAUNAY, EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES,
ROMANE PALCZEWSKI (chef de produit abonnements),
LAËTITIA SO

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48),
DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.

E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower,
place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be

• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10,
1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.

E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH

Directrice des ventes : SABINE GUDE

Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU

Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)

Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :

ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02),
CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL

Dépôt légal : à parution.

ISSN : 2417-8764 (édition papier)

ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)

Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient
des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L.
Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*,
TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA
GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC
C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E.
PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI,
JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT,
ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P.
THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*,
CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand
Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial
Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks
CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications
Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*,
JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*,
JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice
President*, ROSS GOLDBERG *Vice President
of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR,
KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC,
JENNIFER JONES, JENNIFER LIU,
LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

Photographies. Aci Online : 12, 40 ; Age FotoStock : 22,
31, 38-39, 43, 54, 55, 59, 71, 72, 73, 80-81, 82, 89, 95, 105h,
131, 140 ; Aisa : 33 ; Alamy/Aci Online : 47 ; Album : 44,
70, 78, 105b, 118, 125, 126-127, 145c ; Album/akg-images :
Couverture, 18-19, 28, 41, 50b, 50h, 52, 61b, 64, 87, 88,
90-91, 112, 114, 124-125, 144b, 145b ; Album/Oronoz : 6,
24, 30, 46, 74-75, 94, 97, 98, 128-129, 128 ; Bridgeman/
Index : 13, 16-17h, 16-17c, 16-17b, 20, 21, 27, 39, 48, 49,
53, 58, 61h, 66, 68, 102-103, 102, 115 ; Christopher Evans/
NG S : 62-63 ; Corbis : 45, 48-49, 57, 60-61, 93, 100-101,

119 ; Fototeca 9x12 : 76, 79, 122, 135, 138 ; Gtres/Hemis.
fr : 25, 64-65, 67, 80, 83, 84, 113, 116-117, 117, 132, 132-
133, 133, 134h, 137, 139 ; iStockphoto : 15 ; Erich Lessing/
Album : 7, 26-27, 32, 56, 62, 85, 106-107, 108, 110, 121,
123, 144c ; Photo Scala, Florence : 8-9, 29, 36-37, 91, 92-93,
110-111, 136 ; The Art Archive : 9, 10, 23, 36, 51, 68-69,
92, 99, 109, 116 ; Werner Forman Archive/Gtres : 4, 34, 130.
Dessins. Fernando Aznar : 10-11, 134. **Schémas.** Alejandra
Villanueva. **Cartes.** Víctor Hurtado (documentation),
Merche Hernández, Eosgis.

NOUVEAU



N°1 DE L'HISTOIRE EN BD - CHARLEMAGNE

68 PAGES - 8,90 €

**CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR
BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM**



NOUVEAU

Le Monde
HISTOIRE
& CIVILISATIONS

L'HISTOIRE **EN** GUERRE

PHOTOS COLORISÉES



1939-1945

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

TEMPÊTE D'ACIER EN HAUTE MER

NOUVEAU

L'HISTOIRE EN GUERRE - LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

180 PAGES - 14,90 €

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

ET SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM

